peche de Monsieur Antoine, Vol. II., by George Sand

ï»¿Project Gutenberg's Le peche de Monsieur Antoine, Vol. II., by George Sand This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Le peche de Monsieur Antoine, Vol. II.

Author: George Sand

Release Date: June 6, 2004 [EBook #12534]

Language: French

Character set encoding: UTF-8

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE PECHE DE MONSIEUR ***

Produced by Carlo Traverso, Eric Bailey and Distributed Proofreaders Europe, http://dp.rastko.net. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

ï»¿

Å’UVRES DE GEORGE SAND

LE PÃ‰CHÃ‰ DE M. ANTOINE II

* * * * *

XXIV.

M. GALUCHET.

Mais, aprÃ¨s avoir dormi douze heures, Galuchet n'avait plus qu'un souvenir fort confus des Ã©vÃ©nements de la veille, et, lorsque M. Cardonnet le fit appeler, il ne lui restait qu'un vague ressentiment contre le charpentier. D'ailleurs il n'avait guÃ¨re envie de se vanter d'avoir fait un si sot personnage en dÃ©butant dans sa carriÃ¨re diplomatique, et il rejeta son lever tardif et son air appesanti sur une violente migraine. Â«Je n'ai fait que tÃ¢ter le terrain, rÃ©pondit-il aux questions de son maÃ®tre. J'Ã©tais si souffrant que je n'ai pas pu observer grand'chose. Je puis vous assurer seulement qu'on a dans cette maison des faÃ§ons fort communes, qu'on y vit de pair Ã compagnon avec des manants, et que la table y est fort pauvrement servie.

--Vous ne m'apprenez lÃ rien de nouveau, dit M. Cardonnet; il est impossible que vous ayez passÃ© toute la journÃ©e Ã ChÃ¢teaubrun, sans avoir remarquÃ© quelque chose de plus particulier. A quelle heure mon fils est-il arrivÃ©, et Ã quelle heure est-il parti?

--Je ne saurais dire prÃ©cisÃ©ment quelle heure il Ã©tait ... Leur vieille pendule va si mal!

--Ce n'est pas lÃ une rÃ©ponse. Combien d'heures est-il restÃ©? Voyons, je ne vous demande pas rigoureusement les fractions.

--Tout cela a durÃ© cinq ou six heures, Monsieur; je me suis fort ennuyÃ©. M. Ã‰mile avait l'air peu flattÃ© de me voir, et, quant

Ã la jeune fille, c'est une franche bÃ©gueule. Il fait une chaleur assommante sur cette montagne, et on ne peut pas dire deux mots sans Ãªtre interrompu par ce paysan.

--Il y paraÃ®t, car vous ne dites pas deux mots de suite ce matin, Galuchet: de quel paysan parlez-vous?

--De ce charpentier, Jappeloup, un drÃ´le, un animal qui tutoie tout le monde, et qui appelle monsieur *le pÃ¨re Cardonnet*, comme s'il parlait de son semblable.

--Cela m'est fort Ã©gal; mais que lui disait mon fils?

--M. Ã‰mile rit de ses sottises, et mademoiselle Gilberte le trouve charmant.

--Et n'avez-vous pas remarquÃ© quelque *apartÃ©* entre elle et mon fils?

--Non pas, Monsieur, prÃ©cisÃ©ment. La vieille, qui est certainement sa mÃ¨re, car elle l'appelle *ma fille*, ne la quitte guÃ¨re, et il ne doit pas Ãªtre facile de lui faire la cour, d'autant plus qu'elle est trÃ¨s-hautaine et se donne des airs de princesse. Ã‡a lui va bien, ma foi, avec la toilette qu'elle a, et pas le sou! On me l'offrirait, que je n'en voudrais pas!

--N'importe, Galuchet, il faut lui faire la cour.

--Pour me moquer d'elle, Ã la bonne heure, je veux bien!

--Et puis, pour gagner une gratification que vous n'aurez point, si vous ne me faites pas la prochaine fois un rapport plus clair et mieux circonstanciÃ©; car vous battez la campagne aujourd'hui.Â»

Galuchet baissa la tÃªte sur son livre de comptes, et lutta tout le jour contre le malaise qui suit un excÃ¨s.

Ã‰mile passa encore toute la semaine plongÃ© dans l'hydrostatique; il ne se permit pas d'autre distraction que de chercher Jean Jappeloup

dans la soirÃ©e pour causer avec lui, et, comme il cherchait toujours Ã ramener la conversation sur Gilberte: Â«Ã‰coutez, monsieur Ã‰mile, lui dit tout Ã coup le charpentier, vous n'Ãªtes jamais las de ce chapitre-lÃ , je le vois bien. Savez-vous que la mÃ¨re Janille vous croit amoureux de son enfant?

--Quelle idÃ©e! rÃ©pondit le jeune homme, troublÃ© par cette brusque interpellation.

--C'est une idÃ©e comme une autre. Et pourquoi n'en seriez-vous pas amoureux?

--Sans doute, pourquoi n'en serais-je pas amoureux? rÃ©pondit Ã‰mile de plus en plus embarrassÃ©. Mais est-ce vous, ami Jean, qui voudriez parler lÃ©gÃ¨rement d'une pareille possibilitÃ©?

--C'est plutÃ´t vous, mon garÃ§on, car vous rÃ©pondez comme si nous plaisantions. Allons, voulez-vous me dire la vÃ©ritÃ©? dites-la, ou je ne vous en parle plus.

--Jean, si j'Ã©tais amoureux, en effet, d'une personne que je respecte autant que ma propre mÃ¨re, mon meilleur ami n'en saurait rien.

--Je sais fort bien que je ne suis pas votre meilleur ami, et pourtant je voudrais le savoir, moi.

--Expliquez-vous, Jean.

--Expliquez-vous vous-mÃªme, je vous attends.

--Vous attendrez donc longtemps; car je n'ai rien Ã rÃ©pondre Ã une pareille question, malgrÃ© toute l'estime et l'affection que je vous porte.

--S'il en est ainsi, il faudra donc que vous disiez, un de ces jours, adieu tout Ã fait aux gens de ChÃ¢teaubrun; car ma mie Janille n'est pas femme Ã s'endormir longtemps sur le danger.

--Ce mot me blesse; je ne croyais pas qu'on pÃ»t m'accuser de faire

courir un danger quelconque Ã une personne dont la rÃ©putation et la dignitÃ© me sont aussi sacrÃ©es qu'Ã ses parents et Ã ses plus proches amis.

--C'est bien parler, mais cela ne rÃ©pond pas tout droit Ã mes questions. Voulez-vous que je vous dise une chose? c'est qu'au commencement de la semaine derniÃ¨re, j'ai Ã©tÃ© Ã ChÃ¢teaubrun pour emprunter Ã Antoine un outil dont j'avais besoin. J'y ai trouvÃ© ma mie Janille; elle Ã©tait toute seule, et vous attendait. Vous n'y Ãªtes pas venu, et elle m'a tout contÃ©. Or, mon garÃ§on, si elle ne vous a pas fait mauvaise mine dimanche, et si elle vous permet de revenir de temps en temps voir sa fille, c'est Ã moi que vous le devez.

--Comment cela, mon brave Jean?

--C'est que j'ai plus de confiance en vous que vous n'en avez en moi. J'ai dit Ã ma mie Janille que si vous Ã©tiez amoureux de Gilberte, vous l'Ã©pouseriez, et que je rÃ©pondais de vous sur le salut de mon Ã¢me.

--Et vous avez eu raison, Jean, s'Ã©cria Ã‰mile en saisissant le bras du charpentier: jamais vous n'avez dit une plus grande vÃ©ritÃ©.

--Oui! mais reste Ã savoir si vous Ãªtes amoureux, et c'est ce que vous ne voulez pas dire.

--C'est ce que je peux dire Ã vous seul, puisque vous m'interrogez ainsi. Oui, Jean, je l'aime, je l'aime plus que ma vie et je veux l'Ã©pouser.

--J'y consens, rÃ©pondit Jean avec un accent de gaietÃ© enthousiaste, et quant Ã moi, je vous marie ensemble ... Un instant! un instant! si Gilberte y consent aussi.

--Et si elle te demandait conseil, brave Jean, toi, son ami et son second pÃ¨re?

--Je lui dirais qu'elle ne peut pas mieux choisir, que vous me convenez et que je veux vous servir de tÃ©moin.

--Eh bien, maintenant, ami, il n'y a plus qu'Ã obtenir le consentement des parents.

--Oh! je vous rÃ©ponds d'Antoine, si je m'en mÃªle. Il a de la fiertÃ©; il craindra que votre pÃ¨re n'hÃ©site, mais je sais ce que j'ai Ã lui dire lÃ -dessus.

--Quoi donc, que lui direz-vous?

--Ce que vous ne savez pas, ce que je sais Ã moi tout seul; je n'ai pas besoin d'en parler encore, car le temps n'est pas venu, et vous ne pouvez pas penser Ã vous marier avant un an ou deux.

--Jean, confiez-moi ce secret comme je vous ai confiÃ© le mien. Je ne vois qu'un obstacle Ã ce mariage: c'est la volontÃ© de mon pÃ¨re. Je suis rÃ©solu Ã le vaincre, mais je ne me dissimule pas qu'il est grand.

--Eh bien, puisque tu as Ã©tÃ© si confiant et si franc avec le vieux Jean, le vieux Jean agira de mÃªme Ã ton Ã©gard. Ã‰coute, petit: avant peu, ton pÃ¨re sera ruinÃ© et n'aura plus sujet de faire le fier avec la famille de ChÃ¢teaubrun.

--Si tu disais vrai, ami, malgrÃ© le chagrin que mon pÃ¨re devrait en ressentir, je bÃ©nirais ta singuliÃ¨re prophÃ©tie; car il y a bien d'autres motifs qui me font redouter cette fortune.

--Je le sais, je connais ton cÅ“ur, et je vois que tu voudrais enrichir les autres avant toi-mÃªme. Tout s'arrangera comme tu le souhaites, je te le prÃ©dis. Je l'ai rÃªvÃ© plus de dix fois.

--Si vous n'avez fait que le rÃªver, mon pauvre Jean ...

--Attendez, attendez ... Qu'est-ce que c'est que ce livre-lÃ , que vous portez toujours sous le bras et que vous avez l'air d'Ã©tudier?

--Je te l'ai dit, un traitÃ© savant sur la force de l'eau, sur la pesanteur,

sur les lois de l'Ã©quilibre ...

--Je m'en souviens fort bien, vous me l'avez dÃ©jÃ dit; mais je vous dis, moi, que votre livre est un menteur, ou que vous l'avez mal Ã©tudiÃ©: autrement vous sauriez ce que je sais.

--Quoi donc?

--C'est que votre usine est impossible, et que votre pÃ¨re, s'obstinant Ã se battre contre une riviÃ¨re qui se moque de lui, perdra ses dÃ©penses, et s'avisera trop tard de sa folie. VoilÃ pourquoi vous me voyez si gai depuis quelque temps. J'ai Ã©tÃ© triste et de mauvaise humeur tant que j'ai cru Ã la rÃ©ussite de votre entreprise; mais j'avais une espÃ©rance qui pourtant me revenait toujours et dont j'ai voulu avoir le cÅ“ur net. J'ai marchÃ©, j'ai examinÃ©, j'ai travaillÃ©, Ã©tudiÃ©. Oh oui! Ã©tudiÃ©! sans avoir besoin de vos livres, de vos cartes et de vos grimoires; j'ai tout vu, tout compris. Monsieur Ã‰mile, je ne suis qu'un pauvre paysan, et votre Galuchet me cracherait sur le corps s'il osait; mais je puis vous certifier une chose dont vous ne vous doutez guÃ¨re: c'est que votre pÃ¨re n'entend rien Ã ce qu'il fait, qu'il a pris de mauvais conseils, et que vous n'en savez pas assez long pour le redresser. L'hiver qui vient emportera vos travaux, et tous les hivers les emporteront jusqu'Ã ce que M. Cardonnet ait jetÃ© son dernier Ã©cu dans l'eau. Souvenez-vous de ce que je vous dis, et n'essayez pas de le persuader Ã votre pÃ¨re. Ce serait une raison de plus pour qu'il s'obstinÃ¢t Ã se perdre, et nous n'avons pas besoin de cela pour qu'il le fasse; mais vous serez ruinÃ©, mon fils, et si ce n'est ici entiÃ¨rement, ce sera ailleurs, car je tiens la cervelle de votre papa dans le creux de ma main. C'est une tÃªte forte, j'en conviens, mais c'est une tÃªte de fou. C'est un homme qui s'enflamme pour ses projets Ã tel point qu'il les croit infaillibles, et, quand on est bÃ¢ti de cette faÃ§on-lÃ , on ne rÃ©ussit Ã rien. J'ai d'abord cru qu'il jouait son jeu, mais, Ã prÃ©sent, je vois bien que la partie devient trop sÃ©rieuse, puisqu'il recommence tout ce que la derniÃ¨re dribe a dÃ©truit. Il avait eu jusque-lÃ trop bonne chance: raison de plus; les bonnes chances rendent impÃ©rieux et prÃ©somptueux. C'est l'histoire de NapolÃ©on, que j'ai vu monter et descendre, comme un charpentier

qui grimpe sur le faÃ®te de la maison sans avoir regardÃ© si les fondations sont bonnes. Quelque bon charpentier qu'il soit, quelque chef-d'Å“uvre qu'il Ã©tablisse, si le mur flÃ©chit, adieu tout l'ouvrage!Â»

Jean parlait avec une telle conviction, et ses yeux noirs brillaient si fort sous ses Ã©pais sourcils grisonnants, qu'Ã‰mile ne put se dÃ©fendre d'Ãªtre Ã©mu. Il le supplia de lui exposer les motifs qui le faisaient parler ainsi, et longtemps le charpentier s'y refusa. Enfin, vaincu par son insistance, et un peu irritÃ© par ses doutes, il lui donna rendez-vous pour le dimanche suivant.

Â«Vous irez Ã ChÃ¢teaubrun samedi ou lundi, lui dit-il; mais, dimanche, nous partirons Ã la pointe du jour, et nous remonterons le cours de l'eau jusqu'Ã certains endroits que je vous montrerai. Emportez tous vos livres et tous vos instruments, si bon vous semble. S'ils ne me donnent pas raison, peu m'importe: c'est la science qui aura menti. Mais ne vous attendez pas Ã faire ce voyage-lÃ Ã cheval ou en voiture, et si vous n'avez pas de bonnes jambes, ne comptez pas le faire du tout.Â»

Le samedi suivant, Ã‰mile courut Ã ChÃ¢teaubrun, et, comme de coutume, il commenÃ§a par Boisguilbault, n'osant arriver de trop bonne heure chez Gilberte.

Comme il approchait des ruines, il vit un point noir au bas de la montagne, et ce point devint bientÃ´t Constant Galuchet, en habit noir, pantalon et gants noirs, cravate et gilet de satin noir. C'Ã©tait sa toilette de campagne, hiver comme Ã©tÃ©; et, quelque chaleur qu'il eÃ»t Ã supporter, quelque fatigue Ã laquelle il s'exposÃ¢t, il ne sortait jamais du village sans cette tenue de rigueur. Il eÃ»t craint de ressembler Ã un paysan, si, comme Ã‰mile, il eÃ»t endossÃ© une blouse et portÃ© un chapeau gris Ã larges bords.

Si le costume bourgeois de notre Ã©poque est le plus triste, le plus incommode et le plus disgracieux que la mode ait jamais inventÃ©, c'est surtout au milieu des champs que tous ses inconvÃ©nients et toutes ses laideurs ressortent. Aux environs des grandes villes, on en est

moins choquÃ©, parce que la campagne elle-mÃªme y est arrangÃ©e, alignÃ©e, plantÃ©e, bÃ¢tie et murÃ©e dans un goÃ»t systÃ©matique, qui Ã´te Ã la nature tout son imprÃ©vu et toute sa grÃ¢ce. On peut quelquefois admirer la richesse et la symÃ©trie de ces terres soumises Ã toutes les recherches de la civilisation; mais aimer une telle campagne, c'est fort difficile Ã concevoir. La vraie campagne n'est pas lÃ , elle est au sein des pays un peu nÃ©gligÃ©s et un peu sauvages, lÃ oÃ¹ la culture n'a pas en vue des embellissements mesquins et des limites jalouses, lÃ oÃ¹ les terres se confondent, et oÃ¹ la propriÃ©tÃ© n'est marquÃ©e que par une pierre ou un buisson placÃ©s sous la sauvegarde de la bonne foi rustique. C'est lÃ que les chemins destinÃ©s seulement aux piÃ©tons, aux cavaliers ou aux charrettes offrent mille accidents pittoresques; oÃ¹ les haies abandonnÃ©es Ã leur vigueur naturelle se penchent en guirlandes, se courbent en berceaux, et se parent de ces plantes incultes qu'on arrache avec soin dans les pays de luxe. Ã‰mile se souvenait d'avoir marchÃ© pendant plusieurs lieues autour de Paris sans avoir eu le plaisir de rencontrer une ortie, et il sentait vivement le charme de cette nature agreste oÃ¹ il se trouvait maintenant. La pauvretÃ© ne s'y cachait pas honteuse et souillÃ©e sous les pieds de la richesse. Elle s'y Ã©talait au contraire souriante et libre sur un sol qui portait fiÃ¨rement ses emblÃ¨mes, les fleurs sauvages et les herbes vagabondes, l'humble mousse et la fraise des bois, le cresson au bord d'une eau sans lit, et le lierre sur un rocher, qui, depuis des siÃ¨cles, obstruait le sentier sans Ã©veiller les soucis de la police. Enfin, il aimait ces branches qui traversent le chemin et que le passant respecte, ces fondriÃ¨res oÃ¹ murmure la grenouille verte, comme pour avertir le voyageur, sentinelle plus vigilante que celle qui dÃ©fend le palais des rois; ces vieux murs qui s'Ã©croulent au bord des enclos et que personne ne songe Ã relever, ces fortes racines qui soulÃ¨vent les terres et creusent des grottes au pied des arbres antiques; tout cet abandon qui fait la nature naÃ¯ve, et qui s'harmonise si bien avec le type sÃ©vÃ¨re et le costume simple et grave du paysan.

Mais qu'au milieu de ce cadre austÃ¨re et grandiose, qui transporte l'imagination aux temps de la poÃ©sie primitive, apparaisse cette mouche parasite, le *monsieur* aux habits noirs, au menton rasÃ©, aux

mains gantÃ©es, aux jambes maladroites, et ce roi de la sociÃ©tÃ© n'est plus qu'un accident ridicule, une tache importune dans le tableau. Que viennent-ils faire Ã la lumiÃ¨re du soleil, vos vÃªtements de deuil, dont les Ã©pines semblent se rire comme d'une proie? Votre costume gÃªnant et disparate inspire alors la pitiÃ© plus que les haillons du pauvre; on sent que vous Ãªtes dÃ©placÃ© au grand air et que votre livrÃ©e vous Ã©crase.

Jamais cette remarque ne s'Ã©tait prÃ©sentÃ©e aussi vivement Ã la pensÃ©e d'Ã‰mile que lorsque Galuchet lui apparut, le chapeau Ã la main, gravissant la colline avec un mouvement pÃ©nible qui faisait flotter ridiculement les basques de son habit, et s'arrÃªtant pour Ã©pousseter avec son mouchoir les traces de chutes frÃ©quentes, Ã‰mile eut envie de rire, et puis, il se demanda avec colÃ¨re ce que la mouche parasite venait faire autour de la ruche sacrÃ©e.

Ã‰mile mit son cheval au galop, passa prÃ¨s de Galuchet sans avoir l'air de le reconnaÃ®tre, et, arrivant le premier Ã ChÃ¢teaubrun, il l'annonÃ§a Ã Gilberte comme une inÃ©vitable calamitÃ©.

Â«Ah! mon pÃ¨re, dit la jeune fille, ne recevez pas cet homme si mal Ã©levÃ© et si dÃ©plaisant, je vous en supplie! ne nous laissez pas gÃ¢ter notre ChÃ¢teaubrun, et notre intÃ©rieur, notre laisser-aller si doux, par la prÃ©sence de cet Ã©tranger, qui ne peut et qui ne doit jamais sympathiser avec nous.

--Et que veux-tu donc que j'en fasse? rÃ©pondit M. de ChÃ¢teaubrun embarrassÃ©. Je l'ai invitÃ© Ã venir quand il voudrait; je ne pouvais prÃ©voir que toi, qui es si tolÃ©rante et si gÃ©nÃ©reuse, tu prendrais en grippe un pauvre hÃ¨re, Ã cause de son peu d'usage et de sa triste figure. Moi, ces gens-lÃ me font peine; je vois que chacun les repousse et qu'ils s'ennuient d'Ãªtre au monde!

--Ne croyez pas cela, dit Ã‰mile. Ils s'y trouvent fort bien, au contraire, et s'imaginent plaire Ã tous.

--En ce cas, pourquoi leur Ã´ter une illusion, sans laquelle il leur faudrait mourir de chagrin? Moi, je n'ai pas ce courage, et je ne crois

pas que ma bonne Gilberte me conseille de l'avoir.

--Mon trop bon pÃ¨re! dit Gilberte en soupirant, je voudrais l'avoir aussi, cette bontÃ©, et je crois l'avoir en gÃ©nÃ©ral; mais cet Ãªtre suffisant et satisfait de lui-mÃªme, qui semble m'insulter quand il me regarde, et qui m'appelle par mon nom de baptÃªme le premier jour oÃ¹ il me parle! non, je ne puis le supporter, et je sens qu'il me fait mal parce que sa vue me porte au dÃ©dain et Ã l'ironie, contrairement Ã mes instincts et Ã mes habitudes de caractÃ¨re.

--Il est certain que M. Galuchet se familiarisera beaucoup avec mademoiselle, dit Ã‰mile Ã M. Antoine, et que vous serez forcÃ© plus d'une fois de le rappeler au respect qu'il lui doit. S'il arrive qu'il vous oblige de le chasser, vous regretterez de l'avoir accueilli avec trop de confiance. Ne vaudrait-il pas mieux lui faire entendre aujourd'hui par un accueil un peu froid que vous n'avez pas oubliÃ© la maniÃ¨re grossiÃ¨re dont il s'est comportÃ© Ã sa premiÃ¨re visite?

--Ce que je vois de mieux pour arranger l'affaire, dit M. de ChÃ¢teaubrun, c'est que vous alliez vous promener dans le verger avec Janille; moi, j'emmÃ¨nerai le Galuchet Ã la pÃªche, et vous en serez dÃ©barrassÃ©s.Â»

Cette proposition ne plaisait pas beaucoup Ã Ã‰mile. Lorsqu'il Ã©tait sous la surveillance de M. de ChÃ¢teaubrun, il pouvait se croire presque tÃªte Ã tÃªte avec Gilberte, au lieu que Janille Ã©tait un tiers autrement actif et clairvoyant. Et puis Gilberte pensait qu'il y avait de l'Ã©goÃ¯sme Ã laisser son pÃ¨re subir seul le fardeau d'une telle visite. Â«Non, dit-elle en l'embrassant, nous resterons pour te faire enrager; car si nous tournons le dos, tu vas redevenir si doux et si bon, que ce monsieur se croira, une fois pour toutes, le trÃ¨s-bien venu. Oh! je te connais, pÃ¨re! tu ne pourras pas t'empÃªcher de le lui dire et de le retenir Ã table, et il boira encore! Il est donc bon que je reste ici pour le forcer Ã s'observer.

--D'ailleurs je m'en charge, dit Janille, qui avait Ã©coutÃ© jusque-lÃ sans dire son avis, et qui haÃ¯ssait Galuchet, depuis le jour oÃ¹ il avait marchandÃ© avec elle pour une piÃ¨ce de dix sous qu'elle

lui avait demandÃ©e aprÃ¨s lui avoir montrÃ© les ruines. J'aime beaucoup que monsieur boive son vin avec ses amis et les gens qui lui font plaisir; mais je ne suis pas d'avis de le gaspiller avec des pique-assiettes, et je vais baptiser d'importance celui de M. Galuchet. Ah! mais, Monsieur, tant pis pour vous, qui n'aimez point l'eau, cela vous forcera de ne pas rester longtemps Ã table.

--Mais, Janille, c'est une tyrannie, dit M. Antoine, tu vas me mettre Ã l'eau maintenant? tu veux donc ma mort?

--Non, Monsieur, vous n'en aurez le teint que plus frais, et tant pis pour ce petit monsieur s'il fait la grimace!Â»

Janille tint parole, mais Galuchet Ã©tait trop troublÃ© pour s'en apercevoir. Il se sentait de plus en plus mal Ã l'aise devant Ã‰mile, dont les yeux et le sourire semblaient toujours l'interroger sÃ©vÃ¨rement, et, lorsqu'il voulait payer d'audace en faisant l'agrÃ©able auprÃ¨s de Gilberte, il Ã©tait si mal reÃ§u, qu'il ne savait plus que devenir. Il avait rÃ©solu de s'observer Ã l'endroit du clairet de ChÃ¢teaubrun, et il fut fort satisfait, lorsque, aprÃ¨s le premier verre, son hÃ´te n'insista plus pour lui en faire avaler un second. M. Antoine, en lui donnant l'exemple de la premiÃ¨re rasade, comme c'Ã©tait son devoir d'hÃ´te campagnard, Ã©touffa un soupir, et lanÃ§a Ã Janille un regard de reproche pour la libÃ©ralitÃ© qui avait prÃ©sidÃ© Ã la ration d'eau. Charasson, qui Ã©tait dans la confidence de la vieille, partit d'un gros rire, et fut vertement rÃ©primandÃ© par son maÃ®tre, qui le condamna Ã avaler Ã son souper le reste du breuvage inoffensif.

Quand Galuchet se fut convaincu qu'il Ã©tait insupportable Ã Gilberte et Ã Ã‰mile, il rÃ©solut d'avancer ses affaires auprÃ¨s de M. Cardonnet, en risquant la demande en mariage. Il emmena M. Antoine Ã l'Ã©cart, et, certain d'Ãªtre refusÃ©, il lui offrit son cÅ“ur, sa main et ses vingt mille francs pour sa fille. M. Galuchet crut ne rien risquer en doublant le capital fictif de sa dot.

Cette petite fortune, jointe Ã un emploi qui procurait Ã Galuchet un revenu de douze cents francs, causa quelque surprise Ã M. Antoine.

C'Ã©tait lÃ un trÃ¨s-bon parti pour Gilberte, et elle ne pouvait espÃ©rer mieux, en fait de richesse; car enfin, il Ã©tait impossible au bon campagnard de lui fournir une dot quelconque, se dÃ©pouillÃ¢t-il entiÃ¨rement. Personne au monde n'Ã©tait plus dÃ©sintÃ©ressÃ© que ce brave homme; il en avait donnÃ© assez de preuves, sa vie durant. Mais il ne pensait pas sans quelque amertume que sa fille chÃ©rie, faute de rencontrer un homme qui l'aimÃ¢t pour elle-mÃªme, serait probablement condamnÃ©e au cÃ©libat pour longtemps, peut-Ãªtre pour toujours! Â«Quel malheur, se dit-il, que ce garÃ§on ne soit pas aimable, car, Ã coup sÃ»r, il est honnÃªte et gÃ©nÃ©reux: ma fille lui plaÃ®t, et il ne demande pas ce qu'elle a. Il sait sans doute qu'elle n'a rien, et il veut lui donner tout ce qu'il possÃ¨de. C'est un prÃ©tendant bien intentionnÃ©, qu'il faut refuser honnÃªtement, avec douceur et amitiÃ©.Â»

Et, ne sachant comment s'y prendre, n'osant exposer Gilberte au soupÃ§on d'Ãªtre vaine de son nom, ou au ressentiment d'un cÅ“ur blessÃ© par son aversion, il ne trouva rien de mieux que de ne pas se prononcer, et de demander du temps pour rÃ©flÃ©chir et se consulter. Galuchet demanda aussi la permission de revenir, non pas prÃ©cisÃ©ment faire sa cour, mais s'informer de son sort, et il y fut autorisÃ©, bien que le pauvre Antoine tremblÃ¢t en lui faisant cette rÃ©ponse.

Il le mena au bord de la riviÃ¨re pour l'installer Ã la pÃªche, bien que Galuchet n'eÃ»t rien apportÃ© pour cela, et dÃ©sirÃ¢t fort rester au chÃ¢teau. Antoine le promena du moins au bord de la Creuse pour lui indiquer les bons endroits, et, chemin faisant, il eut la faiblesse et la bonhomie de lui demander pardon pour les taquineries et les malices de Jean. Galuchet prit la chose Ã merveille, rejeta tout le tort sur lui-mÃªme, en disant toutefois, pour se montrer sous un meilleur jour, qu'il avait Ã©tÃ© grisÃ© par surprise, et que s'il n'Ã©tait pas capable de porter le vin, c'est parce qu'il Ã©tait habituÃ© Ã une grande sobriÃ©tÃ©. Â«A la bonne heure! dit Antoine, Janille avait craint que vous ne fussiez un peu intempÃ©rant; mais ce qui vous est arrivÃ© prouve bien le contraire.Â»

Ils causÃ¨rent assez longtemps, et Galuchet s'obstinant Ã ne pas partir, quoiqu'il vÃ®t bien Ã l'inquiÃ©tude de son hÃ´te qu'il eÃ»t voulu ne pas le ramener au chÃ¢teau, ils y revinrent, et Galuchet prit aussi Janille Ã part pour lui confier ses intentions et donner Ã Antoine le temps de prÃ©venir Gilberte. Il comptait bien sur le dÃ©pit qu'elle en Ã©prouverait; car, cette fois, n'Ã©tant pas ivre, il voyait fort clairement l'air irritÃ© d'Ã‰mile, et les sentiments de Gilberte pour le protecteur qu'elle avait choisi.

Â«Cette fois-ci, se disait-il, M. Cardonnet ne me reprochera pas d'avoir perdu mon temps. Mes beaux amoureux vont Ãªtre dans une furieuse colÃ¨re contre moi, et M. Ã‰mile ne pourra pas se tenir de me chercher noise.Â» Galuchet n'Ã©tait pas poltron, et bien qu'il ne supposÃ¢t pas Ã‰mile capable d'un duel Ã coups de poings, il se disait avec une certaine satisfaction qu'il Ã©tait de force Ã lui tenir tÃªte. Quant Ã une vÃ©ritable partie d'honneur, cela eÃ»t Ã©tÃ© moins de son goÃ»t, parce qu'il n'entendait rien aux armes courtoises; mais il pouvait bien compter que M. Cardonnet saurait l'en prÃ©server.

Pendant qu'il entretenait Janille, M. de ChÃ¢teaubrun resta avec sa fille et Ã‰mile dans le verger et leur raconta ce qui venait de se passer entre lui et Galuchet, mais avec quelques prÃ©cautions oratoires. Â«Eh bien, dit-il, vous l'accusez d'Ãªtre un sot et un impertinent, vous allez vous repentir de votre duretÃ©; car c'est lÃ vÃ©ritablement un digne garÃ§on, et j'en ai la preuve. Je puis raconter cela devant Ã‰mile qui est notre ami, et mÃªme si Gilberte voulait examiner la chose sans prÃ©vention, elle pourrait lui demander des renseignements certains sur ce jeune homme ... dites, Ã‰mile, en votre Ã¢me et conscience, est-ce un homme probe?

--Sans aucun doute, rÃ©pondit Ã‰mile. Mon pÃ¨re l'emploie depuis trois ans, et serait trÃ¨s-fÃ¢chÃ© de le perdre.

--Est-il d'un bon caractÃ¨re?

--Quoiqu'il n'en ait guÃ¨re donnÃ© la preuve ici l'autre jour, je dois dire qu'il est fort tranquille, et tout Ã fait inoffensif Ã l'habitude.

--Il n'est point sujet Ã s'enivrer?

--Non pas que je sache.

--Eh bien, qu'a-t-on Ã lui reprocher?

--S'il n'avait pas pris fantaisie de devenir notre commensal, je le trouverais accompli, dit Gilberte.

--Il te dÃ©plaÃ®t donc bien? reprit M. Antoine en s'arrÃªtant pour la regarder en face.

--Eh non, mon pÃ¨re, rÃ©pondit-elle, Ã©tonnÃ©e de cet air solennel. Ne prenez pas mon Ã©loignement si fort au sÃ©rieux. Je ne hais personne; et si la sociÃ©tÃ© de ce jeune homme a quelque agrÃ©ment pour vous, s'il vous a donnÃ© quelque raison plausible de l'estimer particuliÃ¨rement, Ã Dieu ne plaise que je vous en prive par un caprice! Je ferai un effort sur moi-mÃªme, et j'arriverai peut-Ãªtre Ã partager la bonne opinion que mon digne pÃ¨re a de lui.

--VoilÃ parler comme une bonne et sage fille, et je reconnais ma Gilberte. Sache donc, petite, que c'est toi, moins que personne, qui dois mÃ©priser le caractÃ¨re de ce garÃ§on-lÃ ; que si tu n'Ã©prouves aucun attrait pour lui, tu dois du moins le traiter avec politesse et le renvoyer avec bontÃ©. Allons, me devines-tu?

--Pas le moins du monde, mon pÃ¨re.

--Moi, je crains de deviner, dit Ã‰mile, dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur.

--Eh bien, reprit M. Antoine, je suppose qu'un garÃ§on assez riche, relativement Ã nous, remarque une belle et bonne fille qui est fort pauvre, et que, s'Ã©prenant Ã la premiÃ¨re vue, il vienne mettre Ã ses pieds les plus honnÃªtes prÃ©tentions du monde, faut-il le chasser brutalement, et lui jeter la porte au nez en lui disant: Â«Non, Monsieur, vous Ãªtes trop laid?Â»

Gilberte rougit autant qu'Ã‰mile, et quelque effort d'humilitÃ© qu'elle pÃ»t faire sur elle-mÃªme, elle se sentit si outragÃ©e par les prÃ©tentions de Galuchet, qu'elle ne put rien rÃ©pondre, et sentit ses yeux se remplir de larmes.

Â«Ce misÃ©rable a indignement menti, s'Ã©cria Ã‰mile, et vous pouvez le chasser honteusement. Il n'a aucune fortune, et mon pÃ¨re l'a tirÃ© de la derniÃ¨re dÃ©tresse. Or, il n'y a que trois ans qu'il l'emploie, et Ã moins que M. Galuchet n'ait fait tout Ã coup un hÃ©ritage mystÃ©rieux ...

--Non, Ã‰mile, non, il ne m'a pas fait de mensonge; je ne suis pas si faible et si crÃ©dule que vous croyez. Je l'ai interrogÃ©, et je sais que la source de sa petite fortune est pure et certaine. C'est votre pÃ¨re qui lui assure vingt mille francs pour se l'attacher Ã tout jamais par l'affection et la reconnaissance, au cas oÃ¹ il se mariera dans le pays.

--Mais, sans doute, dit Ã‰mile d'une voix mal assurÃ©e, mon pÃ¨re ignore que c'est sur mademoiselle de ChÃ¢teaubrun qu'il a osÃ© lever les yeux, car il ne l'eÃ»t pas encouragÃ© dans une semblable espÃ©rance.

--Tout au contraire, reprit M. Antoine, qui trouvait la chose fort naturelle; votre pÃ¨re a reÃ§u la confidence de son goÃ»t pour Gilberte, et il l'a autorisÃ© Ã se servir de son nom pour la demander en mariage.Â»

Gilberte devint pÃ¢le comme la mort et regarda Ã‰mile, qui baissa les yeux, stupÃ©fait, humiliÃ© et brisÃ© au fond de l'Ã¢me.

XXV.

L'EXPLOSION.

--Eh bien, qu'y a-t-il donc? dit Janille, qui vint les rejoindre dans une tonnelle Ã l'endroit du verger, oÃ¹ ils s'Ã©taient assis tous trois; pourquoi Gilberte est-elle toute dÃ©faite, et pourquoi vous taisez-vous

tous quand j'approche, comme si vous mÃ©ditiez quelque complot?Â»

Gilberte se jeta dans le sein de sa gouvernante et fondit en larmes.

Â«Eh bien, eh bien, reprit la petite bonne femme, en voici bien d'une autre! Ma fille a de la peine, et je ne sais point de quoi il s'agit! Parlerez-vous, monsieur Antoine?

--Est-ce que ce jeune homme est parti? dit M. Antoine en regardant autour de lui avec inquiÃ©tude.

--Sans doute, car il m'a fait ses adieux, et je l'ai reconduit jusqu'Ã la porte, dit Janille. J'ai eu quelque peine Ã m'en dÃ©barrasser. Il est un peu lourd Ã s'expliquer, celui-lÃ ! Il aurait souhaitÃ© rester, je l'ai bien vu; mais je lui ai fait comprendre que de telles affaires ne se terminaient pas si vite, qu'il me fallait en confÃ©rer avec vous, et qu'on lui Ã©crirait, si on voulait le revoir pour un motif ou pour un autre. Mais, avant, qu'a donc ma fille? qui lui a fait du chagrin ici? Ah! mais, voici ma mie Janille pour la dÃ©fendre et la consoler.

--Oh oui! toi, tu me comprendras, s'Ã©cria Gilberte, et tu m'aideras Ã repousser l'injure, car je me trouve offensÃ©e, et j'ai besoin de toi pour la faire comprendre Ã mon pÃ¨re! Sache donc qu'il se fait presque l'avocat de M. Galuchet!

--Ah! tu es dÃ©jÃ au courant de ce qui se passe? En ce cas, ce sont donc des affaires de famille! Et moi aussi, j'en ai Ã vous conter; mais tout cela va ennuyer monsieur Ã‰mile?

--Je vous entends, ma chÃ¨re mademoiselle Janille, rÃ©pondit le jeune homme, et je sais que les convenances ordinaires me commanderaient de me retirer; mais je suis trop intÃ©ressÃ© Ã ce qui se passe ici pour m'astreindre Ã de vulgaires usages: vous pouvez parler devant moi, puisque maintenant je sais tout.

--Eh bien, Monsieur, si vous savez de quoi il s'agit, et si M. Antoine a trouvÃ© bon de s'expliquer devant vous, ce qui, entre nous soit dit, Ã©tait assez inutile, je parlerai donc comme si vous n'Ã©tiez pas lÃ .

Et d'abord, Gilberte, il ne faut pas pleurer: de quoi t'affliges-tu, ma fille? De ce qu'un malotru s'imagine Ãªtre digne de toi? Eh! mon Dieu, ce n'est pas la derniÃ¨re fois que tu seras exposÃ©e, mariÃ©e ou non, Ã voir des gens avantageux te donner Ã rire; car il faut rire de cela, mon enfant, et ne point t'en fÃ¢cher. Ce garÃ§on croit te faire honneur et te donner une preuve d'estime; reÃ§ois-la de mÃªme, et dis-lui, ou fais-lui dire trÃ¨s-sÃ©rieusement que tu le remercies, mais que tu ne veux point de lui. Je ne vois point du tout pourquoi tu t'inquiÃ¨tes: est-ce que tu t'imagines, par hasard, que je suis d'humeur Ã l'encourager? Ah! bien, oui, il aurait cent mille francs, cent millions d'Ã©cus, que je ne le trouverais pas fait pour ma fille! Le vilain, avec ses gros yeux et son air content d'Ãªtre au monde, qu'il aille plus loin! nous n'avons point ici de fille Ã lui donner! Ah! mais, ma mie Janille s'y connaÃ®t, et sait qu'on ne met point, dans un bouquet, le chardon Ã cÃ´tÃ© de la rose.

--C'est bien parler, bonne Janille! s'Ã©cria Ã‰mile, et vous Ãªtes digne d'Ãªtre appelÃ©e sa mÃ¨re!

--Et qu'est-ce que cela vous fait, Ã vous, Monsieur! dit Janille, animÃ©e et montÃ©e par sa propre Ã©loquence; qu'avez-vous Ã voir dans nos petites affaires? Savez-vous du mal de ce prÃ©tendant? c'est fort inutile de nous le dire: nous n'avons pas besoin de vous pour nous en dÃ©barrasser.

--Laisse, Janille, ne le gronde pas, dit Gilberte en caressant sa vieille amie. Cela me fait du bien d'entendre dire que les prÃ©tentions de cet homme-lÃ sont un outrage pour moi, car je me sens humiliÃ©e d'y songer. J'en ai froid, j'en suis malade. Et mon pÃ¨re ne comprend pas cela, pourtant! Mon pÃ¨re se trouve honorÃ© par sa demande et ne saura rien lui dire pour me prÃ©server de sa vue!

--Ah! ah! reprit Janille en riant, c'est lui qui a tort comme Ã l'ordinaire, le mÃ©chant homme! c'est lui qui fait pleurer sa fille! Ah mais! Monsieur, voulez-vous par hasard faire le tyran ici? Ne comptez pas lÃ -dessus, car ma mie Janille n'est pas morte et n'a pas envie de mourir.

--C'est cela, dit M. Antoine; c'est moi qui suis un despote, un pÃ¨re dÃ©naturÃ©! Bien, bien! tombez sur moi, si cela vous soulage. Ensuite, ma fille voudra peut-Ãªtre bien me dire Ã qui elle en a, et ce que j'ai fait de si criminel.

--Mon bon pÃ¨re, dit Gilberte, en se jetant dans ses bras, laissons ces tristes plaisanteries, et dÃ©pÃªche-toi de renvoyer d'ici, pour toujours, M. Galuchet, afin que je respire, et que j'oublie ce mauvais rÃªve.

--Ah! voilÃ le hic, rÃ©pondit M. Antoine, il s'agit de savoir ce que je vais lui Ã©crire, et c'est pour cela qu'il est bon de tenir conseil.

--Entends-tu, mÃ¨re! dit Gilberte Ã Janille, il ne sait que lui rÃ©pondre? apparemment il n'a pas su refuser.

--Eh bien, mon enfant, ton pÃ¨re n'a pas tant de tort, rÃ©pondit Janille, car, moi aussi, j'ai reÃ§u la demande de ton beau soupirant, je l'ai Ã©coutÃ© sans m'Ã©mouvoir, et je ne lui ai dit ni oui, ni non. Allons! allons! ne te fÃ¢che pas. C'est comme cela qu'il faut agir, et consultons-nous tranquillement. On ne peut pas dire Ã ce garÃ§on: Â«Vous me dÃ©plaisezÂ», cela ne se dit pas. On ne peut pas lui dire non plus: Â«Nous sommes de bonne maison, et vous vous appelez Galuchet;Â» car cela serait dur et mortifiant.

--Et ce ne serait pas lÃ une raison, dit Gilberte. Que nous importe la noblesse Ã prÃ©sent? La vraie noblesse est dans le cÅ“ur, et non dans de vains titres. Ce n'est pas le nom de Galuchet qui me rÃ©pugne, ce sont les maniÃ¨res et les sentiments de l'homme qui le porte.

--Ma fille a raison: le nom, la profession et la fortune n'y font rien, dit M. Antoine. Ce n'est donc pas de cela que nous pouvons nous servir. On ne peut pas reprocher non plus Ã un homme les dÃ©fauts de sa personne. Ce que nous avons de mieux Ã dire, c'est que Gilberte ne veut pas se marier.

--Ah mais! Monsieur, un petit moment, dit Janille, je n'entends pas qu'on dise cela, moi; car si ce jeune homme allait le rÃ©pÃ©ter (comme cela ne peut manquer), il ne se prÃ©senterait plus personne, et

je ne suis pas d'avis que ma fille se fasse religieuse.

--Il faut pourtant allÃ©guer quelque chose, reprit M. Antoine. Disons, en ce cas, qu'elle ne veut pas se marier encore, et que nous la trouvons trop jeune.

--Oui, oui, c'est cela, mon pÃ¨re! vous avez trouvÃ© la meilleure raison, et c'est la vraie; je ne veux pas me marier encore, je suis trop jeune.

--Ce n'est pas vrai! s'Ã©cria Janille. Vous Ãªtes en Ã¢ge, et je prÃ©tends qu'avant peu vous trouviez un beau et bon mari qui vous plaise et qui nous plaise Ã tous.

--Ne pense pas Ã cela, ma mÃ¨re, reprit Gilberte avec feu. Je te fais le serment devant Dieu que mon pÃ¨re a dit la vÃ©ritÃ©. Je ne veux pas encore me marier, et je dÃ©sire que tout le monde le sache, afin que tous les prÃ©tendants soient Ã©cartÃ©s. Ah! si vous voulez m'entourer d'importunitÃ©s pareilles, vous m'Ã´terez tout le bonheur dont je jouis auprÃ¨s de vous et vous me ferez une triste jeunesse! mais ce sera me rendre malheureuse en pure perte, car je ne changerai pas de rÃ©solution, et je mourrai plutÃ´t que de me sÃ©parer de vous.

--Et qui te parle de nous sÃ©parer? dit Janille. L'homme qui t'aimera ne voudra pas te faire de peine; et toi, d'ailleurs, tu ne sais pas ce que tu penseras quand tu aimeras quelqu'un. Ah! ma pauvre enfant! ce sera peut-Ãªtre alors notre tour de pleurer, car il est Ã©crit que la femme quittera son pÃ¨re et sa mÃ¨re pour suivre son mari, et celui qui a dit cela connaissait le cÅ“ur des femmes.

--Oh! s'Ã©cria Ã‰mile, c'est lÃ une loi d'obÃ©issance, et non une loi d'amour. L'homme qui aimera vÃ©ritablement Gilberte aimera ses parents et ses amis comme les siens propres, et ne voudra pas plus l'en sÃ©parer qu'il ne voudra s'en Ã©loigner lui-mÃªme.Â»

Ici Janille rencontra les regards passionnÃ©s des deux amants qui se cherchaient, et toute sa prudence lui revint.

Â«Pardine, Monsieur! dit-elle d'un ton un peu sec, vous vous mÃªlez de choses qui ne vous regardent guÃ¨re, et m'est avis que toutes mes explications sont bien dÃ©placÃ©es devant vous; mais puisque vous vous Ãªtes obstinÃ© Ã les entendre, et que M. Antoine trouve cela fort sage, je vous dirai, moi, que je vous dÃ©fends de rÃ©pÃ©ter, et surtout de croire ce que ma fille vient de dire dans un beau mouvement de dÃ©pit contre votre Galuchet. Car enfin tous les hommes ne sont pas taillÃ©s, Dieu merci, sur ce patron-lÃ , et nous n'avons pas besoin que le monde la condamne Ã rester fille, parce qu'elle veut un mari plus agrÃ©able. Nous le lui trouverons fort bien, soyez tranquille; et ne vous imaginez pas que, parce qu'elle n'est pas riche comme vous, elle sÃ©chera sur pied.

--Allons, allons, Janille! dit M. Antoine, en prenant la main d'Ã‰mile, c'est vous qui dites des choses dÃ©placÃ©es. Il semblerait que vous voulez faire de la peine Ã notre ami ... Vous hochez trop de la tÃªte: je vous dis que c'est notre meilleur ami aprÃ¨s Jean, qui a le droit d'ancienneté; et je dÃ©clare que personne, depuis vingt ans que je suis, par ma pauvretÃ©, Ã mÃªme d'apprÃ©cier les sentiments dÃ©sintÃ©ressÃ©s, ne m'a montrÃ© et inspirÃ© autant d'affection qu'Ã‰mile. C'est pourquoi je dis qu'il ne sera jamais de trop dans nos petits secrets de famille. Il est, par sa raison, la noblesse de ses idÃ©es et son instruction, fort au-dessus de son Ã¢ge et du nÃ´tre. C'est pourquoi nous ne pourrions prendre un meilleur conseil. Je le regarde comme le frÃ¨re de Gilberte, et je vous rÃ©ponds que s'il se prÃ©sentait pour elle un parti sortable, il nous Ã©clairerait sur les convenances de caractÃ¨re, qu'il s'emploierait pour faire rÃ©ussir un mariage qui la rendrait heureuse, et pour empÃªcher le contraire. Vos taquineries n'ont donc pas le sens commun, Janille; si je l'ai mis dans ma confidence, j'ai su ce que je faisais: vous me traitez aussi par trop comme un petit enfant!

--Ah bien! Monsieur, vous cherchez noise Ã votre tour? dit Janille trÃ¨s-animÃ©e. Eh bien, soit! c'est le jour des vÃ©ritÃ©s, et je parlerai, puisqu'on me pousse Ã bout. Je vous dis, moi, et je dis Ã M. Ã‰mile, parlant Ã sa personne, qu'il est beaucoup trop jeune pour ce rÃ´le d'ami de la maison, et que cela doit se refroidir un peu, ou vous

en sentirez les inconvÃ©nients. Par exemple, aujourd'hui mÃªme, l'occasion s'en montre, et vous vous en apercevrez. VoilÃ un jeune homme qui se prÃ©sente pour Ã©pouser Gilberte, nous n'en voulons point, c'est fort bien, c'est entendu; mais qui empÃªchera ce prÃ©tendant Ã©conduit de croire et de dire, ne fÃ»t-ce que pour se venger un peu, que c'est Ã cause de M. Ã‰mile, et de l'ambition qu'on a, dans la maison, de faire un riche mariage, qu'on n'Ã©coute personne autre? Je ne dis pas que M. Ã‰mile soit capable d'avoir de pareilles idÃ©es, je suis sÃ»re du contraire. Il nous connaÃ®t assez pour savoir qui nous sommes. Mais de sottes gens le penseront, et cela nous fera passer pour des sots. Comment! nous allons mettre M. Galuchet Ã la porte, parce que notre fille est trop jeune, soi-disant, et M. Cardonnet fils viendra toutes les semaines, comme s'il Ã©tait seul exceptÃ©? Ã‡a ne se peut pas, monsieur Antoine! Et vous, vous avez beau me regarder avec des yeux tendres, monsieur Ã‰mile, vous avez beau vous mettre Ã genoux auprÃ¨s de moi, et me prendre les mains comme si vous vouliez me faire une dÃ©claration ... je vous aime, oui, j'en conviens, et je vous regretterai mÃªme beaucoup; mais je n'en ferai pas moins mon devoir, puisque moi seule ai de la tÃªte, de la prÃ©voyance et de la volontÃ©, ici! Ah mais! vous partirez aussi, mon garÃ§on, car ma mie Janille ne radote pas encore.Â»

Gilberte Ã©tait redevenue pÃ¢le comme un lis, et M. Antoine avait de l'humeur, peut-Ãªtre pour la premiÃ¨re fois de sa vie. Il trouvait Janille dÃ©raisonnable, et n'osant entrer en rÃ©volte, il tirait l'oreille de Sacripant, qui, lui voyant un air fÃ¢chÃ©, l'accablait de caresses et se laissait martyriser par sa main distraite. Ã‰mile Ã©tait Ã genoux entre Janille et Gilberte; son cÅ“ur dÃ©bordait, et il ne pouvait plus se taire.

--Â«Ma chÃ¨re Janille, s'Ã©cria-t-il enfin avec une Ã©motion impÃ©tueuse, et vous, digne et gÃ©nÃ©reux Antoine, Ã©coutez-moi, et apprenez enfin mon secret. J'aime votre fille, je l'aime avec passion depuis le premier jour oÃ¹ je l'ai vue, et, si elle daigne agrÃ©er mes sentiments, je vous la demande en mariage, non pour M. Galuchet, non pour aucun protÃ©gÃ© de mon pÃ¨re, ni pour aucun de mes amis, mais pour moi-mÃªme, qui ne puis vivre sÃ©parÃ© d'elle, et qui ne

me relÃ¨verai qu'avec son consentement et le vÃ´tre.

--Viens sur mon cÅ“ur, s'Ã©cria M. Antoine transportÃ© de joie et d'enthousiasme; car tu es un noble enfant, et je savais bien qu'il n'y avait rien de plus grand et de plus loyal que ton Ã¢me!Â»

Et il serrait dans ses bras le svelte jeune homme comme s'il eÃ»t voulu l'Ã©touffer. Janille, attendrie, couvrit ses yeux de son mouchoir; mais tout Ã coup, renfonÃ§ant ses larmes:

Â«VoilÃ des folies, monsieur Antoine, dit-elle, de vraies folies! Observez-vous et ne laissez pas aller votre cÅ“ur si vite. Certes, celui-lÃ est un brave garÃ§on, et, si nous Ã©tions riches, ou s'il Ã©tait pauvre, nous ne pourrions jamais mieux choisir; mais n'oublions pas que ce qu'il propose est impossible, que sa famille n'y consentira jamais, et qu'il vient de faire un roman dans sa petite cervelle. Si je ne vous aimais pas tant, Ã‰mile, je vous gronderais de monter ainsi l'imagination de M. Antoine, qui est encore plus jeune que la vÃ´tre, et qui est capable de prendre vos rÃªves au sÃ©rieux. Heureusement sa fille est plus raisonnable que lui et que moi. Elle n'est pas du tout troublÃ©e de vos douces paroles. Elle vous en sait grÃ©, et vous remercie de vos bonnes intentions; mais elle sait bien que vous ne vous appartenez pas, que vous ne pouvez pas encore vous passer du consentement de votre pÃ¨re, et que, quand mÃªme vous seriez en Ã¢ge de lui faire des sommations respectueuses, elle est trop bien nÃ©e pour vouloir entrer de force dans une famille qui la repousserait.

--C'est vrai, cela! dit M. Antoine, sortant comme d'un rÃªve: nous divaguons, mes pauvres enfants! jamais M. Cardonnet ne voudra de nous, car nous n'avons Ã lui offrir qu'un nom qu'il doit traiter de chimÃ¨re, dont nous faisons d'ailleurs assez bon marchÃ© nous-mÃªmes, et qui ne nous ouvre aucun chemin vers la fortune. Ã‰mile, Ã‰mile! ne parlons plus de cela, car cela deviendrait une source de regrets. Soyons amis, toujours amis! soyez le frÃ¨re de mon enfant, son protecteur et son dÃ©fenseur dans l'occasion; mais ne parlons pas de mariage ni d'amour, puisque, dans le temps oÃ¹ nous vivons, l'amour est un songe, et le mariage une affaire!

--Vous ne me connaissez pas, s'Ã©cria Ã‰mile, si vous croyez que j'accepte, et que je veuille accepter jamais les lois du monde et les calculs de l'intÃ©rÃªt! Je ne vous tromperai pas; je rÃ©pondrais de ma mÃ¨re si elle Ã©tait libre, mais mon pÃ¨re ne sera pas favorable Ã cette union. Cependant mon pÃ¨re m'aime, et quand il aura essayÃ© la puissance et la durÃ©e de ma volontÃ©, il reconnaÃ®tra que la sienne ne peut l'emporter en ceci. Il aura peut-Ãªtre un moyen pour tenter de me rÃ©duire. Ce sera de me priver pendant quelque temps des jouissances de sa richesse. Oh! alors, avec quel bonheur je travaillerai pour mÃ©riter la main de Gilberte, pour arriver jusqu'Ã elle, digne de l'estime qu'on n'accorde point aux oisifs, et que mÃ©ritent ceux qui ont passÃ© comme vous, monsieur Antoine, par d'honorables Ã©preuves? Mon pÃ¨re se laissera flÃ©chir un jour, je n'en doute pas; je puis en faire le serment devant Dieu et devant vous, parce que je sens en moi toutes les forces d'un amour invincible. Et quand il aura constatÃ© la puissance d'une passion comme la mienne, lui qui est souverainement sage et intelligent, lui qui m'aime plus que tout au monde, et certes plus que l'ambition et la fortune, il ouvrira, sans arriÃ¨re-pensÃ©e, ses bras et son cÅ“ur Ã ma fiancÃ©e. Car je connais assez mon pÃ¨re pour savoir que lorsqu'il cÃ¨de Ã l'empire de la destinÃ©e, c'est sans retour vers le passÃ©, sans mesquine rancune, sans lÃ¢che regret. Croyez donc, Ã´ mes amis, en mon amour, et comptez comme moi sur l'aide de Dieu. Il n'y a rien d'humiliant pour vous dans les prÃ©jugÃ©s que j'aurais Ã combattre, et la tendresse de ma mÃ¨re, qui ne vit que pour moi et par moi, dÃ©dommagera Gilberte en secret des passagÃ¨res prÃ©ventions de mon pÃ¨re. Oh! ne doutez pas, ne doutez pas, je vous en supplie! La foi peut tout, et, si vous m'aidez dans cette lutte, je serai encore le plus heureux mortel qui ait combattu pour la plus sainte de toutes les causes, pour un noble amour, et pour une femme digne du dÃ©vouement de toute ma vie!

--Allons, ta, ta, ta! dit Janille Ã©perdue; le voilÃ qui parle comme un livre et qui va essayer, Ã prÃ©sent, de monter la tÃªte de ma fille! Voulez-vous bien vous taire, langue dorÃ©e! on ne veut point vous Ã©couter et on ne vous croira point. Je vous le dÃ©fends, monsieur Antoine! Vous ne savez pas tous les malheurs que cela peut attirer sur vous, et le moindre serait d'empÃªcher Gilberte de faire un mariage

possible et raisonnable.Â»

Le pauvre Antoine ne savait plus Ã qui entendre. Lorsque Ã‰mile parlait, il s'exaltait au souvenir de ses jeunes annÃ©es; et se souvenait d'avoir aimÃ©; rien ne lui paraissait plus saint et plus noble que de dÃ©fendre la cause de l'amour, et d'encourager une si belle entreprise. Mais, lorsque Janille venait jeter de l'eau sur le feu, il reconnaissait la sagesse et la prudence de son mentor, et tantÃ´t il parlait avec elle contre Ã‰mile, tantÃ´t avec Ã‰mile contre elle.

Â«En voilÃ assez, dit enfin Janille, toute fÃ¢chÃ©e de ne voir aucun terme Ã ces irrÃ©solutions; et tout cela ne devait pas Ãªtre dit devant ma fille. Qu'en rÃ©sulterait-il, si c'Ã©tait une tÃªte faible ou lÃ©gÃ¨re? Heureusement elle ne mord point Ã vos contes, et, comme elle fait fort peu de cas de vos Ã©cus, elle aura bien trop de dignitÃ© pour attendre que vous soyez le maÃ®tre de disposer de votre cÅ“ur. Elle disposera du sien comme elle l'entendra, et, tout en vous gardant son estime et son amitiÃ©, elle vous priera de ne point la compromettre par vos visites. Allons, Gilberte, un mot de raison et de courage, pour faire finir toutes ces folles histoires!Â»

Jusque-lÃ Gilberte n'avait rien dit. Ã‰mue et pensive, elle regardait, tantÃ´t son pÃ¨re, tantÃ´t Janille, et plus souvent Ã‰mile, dont l'ardeur et la conviction exaltaient son Ã¢me. Elle se leva tout Ã coup, et s'agenouillant devant son pÃ¨re et sa gouvernante, dont elle baisa les mains avec effusion: Â«Il est trop tard pour me demander une froide prudence et me rappeler aux calculs de l'Ã©goÃ¯sme, dit-elle: j'aime Ã‰mile, je l'aime autant qu'il m'aime, et, avant de songer que je pusse jamais lui appartenir, j'avais jurÃ© dans mon cÅ“ur de n'Ãªtre jamais Ã aucun autre. Recevez ma confession, Ã´ mon pÃ¨re et ma mÃ¨re devant Dieu! Depuis deux mois je dissimule avec vous, et, depuis deux semaines, je vous cache un secret qui me pÃ¨se et qui sera le dernier de ma vie comme il est le premier. J'ai donnÃ© mon cÅ“ur Ã Ã‰mile, je lui ai jurÃ© d'Ãªtre sa femme le jour oÃ¹ mes parents et les siens y consentiraient. Jusque-lÃ j'ai jurÃ© de l'aimer avec courage et calme, je le lui jure encore, et je prends Dieu et vous Ã tÃ©moin de mon serment. J'ai jurÃ© encore, et je jure toujours, que si la volontÃ© de

son pÃ¨re est inflexible, nous nous aimerons comme frÃ¨re et sÅ“ur, sans qu'il me soit possible d'en aimer jamais un autre, et sans que je me porte Ã aucun acte de folie et de dÃ©sespoir. Ayez confiance en moi. Voyez, je suis forte et je me trouve plus heureuse que jamais, depuis que j'ai mis Ã‰mile entre vous deux, et avec vous deux, dans mon cÅ“ur. Ne craignez de moi ni plainte, ni tristesse, ni langueur, ni maladie. Je serai dans dix ans telle que vous me voyez aujourd'hui, trouvant dans votre amour des consolations toutes puissantes, et, dans le mien, un courage Ã toute Ã©preuve.

--Merci de Dieu! s'Ã©cria Janille dÃ©sespÃ©rÃ©e, nous voilÃ tous maudits. Il ne manquait plus que cela! VoilÃ ma fille qui l'aime et qui le lui a dit, et qui le lui dit encore devant nous! Ah! malheur! malheur sur nous, le jour oÃ¹ ce jeune homme est entrÃ© dans notre maison!...Â»

Antoine, accablÃ©, ne sut que fondre en larmes, pressant sa fille contre son sein. Mais Ã‰mile, ranimÃ© par la vaillance de Gilberte, sut dire tant de choses, qu'il rÃ©ussit Ã s'emparer de cette Ã¢me incapable de se dÃ©fendre. Janille elle-mÃªme fut Ã©branlÃ©e, et on finit par adopter le plan que les deux amants avaient conÃ§u eux-mÃªmes, Ã Crozant, Ã savoir, d'attendre, ce qui ne rÃ©solvait pas grand'chose, au grÃ© de Janille; et de ne se pas voir trop souvent, ce qui la rassurait du moins un peu sur les dangers de la situation extÃ©rieure.

On quitta le verger, et quelques moments aprÃ¨s, Galuchet en sortit aussi, mais furtivement, et, sans avoir Ã©tÃ© vu, il s'enfonÃ§a dans les haies pour gagner Ã couvert la route de Gargilesse.

Ã‰mile resta Ã dÃ®ner, car ni Antoine ni Janille n'eurent le courage de lui faire abrÃ©ger une visite qui ne devait plus se renouveler avant la semaine suivante.

Le cÅ“ur affectueux et naÃ¯f du bon campagnard ne savait pas rÃ©sister aux caresses et aux tendres discours de ses deux enfants, et, lorsque Janille avait le dos tournÃ©, il se laissait aller Ã partager leurs espÃ©rances et Ã bÃ©nir leur amour. Janille essayait de leur tenir rigueur, et sa tristesse Ã©tait rÃ©elle et profonde; mais il n'y a pas de

plan de sÃ©duction mieux organisÃ© que celui de deux amants qui veulent gagner un ami Ã leur cause. Ils Ã©taient si bons tous deux, si dÃ©vouÃ©s, si tendres, si ingÃ©nieux dans leurs douces flatteries, et si beaux surtout, l'Å“il et le front Ã©clairÃ©s du rayon de l'enthousiasme, qu'un tigre n'y eÃ»t pas rÃ©sistÃ©. Janille pleurait de dÃ©pit d'abord, puis de chagrin, et puis de tendresse; et quand le soir vint, et qu'on alla s'asseoir au bord de la riviÃ¨re, sous le doux regard de la lune, ces quatre personnes, unies par une invincible affection, ne formÃ¨rent plus qu'un groupe de bras entrelacÃ©s et de cÅ“urs battant Ã l'unisson.

Gilberte surtout Ã©tait radieuse, son cÅ“ur Ã©tait plus lÃ©ger et plus pur que le parfum des plantes qui s'exhale au lever des Ã©toiles et remonte vers elles. Quelque enivrÃ© que fÃ»t Ã‰mile, il ne pouvait oublier entiÃ¨rement la difficultÃ© des devoirs qu'il avait Ã remplir pour concilier la religion de son amour avec la piÃ©tÃ© filiale. Mais Gilberte croyait qu'on pouvait toujours attendre, et que, pourvu qu'elle aimÃ¢t, le miracle se ferait de lui-mÃªme, sans que personne fÃ»t forcÃ© d'agir. Lorsque Ã‰mile, aprÃ¨s avoir osÃ© baiser sa main, sous les yeux de ses parents, se fut Ã©loignÃ©, Janille lui dit en soupirant:

Â«Eh bien, Ã prÃ©sent, tu vas Ãªtre triste pendant huit jours! je te verrai les yeux rouges comme je te les voyais souvent avant ce maudit voyage de Crozant! Il n'y aura plus ni paix, ni bonheur ici!

--Si tu me vois triste, ma mÃ¨re chÃ©rie, rÃ©pondit Gilberte, je te permets de l'empÃªcher de revenir; et si j'ai les yeux rouges, je me les arracherai pour ne plus le voir. Mais que diras-tu, si je suis plus gaie et plus heureuse que jamais? Est-ce que tu ne sens pas comme mon cÅ“ur est calmÃ©? Tiens, mets-y ta main, pendant qu'on entend encore les pas de ce cheval qui s'Ã©loigne! Est-ce que je suis agitÃ©e? Allume la lampe et regarde-moi bien. Est-ce toujours ta Gilberte, ta fille, qui ne respire que pour toi et son pÃ¨re, et qui ne peut s'ennuyer une minute avec eux? Ah! quand j'ai souffert, quand j'ai pleurÃ©, c'est que j'avais un secret pour vous, et que j'Ã©touffais de ne pouvoir vous le dire. A prÃ©sent que je peux parler et penser tout haut, je respire et ne sens

plus que la joie d'exister pour vous et avec vous. Et n'as-tu pas vu ce soir, comme nous Ã©tions tous heureux de pouvoir nous aimer tous, sans crainte et sans honte? Crois-tu donc qu'il en sera jamais autrement, et que nous serions heureux ensemble, Ã‰mile et moi, si vous n'Ã©tiez pas toujours et Ã toute heure entre nous deux?

--HÃ©las! pensa Janille en soupirant, nous ne sommes encore qu'au premier jour de ce bel arrangement-lÃ !Â»

XXVI.

LE PIÃ‰GE.

Ã‰mile rÃ©solut de ne pas tarder davantage Ã entretenir son pÃ¨re sÃ©rieusement, et Ã lui faire non pas un aveu formel et trop prÃ©cipitÃ© de son amour, mais une sorte de discours prÃ©liminaire pour amener des explications de plus en plus dÃ©cisives. Mais le charpentier lui avait donnÃ© rendez-vous pour le lendemain matin, et il pensa, avec raison, que si cet homme lui prouvait ce qu'il avait avancÃ©, il aurait lÃ une excellente occasion d'entrer en matiÃ¨re, et de dÃ©montrer Ã M. Cardonnet l'incertitude et la vanitÃ© des projets de fortune.

Ce n'est pas qu'Ã‰mile ajoutÃ¢t une foi aveugle Ã la compÃ©tence de Jean Jappeloup en pareille matiÃ¨re; mais il savait que certains aperÃ§us de logique naturelle peuvent aider puissamment l'investigation scientifique, et il partit avant le jour, pour rejoindre son compagnon Ã un certain point oÃ¹ ils Ã©taient convenus de se retrouver. Il avait prÃ©venu, dÃ¨s la veille, M. Cardonnet du projet qu'il avait formÃ© d'aller examiner le cours d'eau de l'usine, sans lui dire toutefois quel guide il avait choisi.

Cette excursion fut pÃ©nible, mais intÃ©ressante, et, Ã son retour, Ã‰mile demanda Ã son pÃ¨re un entretien particulier. Il lui trouva un certain air de calme triomphant qui ne lui parut pas de trÃ¨s-bon augure. NÃ©anmoins, comme il croyait de son devoir de l'avertir de ce qu'il

avait constatÃ©, il entra en matiÃ¨re sans hÃ©sitation.

Â«Mon pÃ¨re, lui dit-il, vous m'exhortez Ã Ã©pouser vos projets et Ã m'y plonger tout entier avec la mÃªme ardeur que vous-mÃªme. J'ai fait mon possible, depuis quelque temps, pour mettre Ã votre service toute l'application dont mon cerveau est capable; je dois donc Ã la confiance que vous m'avez accordÃ©e de vous dire que nous bÃ¢tissons sur le sable, et qu'au lieu de doubler votre fortune, vous l'engloutissez rapidement dans un abÃ®me sans fond.

--Que veux-tu dire, Ã‰mile? rÃ©pondit M. Cardonnet en souriant; voilÃ un dÃ©but bien effrayant, et je croyais que la science t'aurait conduit au mÃªme rÃ©sultat que donne la pratique, Ã savoir que rien n'est impossible Ã la volontÃ© Ã©clairÃ©e. Il semble que tu aies dÃ©gagÃ© de tes mÃ©ditations la solution contraire. Voyons! tu as fait une longue course, et sans doute un profond examen? Moi aussi, j'ai explorÃ©, l'an passÃ©, le torrent qu'il s'agit de rÃ©duire, et j'ai la certitude d'en venir Ã bout; qu'en dis-tu, toi, enfant?

--Je dis, mon pÃ¨re, que vous Ã©chouerez, car il y faudrait consacrer des dÃ©penses qu'un particulier ne saurait faire, et qui ne seraient d'ailleurs pas couvertes par un bÃ©nÃ©fice relatif.Â»

Ici Ã‰mile entra, avec beaucoup de luciditÃ©, dans des explications dont nous ferons grÃ¢ce au lecteur; mais qui tendaient Ã Ã©tablir que le cours de la Gargilesse prÃ©sentait des obstacles naturels impossibles Ã dÃ©truire sans une mise de fonds dix fois plus considÃ©rable que celle prÃ©vue par M. Cardonnet. Il eÃ»t fallu se rendre propriÃ©taire de certaines parties du bassin de la riviÃ¨re, afin de dÃ©tourner ici son cours; lÃ , de l'Ã©largir; plus loin, de faire sauter des portions de montagne qui empÃªchaient son Ã©coulement rÃ©gulier; enfin, si l'on ne pouvait vaincre l'accumulation et l'Ã©ruption soudaine et violente des eaux dans les rÃ©servoirs supÃ©rieurs, il fallait crÃ©er autour de l'usine des digues cent fois plus considÃ©rables que celles dÃ©jÃ tentÃ©es, lesquelles digues feraient alors refluer l'eau au point de ruiner les terres environnantes; et pour cela il eÃ»t fallu acheter la moitiÃ© de la commune, ou disposer d'un pouvoir inique, impossible Ã conquÃ©rir en France. DÃ©jÃ les

travaux exÃ©cutÃ©s par M. Cardonnet portaient un grave prÃ©judice aux meuniers d'alentour. L'eau, arrÃªtÃ©e pour son usage, faisait, suivant l'expression du pays, *patouiller* leurs moulins, en produisant contre leurs roues un mouvement contraire, qui en paralysait la rotation Ã certaines heures. Ce n'Ã©tait pas sans les dÃ©dommager d'une autre faÃ§on, et Ã grands frais, qu'il avait rÃ©ussi Ã apaiser ces petits usiniers, en attendant qu'il les ruinÃ¢t ou qu'il se ruinÃ¢t lui-mÃªme; car les dÃ©dommagements offerts ne pouvaient Ãªtre que temporaires, et devaient cesser avec l'accomplissement de ses travaux. Il avait achetÃ© trÃ¨s-cher, Ã l'un son travail de six mois comme carrier, Ã d'autres l'usage de tous leurs chevaux mis en rÃ©quisition pour ses transports. Il en avait bercÃ© bon nombre de promesses illusoires, et ces gens simples, Ã©blouis par un bÃ©nÃ©fice passager, avaient fermÃ© les yeux sur l'avenir, comme il arrive toujours Ã ceux dont le prÃ©sent est difficile.

Ã‰mile passa rapidement sur ces dÃ©tails, qui Ã©taient de nature Ã irriter M. Cardonnet plus qu'Ã le convaincre, et il s'attacha Ã l'effrayer, d'autant plus qu'il avait la persuasion et la certitude de ne rien exagÃ©rer sous ce rapport.

M. Cardonnet l'Ã©couta jusqu'au bout avec beaucoup d'attention, et quand ce fut fini, il lui dit, en lui passant la main sur la tÃªte d'une maniÃ¨re toute paternelle et caressante, mais avec un sourire de puissance calme:

Â«Je suis trÃ¨s-content de toi, Ã‰mile, je vois que tu t'occupes, que tu travailles sÃ©rieusement, et que tu n'as pas perdu cette fois ton temps Ã courir de chÃ¢teaux en chÃ¢teaux. Tu viens de parler trÃ¨s-clairement et comme un jeune avocat consciencieux qui a bien Ã©tudiÃ© sa cause. Je te remercie de la bonne direction que prennent tes idÃ©es; et sais-tu ce qui me fait le plus de plaisir? c'est que tu t'attaches Ã ton Å“uvre comme je l'avais augurÃ© du bienfait de l'Ã©tude. VoilÃ que tu te passionnes dÃ©jÃ pour le succÃ¨s, que tu en ressens les Ã©motions puissantes, que tu passes par les crises inÃ©vitables de terreur, de doute, et mÃªme de dÃ©couragement momentanÃ©, qui accompagnent, dans le gÃ©nie de l'industriel,

l'Ã©closion de tout projet important. Oui, Ã‰mile, voilÃ ce que j'appelle concevoir et enfanter. Ce mystÃ¨re de la volontÃ© ne s'accomplit pas sans douleur; il en est du cerveau de l'homme comme du sein de la femme.

Â«Mais tranquillise-toi maintenant, mon ami! Le danger que tu as cru dÃ©couvrir n'existe que dans une apprÃ©ciation superficielle des choses, et ce n'est pas dans une simple promenade que tu as pu en saisir l'ensemble. J'ai passÃ© huit jours, moi, Ã explorer ce torrent avant de lui poser la premiÃ¨re pierre sur le flanc, et j'ai pris conseil d'un homme plus expÃ©rimentÃ© que toi. Tiens, voici le plan des localitÃ©s, avec les niveaux, les mesures et le cubage. Ã‰tudions cela ensemble.Â»

Ã‰mile examina attentivement ce travail, et y reconnut plusieurs erreurs de fait. On avait jugÃ© impossible que l'eau arrivÃ¢t Ã certaines Ã©lÃ©vations dans les temps extraordinaires, et que certains obstacles pussent l'enchaÃ®ner au delÃ d'un certain nombre d'heures. On avait travaillÃ© sur des Ã©ventualitÃ©s, et l'expÃ©rience la plus vulgaire, l'assertion du moindre tÃ©moin des faits antÃ©rieurs, eussent suffi pour dÃ©mentir la thÃ©orie, si on eÃ»t voulu en tenir compte. Mais c'est ce que l'orgueil et la mÃ©fiance de son caractÃ¨re n'avaient pas permis Ã Cardonnet d'admettre. Il s'Ã©tait mis, les yeux fermÃ©s, Ã la merci des Ã©lÃ©ments, comme NapolÃ©on dans la campagne de Russie, et, dans son entÃªtement superbe, il eÃ»t fait volontiers, comme XercÃ¨s, battre de verges Neptune rebelle. Son conseil, quoique fort capable, n'avait songÃ© qu'Ã lui complaire en flattant son ambition, ou s'Ã©tait laissÃ© dominer et influencer par cette volontÃ© ardente.

Â«Mon pÃ¨re, dit Ã‰mile, il ne s'agit pas lÃ seulement de calculs hydrographiques, et permettez-moi de vous dire que votre foi absolue aux travaux de spÃ©cialitÃ© vous a Ã©garÃ©. Vous m'avez raillÃ©, lorsqu'au dÃ©but de mes Ã©tudes gÃ©nÃ©rales, je vous ai dit que toutes les connaissances humaines m'apparaissaient comme solidaires les unes des autres, et qu'il fallait Ãªtre Ã peu prÃ¨s universel pour Ãªtre infaillible sur un point donnÃ©; en un mot, que le dÃ©tail ne pouvait se passer de la synthÃ¨se, et qu'avant de connaÃ®tre la

mÃ©canique d'une montre, il Ã©tait bon de connaÃ®tre celle de la crÃ©ation. Vous avez ri, vous riez encore, et vous m'avez chassÃ© des Ã©toiles pour me renvoyer aux moulins. Eh bien! si, avec un hydrographe, vous eussiez pris pour conseil un gÃ©ologue, un botaniste et un physicien, ils vous eussent dÃ©montrÃ© ce qu'aprÃ¨s une premiÃ¨re vue je crois pouvoir affirmer, sauf vÃ©rification d'hommes plus compÃ©tents que moi. C'est que, moyennant la direction du col de montagne oÃ¹ s'engouffre votre torrent, moyennant la direction des vents qui s'y engouffrent avec lui, moyennant les plateaux d'oÃ¹ partent ses sources, et leur Ã©lÃ©vation relative, qui attire sur ces points culminants toutes les nuÃ©es, ou mÃªme qui voient s'y former tous les grains d'orage, des trombes d'eau continuelles doivent se prÃ©cipiter dans ce ravin, et y balayer sans cesse les rÃ©sistances inutiles; Ã moins, je vous l'ai dit, de travaux que vous ne pouvez entreprendre, parce qu'ils dÃ©passent les ressources d'un capitaliste isolÃ©. VoilÃ ce qu'au nom des lois atmosphÃ©riques le physicien vous eÃ»t dit: il eÃ»t constatÃ© les effets incessants de la foudre sur les rochers qui l'attirent; le gÃ©ologue eÃ»t constatÃ© la nature des terrains, soit marneux, soit calcaires, soit granitiques, qui retiennent, absorbent ou laissent Ã©chapper tour Ã tour les eaux.

--Et le botaniste, dit en riant M. Cardonnet, tu l'oublies, celui-lÃ ?

--Celui-lÃ , rÃ©pondit Ã‰mile en souriant, aurait aperÃ§u sur les flancs arides et abrupts oÃ¹ le gÃ©ologue n'eÃ»t pu marquer sÃ»rement le sÃ©jour extÃ©rieur des eaux, quelques brins d'herbe qui eussent Ã©clairÃ© ses confrÃ¨res. Â«Cette petite plante, leur eÃ»t-il dit, n'a point poussÃ© lÃ toute seule; ce n'est point la rÃ©gion qu'elle aime, et vous voyez qu'elle y fait triste mine, en attendant que l'inondation qui l'y a apportÃ©e vienne la reprendre ou lui procurer la sociÃ©tÃ© de ses compagnes.Â»

--Bravo! Ã‰mile, rien n'est plus ingÃ©nieux.

--Et rien n'est plus certain, mon pÃ¨re.

--Et oÃ¹ as-tu pris tout cela? Es-tu donc Ã la fois hydrographe, mÃ©canicien, astronome, gÃ©ologue, physicien et botaniste?

--Non, mon pÃ¨re; vous m'avez forcÃ© de saisir Ã peine, en courant, les Ã©lÃ©ments de ces sciences, qui n'en font qu'une au fond; mais il y a certaines natures privilÃ©giÃ©es chez lesquelles l'observation et la logique remplacent le savoir.

--Tu n'es pas modeste!

--Je ne parle pas de moi, mon pÃ¨re, mais d'un paysan, d'un homme de gÃ©nie qui ne sait pas lire, qui ne connaÃ®t pas le nom des fluides, des gaz, des minÃ©raux ou des plantes; mais qui apprÃ©cie les causes et les effets, dont l'Å“il perÃ§ant et la mÃ©moire infaillible constatent les diffÃ©rences et saisissent les caractÃ¨res; d'un homme enfin qui, en parlant le langage d'un enfant, m'a montrÃ© toutes ces choses et me les a rendues Ã©videntes.

--Et quel est, je t'en prie, ce gÃ©nie inconnu que tu as trouvÃ© dans ta promenade?

--C'est un homme que vous n'aimez pas, mon pÃ¨re, que vous prenez pour un fou, et dont j'ose Ã peine vous dire le nom.

--Ah! j'y suis! c'est votre ami le charpentier Jappeloup, le vagabond de M. de Boisguilbault, le sorcier du village, celui qui guÃ©rit les entorses avec des paroles, et qui arrÃªte l'incendie en faisant une croix sur une poutre avec sa hache.Â»

M. Cardonnet, qui, sans Ãªtre persuadÃ©, avait jusqu'alors Ã©coutÃ© son fils avec intÃ©rÃªt, partit d'un rire mÃ©prisant, et ne se sentit plus disposÃ© qu'Ã l'ironie et au dÃ©dain.

Â«VoilÃ , dit-il, comment les fous se rencontrent et s'entendent! Vraiment, mon pauvre Ã‰mile, la nature t'a fait un triste prÃ©sent en te donnant beaucoup d'esprit et d'imagination, car elle t'a refusÃ© la cheville ouvriÃ¨re, le sang-froid et le bon sens. Te voilÃ en pleine divagation, et parce qu'un paysan merveilleux s'est posÃ© devant toi en personnage de roman, tu vas faire servir toutes tes petites connaissances et toutes tes facultÃ©s ingÃ©nieuses Ã vouloir confirmer ses dÃ©cisions admirables! VoilÃ que tu as mis toutes les

sciences Ã l'Å“uvre, et que l'astronomie, la gÃ©ologie, l'hydrographie, la physique, voire la pauvre petite botanique, qui ne s'attendait guÃ¨re Ã cet honneur, viennent en masse signer le brevet d'infaillibilitÃ© dÃ©cernÃ© Ã maÃ®tre Jappeloup. Fais des vers, Ã‰mile, fais des romans! tu n'es pas bon Ã autre chose, j'en ai grand'peur.

--Ainsi, mon pÃ¨re, vous mÃ©prisez l'expÃ©rience et l'observation, rÃ©pondit Ã‰mile, contenant son dÃ©pit; ces bases vulgaires du travail de l'esprit, vous ne daignez pas mÃªme en tenir compte? et partant vous raillez la plupart des thÃ©ories. Que croirai-je donc, aprÃ¨s vous, si vous ne voulez me laisser consulter ni la thÃ©orie, ni la pratique?

--Ã‰mile, rÃ©pondit M. Cardonnet, je respecte l'une et l'autre, au contraire, mais c'est Ã condition qu'elles habiteront des cerveaux bien sains; car leurs bienfaits se changent en poison ou en fumÃ©e dans les tÃªtes folles. Par malheur, de prÃ©tendus savants sont de ce nombre, et c'est pour cela que j'aurais voulu te prÃ©server de leurs chimÃ¨res. Qu'y a-t-il de plus ridiculement crÃ©dule et de plus facile Ã tromper qu'un pÃ©dant Ã idÃ©es prÃ©conÃ§ues? Je me souviens d'un antiquaire qui vint ici l'an passÃ©: il voulait trouver des pierres druidiques, et il en voyait partout. Pour le satisfaire, je lui montrai une vieille pierre que des paysans avaient creusÃ©e pour y piler le froment dont ils font leur bouillie, et je lui persuadai que c'Ã©tait l'urne oÃ¹ les sacrificateurs gaulois faisaient couler le sang humain. Il voulait absolument l'emporter pour la mettre dans le musÃ©e du dÃ©partement. Il prenait tous les abreuvoirs de granit qui servent aux bestiaux pour des sarcophages antiques. VoilÃ comment les plus ridicules erreurs se propagent. Il n'a tenu qu'Ã moi qu'une bÃ¢che ou un pilon passassent pour des monuments prÃ©cieux. Et pourtant ce monsieur avait passÃ© cinquante ans de sa vie Ã lire et Ã mÃ©diter. Prends garde Ã toi, Ã‰mile; un jour peut venir oÃ¹ tu prendras des vessies pour des lanternes!

--J'ai fait mon devoir, dit Ã‰mile. Je devais vous engager Ã faire de nouvelles observations sur les lieux que je viens de parcourir, et il me semblait que l'expÃ©rience de vos rÃ©cents dÃ©sastres pouvait vous

le conseiller. Mais puisque vous me rÃ©pondez par des plaisanteries, je n'ai rien Ã ajouter.

--Voyons, Ã‰mile, dit M. Cardonnet aprÃ¨s quelques instants de rÃ©flexion, quelle est la conclusion de tout ceci, et qu'y a-t-il au fond de tes belles prophÃ©ties? Je comprends fort bien que maÃ®tre Jean Jappeloup, qui s'est posÃ© en farouche ennemi de mon entreprise, et qui passe sa vie Ã dÃ©clamer contre *le pÃ¨re Cardonnet* (en ta prÃ©sence mÃªme, et tu pourrais m'en donner des nouvelles), veuille te persuader de me faire quitter ce pays oÃ¹ il paraÃ®t que, par malheur, ma prÃ©sence le gÃªne. Mais toi, mon savant et mon philosophe, oÃ¹ veux-tu me conduire? Quelle colonie voudrais-tu fonder? et dans quel dÃ©sert de l'AmÃ©rique prÃ©tendrais-tu porter les bienfaits de ton socialisme et de mon industrie?

--On pourrait les porter moins loin, rÃ©pondit Ã‰mile, et si l'on voulait sÃ©rieusement travailler Ã la civilisation des sauvages, vous en trouveriez sous votre main; mais je sais trop, mon pÃ¨re, que cela n'entre pas dans vos vues, pour revenir sur un sujet Ã©puisÃ© entre nous. Je me suis interdit toute contradiction Ã cet Ã©gard, et depuis que je suis ici, je ne pense pas m'Ãªtre Ã©cartÃ© un seul instant du respectueux silence que vous m'avez imposÃ©.

--Allons, mon ami, ne le prends pas sur ce ton, car c'est ta rÃ©serve un peu sournoise qui me fÃ¢che prÃ©cisÃ©ment le plus. Laissons la discussion socialiste, je le veux bien; nous la reprendrons l'annÃ©e prochaine, et peut-Ãªtre aurons-nous fait tous les deux quelque progrÃ¨s qui nous permettra de nous mieux entendre. Songeons au prÃ©sent. Les vacances ne sont pas Ã©ternelles; que dÃ©sirerais-tu faire aprÃ¨s, pour t'instruire et t'occuper?

--Je n'aspire qu'Ã rester auprÃ¨s de vous, mon pÃ¨re.

--Je le sais, dit M. Cardonnet avec un malicieux sourire; je sais que tu te plais beaucoup dans ce pays-ci; mais cela ne te mÃ¨ne Ã rien.

--Si cela me mÃ¨ne Ã cet Ã©tat d'esprit oÃ¹ il faut que je sois pour m'entendre parfaitement avec mon pÃ¨re, je ne penserai pas que ce soit

du temps perdu.

--C'est trÃ¨s-joliment dit, et tu es fort aimable; mais je ne crois pas que cela avance beaucoup nos affaires, Ã moins que tu ne veuilles te donner entiÃ¨rement Ã mon entreprise. Voyons, veux-tu que nous mandions ici de meilleurs conseils, et que nous recommencions Ã examiner les localitÃ©s?

--J'y consens de tout mon cÅ“ur, et je persiste Ã croire que c'est mon devoir de vous y engager.

--Fort bien, Ã‰mile, je vois que tu crains que je ne mange ta fortune, et cela ne me dÃ©plaÃ®t pas.

--Vous ne comprenez rien au sentiment que je porte Ã cet Ã©gard au fond de mon cÅ“ur, rÃ©pondit Ã‰mile avec vivacitÃ©; et pourtant, ajouta-t-il en faisant un effort pour s'observer, je dÃ©sire que vous l'interprÃ©tiez dans le sens qui vous agrÃ©era le plus.

--Tu es un grand diplomate, il faut en convenir; mais tu ne m'Ã©chapperas point. Allons, Ã‰mile, il faut se prononcer. Si, aprÃ¨s l'examen rÃ©pÃ©tÃ© et approfondi que nous projetons, la science et l'observation dÃ©cident que maÃ®tre Jappeloup et toi n'Ãªtes point infaillibles, que l'usine peut s'achever et prospÃ©rer, que ma fortune et la tienne sont semÃ©es ici, et qu'elles y doivent germer et fructifier, veux-tu t'engager Ã embrasser mes plans corps et Ã¢me, Ã me seconder de toutes maniÃ¨res, des bras et du cerveau, du cÅ“ur et de la tÃªte? Jure-moi que tu m'appartiens, que tu n'auras au monde d'autre pensÃ©e que celle de m'aider Ã t'enrichir; abandonne-m'en tous les moyens sans les discuter; et, en retour, je te jure, moi, que je donnerai Ã ton cÅ“ur et Ã tes sens toutes les satisfactions qui seront en mon pouvoir et que la moralitÃ© ne proscrira point. Je crois Ãªtre clair?

--O mon pÃ¨re! s'Ã©cria Ã‰mile en se levant avec impÃ©tuositÃ©, avez-vous pesÃ© les paroles que vous me dites?

--Elles sont fort bien pesÃ©es, et je dÃ©sire que tu pÃ¨ses ta rÃ©ponse.

--Je vous comprends Ã peine, dit Ã‰mile en retombant sur sa chaise. Un nuage de feu avait passÃ© devant sa vue; il se sentait dÃ©faillir.

Â«Ã‰mile, tu veux te marier? reprit M. Cardonnet avide de profiter de son Ã©motion.

--Oui, mon pÃ¨re, oui, je le veux, rÃ©pondit Ã‰mile en se courbant sur la table qui les sÃ©parait, et en Ã©tendant vers M. Cardonnet des mains suppliantes. Oh! cette fois, ne jouez point avec moi, car vous me tueriez!

--Tu doutes de ma parole?

--Cela m'est impossible, si votre parole est sÃ©rieuse.

--C'est la plus sÃ©rieuse parole que j'aurai dite en ma vie, et tu vas en juger toi-mÃªme. Tu as un noble cÅ“ur et un esprit Ã©minent, je le sais et j'en ai des preuves. Mais avec la mÃªme sincÃ©ritÃ© et la mÃªme certitude ... je puis te dire que tu as une tÃªte Ã la fois trop faible et trop vive, et que d'ici Ã vingt ans peut-Ãªtre, peut-Ãªtre toujours, Ã‰mile!... tu ne sauras pas te conduire. Tu seras sans cesse frappÃ© de vertige, tu n'agiras jamais froidement, tu te passionneras pour ou contre les hommes et les choses, sans prÃ©caution et sans discernement, sans que la voix d'un nÃ©cessaire instinct de conservation te rappelle et t'avertisse au fond de ta conscience. Tu as une nature de poÃ«te, et j'aurais beau vouloir me faire illusion Ã cet Ã©gard, tout me ramÃ¨ne Ã cette douloureuse certitude qu'il te faut un guide et un maÃ®tre. Eh bien! bÃ©nis Dieu, qui t'a donnÃ© pour maÃ®tre et pour guide un pÃ¨re, ton meilleur ami. Je t'aime tel que tu es, bien que tu sois le contraire de ce que j'aurais dÃ©sirÃ©, si j'avais pu choisir mon fils. Je t'aime comme j'aimerais ma fille, si la nature ne s'Ã©tait pas trompÃ©e de sexe: c'est te dire assez que je t'aime passionnÃ©ment. Ne te plains donc pas de ton sort, et que mes reproches ne t'humilient jamais.

Â«Dans cette situation oÃ¹ nous sommes Ã l'Ã©gard l'un de l'autre, et qui, dÃ©sormais, m'est bien avÃ©rÃ©e, je ferai Ã ton bonheur et Ã ton avenir d'immenses sacrifices; je surmonterai mes rÃ©pugnances,

qui sont pourtant grandes, je le confesse, et je te laisserai Ã©pouser la fille illÃ©gitime d'un noble et d'une servante. Je satisferai, comme je te l'ai dit, ton cÅ“ur et tes sens; mais c'est Ã la condition que ton esprit m'appartiendra entiÃ¨rement, et que je disposerai de toi comme de moi-mÃªme.

--Est-il possible, Ã´ mon Dieu! dit Ã‰mile, Ã la fois Ã©bloui et terrifiÃ©; mais comment donc l'entendez-vous, mon pÃ¨re, et quel sens donnez-vous Ã cet abandon de moi-mÃªme?

--Ne viens-je pas de te le dire? Ne feins donc pas de ne pouvoir me comprendre. Tiens, Ã‰mile, je sais tout ton roman de ChÃ¢teaubrun, et je pourrais te le raconter mot Ã mot, depuis ton arrivÃ©e, par un soir d'orage, jusqu'Ã Crozant, et depuis Crozant jusqu'Ã la conversation de samedi dans le verger de M. Antoine. Je connais maintenant les personnages aussi bien que toi-mÃªme, car j'ai voulu voir par mes propres yeux; et hier, pendant que tu explorais les bords de la riviÃ¨re, moi, sous prÃ©texte d'insister sur la demande en mariage de Constant Galuchet, j'ai Ã©tÃ© Ã ChÃ¢teaubrun, et j'ai causÃ© longtemps avec mademoiselle Gilberte.

--Vous, mon pÃ¨re!...

--N'est-il pas tout simple que je veuille connaÃ®tre celle que tu as choisie sans me consulter, et qui sera peut Ãªtre un jour ma fille?

--O mon pÃ¨re! mon pÃ¨re!...

--Je l'ai trouvÃ©e charmante, belle, modeste, humble et fiÃ¨re en mÃªme temps, s'exprimant bien, ne manquant ni de tenue, ni de bonnes maniÃ¨res, ni d'Ã©ducation, ni de raison surtout! Elle a refusÃ© le prÃ©tendant que je lui offrais avec beaucoup de convenance. Oui, vraiment, de la douceur, de la modestie et de la dignitÃ©! J'ai Ã©tÃ© fort content d'elle! Ce qui m'a le plus frappÃ©, c'est sa prudence, sa rÃ©serve, et l'empire qu'elle a sur elle-mÃªme; car je t'avoue bien que j'ai essayÃ© de la piquer un peu, et mÃªme de l'offenser, pour voir le fond de son caractÃ¨re. Le pÃ¨re Ã©tait absent; mais la mÃ¨re, cette drÃ´le de petite vieille, dont tu aspires Ã devenir le gendre, Ã©tait si

fort irritÃ©e de mes rÃ©flexions sur son peu de fortune et sur la convenance parfaite d'un mariage avec Galuchet, qu'elle m'a traitÃ© du haut en bas; elle m'a appelÃ© bourgeois; et comme je m'obstinais, exprÃ¨s pour la pousser Ã bout, elle m'a dit, en mettant le poing sur la hanche, que sa fille Ã©tait de trop bonne maison pour Ã©pouser le domestique d'un usinier; et que, quand mÃªme le fils de l'usinier se prÃ©senterait, on y regarderait encore Ã deux fois avant de se mÃ©sallier Ã ce point. Elle m'amusait beaucoup! Mais Gilberte rÃ©parait tout par son air calme et ferme. Je t'assure qu'elle tient Ã merveille le serment qu'elle t'a fait de patienter, d'attendre et de tout souffrir pour l'amour de toi.

--Oh! vous l'avez donc bien fait souffrir? s'Ã©cria Ã‰mile hors de lui.

--Oui, un peu, rÃ©pondit tranquillement M. Cardonnet, et j'en suis bien aise. A prÃ©sent, je sais qu'elle a du caractÃ¨re, et je serais fort aise d'avoir une telle personne auprÃ¨s de moi. Cela peut Ãªtre trÃ¨s-utile dans un mÃ©nage, et rien n'est pis que d'avoir pour femme un Ãªtre Ã la fois passif et tÃªtu, qui ne sait que soupirer et se taire, comme ... beaucoup que je connais. Cela me ferait plaisir, Ã moi, de me disputer quelquefois avec ma belle-fille, et de m'apercevoir tout Ã coup qu'elle voit juste, qu'elle veut fortement, et qu'elle est apte Ã te donner un bon conseil. Allons, Ã‰mile, ajouta l'industriel en tendant la main Ã son fils, tu vois que je ne suis ni aveugle, ni injuste, j'espÃ¨re, et que je dÃ©sire tirer bon parti de la situation oÃ¹ tu m'as placÃ©.

--O mon Dieu! si vous consentez Ã mon bonheur, mon pÃ¨re, je fais avec vous un bail, et je deviens votre homme d'affaires, votre rÃ©gisseur, votre ouvrier, pendant le nombre d'annÃ©es oÃ¹ vous me jugerez incapable de me conduire moi-mÃªme. Je me soumettrai Ã toutes vos volontÃ©s, et je vous donnerai mon travail de tous les instants, sans jamais me plaindre, sans jamais rÃ©sister Ã vos moindres dÃ©sirs.

--Et sans me demander d'honoraires? ajouta en riant M. Cardonnet. Fi donc! Ã‰mile, ce n'est pas ainsi que je l'entends, et ce mÃ©tier de domestique outragerait la nature. Non, non, il ne s'agit pas de me donner le change, et je ne suis pas homme Ã m'abuser sur le fond de

tes intentions. Je ne suis pas encore assez ruinÃ© pour n'avoir pas le moyen de payer un rÃ©gisseur, et je crois que je ne pourrais pas en choisir un plus mauvais que toi pour traiter avec les ouvriers. Je veux que tu sois un autre moi-mÃªme, que tu m'aides au travail de l'Ã©lucubration, que tu t'instruises pour moi, que tu me donnes tes idÃ©es, sauf Ã moi Ã les combattre et Ã les modifier; qu'enfin tu cherches et inventes des moyens de fortune que j'exÃ©cuterai quand ils me conviendront. C'est ainsi que tes Ã©tudes continuelles et ton imagination fÃ©conde pourront me servir Ã dÃ©cupler ta fortune. Mais pour cela, Ã‰mile, il ne s'agit pas de travailler avec indiffÃ©rence et dÃ©sintÃ©ressement, comme tu le fais depuis quinze jours. Je ne suis pas dupe de cette soumission temporaire, concertÃ©e avec Gilberte pour m'arracher mon consentement. Je veux la soumission de toute ta vie. Je veux que tu sois prÃªt Ã entreprendre des voyages (avec ta femme, si bon te semble!) pour examiner les progrÃ¨s de l'industrie et surprendre, s'il le faut, les secrets de nos concurrents; je veux que tu signes enfin, non sur du papier devant un notaire, mais sur ma tÃªte et avec le sang de ton cÅ“ur, et devant Dieu, un contrat qui annihile tout ton passÃ© de rÃªves et de chimÃ¨res, et qui engage ta conviction, ta volontÃ©, ta foi, ton avenir, ton dÃ©vouement, ta religion, Ã la rÃ©ussite de mon Å“uvre.

--Et si je ne crois pas Ã votre Å“uvre? dit Ã‰mile en pÃ¢lissant.

--Il faudra bien y croire; ou, si elle est inexÃ©cutable, ce sera moi le premier qui n'y croirai plus. Mais ne pense pas m'Ã©chapper par ce dÃ©tour. S'il nous faut lever d'ici notre tente, je la transporterai ailleurs, et ne m'arrÃªterai qu'Ã la mort. LÃ oÃ¹ je serai, et quelque chose que je fasse, il faut me suivre, me seconder et me sacrifier tous tes systÃ¨mes, tous tes songes ...

--Quoi! ma pensÃ©e elle-mÃªme, ma croyance Ã l'avenir? s'Ã©cria Ã‰mile Ã©pouvantÃ©. O mon pÃ¨re! vous voulez me dÃ©shonorer Ã mes propres yeux!

--Tu recules! Ah! tu n'es pas mÃªme amoureux, mon pauvre Ã‰mile! Mais brisons lÃ . C'est assez d'Ã©motions maintenant pour ta pauvre tÃªte. Prends le temps de rÃ©flÃ©chir. Je ne veux pas que tu me

rÃ©pondes avant que je t'interroge de nouveau. Consulte la force de ta passion, et va consulter ta maÃ®tresse. Va Ã ChÃ¢teaubrun, vas-y tous les jours, Ã toute heure; tu n'y rencontreras plus Galuchet. Informe Gilberte et ses parents du rÃ©sultat de cette confÃ©rence. Dis-leur tout. Dis-leur que je donne mon consentement pour vous unir dans un an, Ã condition que, dÃ¨s aujourd'hui, tu me feras le serment que j'exige. Il faut que ta maÃ®tresse sache cela exactement, je le veux; et, si tu ne l'en informais pas, je m'en chargerais moi-mÃªme; car je sais maintenant le chemin de ChÃ¢teaubrun!

--J'entends, mon pÃ¨re, dit Ã‰mile profondÃ©ment blessÃ© et navrÃ©: vous voulez qu'elle me haÃ¯sse si je l'abandonne, ou me mÃ©prise si je l'obtiens au prix de mon abaissement et de mon apostasie. Je vous remercie de l'alternative oÃ¹ vous me placez, et j'admire le gÃ©nie inventif de votre amour paternel.

--Pas un mot de plus, Ã‰mile, rÃ©pondit froidement M. Cardonnet. Je vois que la folie du socialisme persiste, et que l'amour aura quelque peine Ã la vaincre. Je souhaite que Gilberte de ChÃ¢teaubrun fasse ce miracle, afin que tu n'aies point Ã me reprocher de n'avoir pas consenti Ã ton bonheur.Â»

XXVII.

PEINES ET JOIES D'AMOUR.

Ã‰mile alla s'enfermer dans sa chambre et y passa deux heures en proie aux plus violentes agitations. La pensÃ©e de possÃ©der Gilberte sans lutte, sans combat, sans passer par cette affreuse Ã©preuve de briser le cÅ“ur de son pÃ¨re, qu'il avait jusque-lÃ prÃ©vue avec effroi et douleur, le jetait dans une ivresse complÃ¨te. Mais tout Ã coup l'idÃ©e de s'avilir Ã ses propres yeux par un serment impie, le plongeait dans un amer dÃ©sespoir; et, parmi ces alternatives de joie et de souffrance, il ne pouvait se rÃ©soudre Ã rien. Oserait-il aller se jeter aux pieds de Gilberte et lui tout avouer? Il comptait sur son courage et sur sa grandeur d'Ã¢me. Mais remplirait-il envers elle les

devoirs de l'amour, si au lieu de lui cacher le terrible sacrifice qu'il pouvait lui faire en silence, il la mettait de moitiÃ© dans ses remords et ses angoisses? Ne lui avait-il pas dit cent fois Ã Crozant, que pour elle, et pour l'obtenir, il subirait tout et ne reculerait devant rien? Mais il n'avait pas prÃ©vu alors que le gÃ©nie infernal de son pÃ¨re invoquerait la force de son Ã¢me pour corrompre et perdre son Ã¢me, et il se voyait frappÃ© d'un coup inattendu sous lequel il se trouvait Ã©perdu et dÃ©sarmÃ©. Vingt fois il faillit retourner vers M. Cardonnet, pour lui demander au moins sa parole de ne point agir, et de cacher Ã la famille de ChÃ¢teaubrun les intentions qu'il venait de dÃ©voiler, jusqu'Ã ce que lui-mÃªme eÃ»t pris un parti. Mais une invincible fiertÃ© le retint. AprÃ¨s le mÃ©pris que son pÃ¨re lui avait tÃ©moignÃ©, en le supposant assez faible pour apostasier de la sorte, irait-il lui montrer ses irrÃ©solutions et lui livrer le fond de son cÅ“ur troublÃ© par la passion?

Mais quelle serait la victime la plus injustement frappÃ©e, de Gilberte ou de lui, si l'honneur l'emportait en lui sur l'amour? Il Ã©tait coupable par le fait envers elle, lui qui avait dÃ©truit son repos par une passion fatale, et qui l'avait entraÃ®nÃ©e Ã partager ses illusions. Qu'avait fait la pauvre Gilberte, cette douce et noble enfant, pour Ãªtre arrachÃ©e au calme de sa pure existence, et immolÃ©e tout aussitÃ´t Ã la loi d'un devoir austÃ¨re? N'Ã©tait-il pas trop tard pour s'aviser de l'Ã©cueil contre lequel il l'avait poussÃ©e? Ne fallait-il pas plutÃ´t s'y briser lui-mÃªme pour la sauver, et sa conscience avait-elle le droit de reculer devant les derniers sacrifices, lorsqu'elle s'Ã©tait irrÃ©vocablement engagÃ©e Ã Gilberte?

Et puis, si Gilberte repoussait un sacrifice si Ã©norme, Ã‰mile en serait-il moins dÃ©shonorÃ© aux yeux de ses parents? M. Antoine, qui aimait et pratiquait l'Ã©galitÃ© par instinct, par besoin du cÅ“ur, et aussi par nÃ©cessitÃ© de position, comprendrait-il qu'Ã‰mile, Ã son Ã¢ge, s'en fÃ»t fait une religion, et qu'une idÃ©e pÃ»t l'emporter en lui sur un sentiment, sur la foi jurÃ©e? Et Janille! que penserait-elle de la moindre hÃ©sitation de sa part, elle qui, dans son humble condition, nourrissait de si Ã©tranges prÃ©jugÃ©s aristocratiques, et profitait avec ses maÃ®tres des privilÃ¨ges de

l'Ã©galitÃ©, sans croire aucunement aux droits de l'Ã©galitÃ© pour tous? Elle le tiendrait pour un misÃ©rable fou, ou plutÃ´t elle penserait qu'il acceptait ce prÃ©texte pour manquer Ã sa parole, et elle le bannirait de ChÃ¢teaubrun avec colÃ¨re. Qui sait si, avec le temps, elle ne travaillerait pas avec assez de succÃ¨s l'esprit de Gilberte, pour que celle-ci partageÃ¢t son mÃ©pris et son indignation?

Ne se sentant pas la force d'aller affronter une si dure Ã©preuve, Ã‰mile essaya d'Ã©crire Ã Gilberte. Il commenÃ§a et dÃ©chira vingt lettres, et enfin, ne pouvant rÃ©soudre le problÃ¨me de sa situation, il rÃ©solut d'aller ouvrir son cÅ“ur Ã son vieux ami, M. de Boisguilbault, et de lui demander conseil.

Pendant ce temps, M. Cardonnet, qui agissait dans toute la force et la libertÃ© de ses cruelles inspirations, Ã©crivait, lui aussi, Ã Gilberte une lettre ainsi conÃ§ue:

Â«MADEMOISELLE,

Â«Vous avez dÃ» me trouver hier bien importun et bien peu galant. Je viens vous demander ma grÃ¢ce et me confesser d'une petite feinte que vous me pardonnerez, j'en suis certain, quand vous connaÃ®trez mes intentions.

Â«Mon fils vous aime, je le sais, Mademoiselle, et je sais aussi que vous daignez approuver ses sentiments. J'en suis heureux et fier, Ã prÃ©sent que je vous connais. Ne trouvez-vous pas lÃ©gitime qu'avant de prendre une dÃ©cision de la plus haute importance, j'aie voulu voir de mes propres yeux, et quelque peu Ã©prouver le caractÃ¨re de la personne qui dispose du cÅ“ur de mon fils et de l'avenir de ma famille?

Â«Je viens donc aujourd'hui, Mademoiselle, faire amende honorable Ã vos pieds, et vous dire que, quand on est aussi belle et aussi aimable que vous l'Ãªtes, on peut se passer de bien des choses, et mÃªme de fortune, pour entrer dans une famille riche et honorable.

Â«Je vous demande, en consÃ©quence, la permission de me

prÃ©senter de nouveau chez vous, pour faire en rÃ¨gle Ã monsieur votre pÃ¨re la demande de votre main pour mon fils, aussitÃ´t que mon fils m'y aura pleinement autorisÃ©. Ce dernier mot demande une courte explication, et c'est dans cette lettre qu'elle doit trouver sa place.

Â«Je mets au bonheur de mon fils une seule condition, et cette condition ne tend qu'Ã rendre son bonheur plus complet, et Ã l'assurer indÃ©finiment. J'exige qu'il renonce Ã des excentricitÃ©s d'opinion qui troubleraient notre bonne intelligence et qui compromettraient, dans l'avenir, sa fortune et sa considÃ©ration. Je suis certain que vous avez trop de raison et d'esprit pour rien comprendre aux doctrines Ã©galitaires et socialistes, Ã l'aide desquelles mon cher Ã‰mile compte bouleverser le monde avec ses jeunes amis, d'ici Ã peu de temps; que les mots de solidaritÃ© humaine, de rÃ©partition Ã©gale des jouissances et des droits, et beaucoup d'autres termes techniques de la jeune Ã©cole communiste, sont pour vous parfaitement inintelligibles. Je ne pense pas qu'Ã‰mile vous ait jamais ennuyÃ©e de ses dÃ©clamations philosophiques, et je concevrais difficilement qu'il eÃ»t obtenu, avec ce langage, le bonheur de vous plaire. Je ne doute donc point qu'il ne consente Ã s'en abstenir Ã tout jamais, et Ã en abjurer la folie. A ce prix, et pourvu qu'il s'engage avec moi par une parole libre, mais sacrÃ©e, je consentirai de toute mon Ã¢me Ã ratifier l'heureux choix qu'il a su faire d'une femme aussi parfaite que vous. Veuillez, Mademoiselle, exprimer Ã monsieur votre pÃ¨re tous mes regrets de ne l'avoir point rencontrÃ©, et lui faire part du contenu de la prÃ©sente.

Â«AgrÃ©ez les sentiments de haute estime et de sympathie toute paternelle avec lesquels je remets entre vos mains la cause de mon fils et la mienne.

Â«VICTOR CARDONNET.Â»

Tandis qu'un domestique galonnÃ© d'or et montÃ© sur un beau cheval de main portait cette lettre Ã ChÃ¢teaubrun, Ã‰mile, accablÃ© de soucis, se dirigeait Ã pied vers le parc de Boisguilbault.

Â«Eh bien, dit le marquis en lui serrant la main avec force, je ne vous

attendais plus que dimanche prochain; je pensais que vous m'aviez obliÃ© hier, et voici une douce surprise! Je vous en remercie, Ã‰mile. Le temps est bien long, depuis que vous travaillez si assidÃ»ment pour votre pÃ¨re. Je ne puis qu'approuver cette soumission, bien que je me demande avec un peu d'effroi si elle ne vous mÃ¨nera pas avec lui et ses principes plus loin que vous ne croyez ... Mais qu'avez-vous, Ã‰mile, vous Ãªtes pÃ¢le, oppressÃ©? Seriez-vous tombÃ© de cheval?

--Je suis venu Ã pied; mais je suis tombÃ© de plus haut, rÃ©pondit Ã‰mile, et je crois que je viens mourir ici. Ã‰coutez-moi, mon ami; je viens vous demander la force du trÃ©pas ou le secret de la vie. Un bonheur insensÃ©, un malheur Ã©pouvantable, sont aux prises dans mon pauvre cÅ“ur, dans ma tÃªte brisÃ©e. Je porte en moi, depuis que je vous connais, un secret que je n'osais pas, que je ne pouvais pas vous dire, mais que je ne puis contenir aujourd'hui. J'ignore si vous le comprendrez; j'ignore s'il y a en vous un point sympathique avec ma souffrance; mais je sais que vous m'aimez, que vous Ãªtes sage, Ã©clairÃ©, que vous adorez la justice. Il est impossible que vous ne me donniez pas un conseil salutaire.Â»

Et le jeune homme confia au vieillard toute son histoire, mais en s'abstenant avec soin de lui nommer aucune personne, aucun lieu, aucune Ã©poque rÃ©cente qui pÃ»t lui faire pressentir qu'il s'agissait de Gilberte et de sa famille. Il eÃ»t craint l'effet de ses prÃ©ventions personnelles, et, voulant que rien ne pÃ»t influencer le jugement du marquis, il s'expliqua de maniÃ¨re Ã lui laisser croire que l'objet de son amour pouvait lui Ãªtre complÃ¨tement Ã©tranger, et rÃ©sider soit Ã Poitiers, soit Ã Paris. Cette rÃ©serve de ne point prononcer le nom de sa maÃ®tresse ne devait que paraÃ®tre trÃ¨s-convenable Ã M. de Boisguilbault.

Lorsque Ã‰mile eut fini, il fut fort surpris de ne pas trouver son austÃ¨re confident armÃ© du courage stoÃ¯que qu'il avait Ã la fois prÃ©vu et redoutÃ© de sa part. Le marquis soupira, baissa la tÃªte; puis la relevant vers le ciel: Â«La vÃ©ritÃ©, dit-il, est Ã©ternelle!Â» Mais aussitÃ´t aprÃ¨s, il la laissa retomber sur son sein, en disant:

Â«Et pourtant je sais ce que c'est que l'amour.

--Vous, mon ami? dit Ã‰mile, vous me comprenez donc, et je puis compter que vous me sauverez?

--Non, Ã‰mile; il m'est impossible de vous prÃ©server d'un calice d'amertume. Quelque parti que vous preniez, il faut le boire jusqu'Ã la lie, et il ne s'agit que de savoir de quel cÃ´tÃ© est l'honneur, car, quant au bonheur, n'y comptez plus, il est Ã jamais perdu pour vous.

--Ah! je le sens dÃ©jÃ , rÃ©pondit Ã‰mile, et d'un jour de soleil et d'ivresse je passe dans les tÃ©nÃ¨bres de la mort. Savez-vous un mal profond et irrÃ©parable que je trouve au fond de tout, quelque sacrifice que je rÃ©solve? c'est que mon cÅ“ur est devenu de glace pour mon pÃ¨re, et que, depuis quelques heures, il me semble que je ne l'aime plus, que je ne crains plus de l'affliger, qu'il n'y a plus pour lui, en moi, ni estime, ni respect. O mon Dieu, prÃ©servez-moi de cette souffrance au-dessus de mes forces! Jusqu'ici, vous le savez, malgrÃ© tout le mal qu'il m'a fait et l'effroi qu'il m'a causÃ©, je le chÃ©rissais encore, et je rÃ©unissais toutes les forces de mon Ã¢me pour croire en lui. Je me sentais toujours fils et ami jusqu'au fond de mes entrailles, et aujourd'hui il me semble que le lien du sang s'est Ã jamais brisÃ©, et que je lutte contre un maÃ®tre Ã©tranger, qui m'opprime ... qui pÃ¨se sur mon Ã¢me comme un ennemi, comme un spectre! Ah! je me rappelle un rÃªve que j'ai fait, la premiÃ¨re nuit que j'ai passÃ©e dans ce pays-ci. Je voyais mon pÃ¨re se placer sur moi pour m'Ã©touffer!... C'Ã©tait horrible, et maintenant cette odieuse vision se rÃ©alise; mon pÃ¨re a mis ses genoux, ses coudes, ses pieds sur mon sein; il veut en arracher la conscience ou le cÅ“ur. Il fouille dans mes entrailles pour savoir quel endroit faible lui cÃ©dera. Oh! c'est une invention diabolique et un dessein parricide qui l'Ã©gare. Est-il possible que l'amour de l'or et le culte du succÃ¨s inspirent de pareilles idÃ©es Ã un pÃ¨re contre son enfant? Si vous aviez vu avec quel sourire de triomphe il m'Ã©talait l'inspiration subite de son Ã©trange gÃ©nÃ©rositÃ©! ce n'Ã©tait pas un protecteur et un conseil; c'Ã©tait un ennemi qui a tendu un piÃ©ge, et qui saisit sa proie avec un rire perfide! Â«Choisis, semblait-il me dire, et si tu en meurs, qu'importe?

j'aurai vaincu.Â» O mon Dieu, c'est affreux, affreux! de condamner et de haÃ¯r son pÃ¨re!Â»

Et le pauvre Ã‰mile, brisÃ© de douleur, pencha son visage sur l'herbe oÃ¹ il Ã©tait couchÃ©, et l'arrosa de larmes brÃ»lantes.

Â«Ã‰mile, dit M. de Boisguilbault, vous ne pouvez ni haÃ¯r votre pÃ¨re, ni trahir votre maÃ®tresse. Voyons, tenez-vous beaucoup Ã la vÃ©ritÃ©? pouvez-vous mentir?Â»

Le marquis avait touchÃ© juste. Ã‰mile se releva avec force.

Â«Non, Monsieur, non, dit-il, vous le savez bien, je ne puis mentir. Et Ã quoi sert le mensonge aux lÃ¢ches? Quel bonheur, quel repos peut-il leur assurer? Quand j'aurai jurÃ© Ã mon pÃ¨re que je change de religion, que je crois Ã l'ignorance, Ã l'erreur, Ã l'injustice, Ã la folie, que je hais Dieu dans l'humanitÃ©, et que je mÃ©prise l'humanitÃ© en moi-mÃªme, se fera-t-il en moi quelque monstrueux prodige? serai-je convaincu? me sentirai-je tout Ã coup transformÃ© en paisible et superbe Ã©goÃ¯ste?...

--Peut-Ãªtre, Ã‰mile! ce n'est que le premier pas qui coÃ»te dans le mal, et quiconque a trompÃ© les hommes arrive Ã pouvoir se tromper lui-mÃªme. Cela s'est vu assez souvent pour Ãªtre croyable!

--En ce cas, arriÃ¨re le mensonge! car je me sens homme et ne puis me transformer en brute de mon plein grÃ©. Mon pÃ¨re, avec toute son habiletÃ© et toute sa force, est un aveugle en ceci. Il croit Ã ce qu'il veut me faire croire, et si on l'engageait Ã prendre ma croyance pour la sienne, il ne le pourrait pas. Aucun intÃ©rÃªt, aucune passion ne le contraindrait Ã le faire, et il s'imagine qu'il ne me mÃ©priserait pas, le jour oÃ¹ je me serais avili au point de commettre une lÃ¢chetÃ© dont il se sait incapable? A-t-il donc besoin de me mÃ©priser et de me dÃ©truire pour se confirmer dans ses principes inhumains?

--Ne l'accusez pas de tant de perversitÃ©: il est l'homme de son temps, que dis-je? il est l'homme de tous les temps. Le fanatisme ne raisonne pas, et votre pÃ¨re est un fanatique; il brÃ»le et torture encore

l'hÃ©rÃ©sie, croyant faire honneur Ã la vÃ©ritÃ©. Le prÃªtre qui vient nous dire Ã notre derniÃ¨re heure: Â«Crois, ou tu seras damnÃ©,Â» est-il beaucoup plus sage ou plus humain? L'homme puissant qui dit au pauvre fonctionnaire ou Ã l'artiste malheureux: Â«Sers-moi et je t'enrichis,Â» ne croit-il pas lui faire une grÃ¢ce et lui octroyer un bienfait?

--Mais c'est la corruption! s'Ã©cria Ã‰mile.

--Eh bien! reprit le marquis, par quoi donc le monde est-il gouvernÃ© aujourd'hui? Sur quoi donc repose l'Ã©difice social? Il faut Ãªtre bien fort, Ã‰mile, pour protester contre elle; car alors il faut se rÃ©soudre Ã Ãªtre sacrifiÃ©.

--Ah! si j'Ã©tais seul victime de mon sacrifice, dit le jeune homme avec douleur; mais *elle!* la pauvre et sainte crÃ©ature! il faudra donc qu'elle soit sacrifiÃ©e aussi!

--Dites-moi, Ã‰mile, si elle vous conseillait de mentir, l'aimeriez-vous encore?

--Je n'en sais rien! je crois que oui! Puis-je prÃ©voir un cas oÃ¹ je ne l'aimerais plus, puisque je l'aime?

--Vous aimez, je le vois! HÃ©las! moi aussi, j'ai aimÃ©!

--Oh! dites-moi, eussiez-vous sacrifiÃ© l'honneur?

--Peut-Ãªtre, si on m'eÃ»t aimÃ©!

--Oh! faibles humains que nous sommes! s'Ã©cria Ã‰mile. Eh quoi! ne trouverai-je pas un appui, un guide, un secours dans ma dÃ©tresse? Personne ne me donnera-t-il la force? La force, mon Dieu! je te la demande Ã genoux; et jamais je n'ai priÃ© avec plus de foi et d'ardeur: je te demande la force!Â»

Le marquis s'approcha d'Ã‰mile et le pressa contre son cÅ“ur. Des larmes coulaient sur ses joues; mais il garda le silence, et ne l'aida

point.

Ã‰mile pleura longtemps dans son sein et sentit qu'il aimait cet homme, que chaque Ã©preuve lui rÃ©vÃ©lait plus sensible que rÃ©ellement fort. Il l'en aimait davantage, mais il souffrait de ne point trouver en lui le conseil Ã©nergique et puissant sur lequel il avait comptÃ© dans sa faiblesse. Il le quitta Ã l'entrÃ©e de la nuit, et le marquis se borna Ã lui dire: Â«Revenez demain, il faut que je sache ce que vous avez dÃ©cidÃ©. Je ne dormirai pas que je ne vous aie vu plus calme.Â»

Ã‰mile prit le plus long pour revenir Ã Gargilesse; il fit un dÃ©tour qui lui permit de passer Ã peu de distance de ChÃ¢teaubrun par des sentiers couverts qui le dÃ©robaient aux regards, et quand il vit les ruines d'assez prÃ¨s, il s'arrÃªta Ã©perdu, songeant Ã ce que devait souffrir Gilberte depuis la cruelle visite de son pÃ¨re, et n'osant lui porter de meilleures nouvelles, dans la crainte de perdre tout courage et toute vertu.

Il Ã©tait lÃ depuis quelques instants, sans pouvoir se dÃ©cider Ã rien, lorsqu'il s'entendit appeler Ã voix basse, avec un accent qui le fit tressaillir; et jetant les yeux sur un petit bois de chÃªnes qui bordait le chemin Ã sa droite, il vit dans l'ombre un pan de robe qui glissait derriÃ¨re les arbres. Il s'Ã©lanÃ§a de ce cÃ´tÃ©, et, lorsqu'il se fut assez engagÃ© dans le bois pour n'avoir Ã craindre aucun tÃ©moin, Gilberte se retourna et l'appela encore.

Â«Venez, Ã‰mile, lui dit-elle lorsqu'il fut Ã ses cÃ´tÃ©s. Nous n'avons pas un instant Ã perdre ... Mon pÃ¨re est dans la prairie, tout prÃ¨s d'ici. Je vous ai aperÃ§u et reconnu au moment oÃ¹ vous descendiez dans ce chemin, et je me suis Ã©loignÃ©e sans rien dire, pendant qu'il cause avec les faucheurs. J'ai une lettre Ã vous montrer, une lettre de M. Cardonnet; mais la nuit ne nous permet pas de la lire, et je vais vous la dire Ã peu prÃ¨s mot Ã mot. Je la sais par cÅ“ur.Â»

Et quand Gilberte eut en quelque sorte rÃ©citÃ© cette lettre:

Â«Maintenant, dit-elle, expliquez-moi ce que cela signifie ... Je crois le

comprendre; mais j'ai besoin de le savoir de vous.

--O Gilberte! s'Ã©cria Ã‰mile, je n'ai pas eu le courage d'aller vous le dire; mais c'est la volontÃ© de Dieu qui fait que je vous rencontre, et que mon sort va Ãªtre dÃ©cidÃ© par vous. Dites-moi, Ã´ ma Gilberte! Ã´ mon premier et dernier amour! savez-vous pourquoi je vous aime?

--C'est apparemment, rÃ©pondit Gilberte en lui abandonnant sa main qu'il pressa contre ses lÃ¨vres, parce que vous avez devinÃ© en moi un cÅ“ur fait pour vous aider.

--Eh bien, ma seule amie, mon seul bien en ce monde, pouvez-vous me dire pourquoi votre cÅ“ur s'est donnÃ© a moi?

--Oui, je puis vous le dire, mon ami; c'est parce que vous m'avez paru, dÃ¨s le premier jour, noble, gÃ©nÃ©reux, simple, humain, bon en un mot, ce qui pour moi est la plus grande qualitÃ© qu'il y ait au monde.

--Mais il y a une bontÃ© passive qui exclut en quelque sorte la noblesse et la gÃ©nÃ©rositÃ© des sentiments, une douce faiblesse qui peut Ãªtre un charme de caractÃ¨re, mais qui, dans les occasions difficiles, transige avec le devoir et trahit les intÃ©rÃªts de l'humanitÃ© pour Ã©pargner la souffrance Ã quelques-uns et Ã soi-mÃªme?

--Je comprends cela, et je n'appelle pas bontÃ© la faiblesse et la peur. Il n'y a pas de vraie bontÃ© pour moi sans courage, sans dignitÃ©, sans dÃ©vouement surtout. Si je vous estime au point de vous dire sans mÃ©fiance et sans honte que je vous aime, Ã‰mile, c'est parce que je vous sais grand et de cÅ“ur et d'esprit; c'est parce que vous plaignez les malheureux et ne songez qu'Ã les secourir, parce que vous ne mÃ©prisez personne, parce vous souffrez des peines d'autrui, parce qu'enfin vous voudriez donner tout ce qui est Ã vous, jusqu'Ã votre sang, pour soulager les pauvres et les abandonnÃ©s. VoilÃ ce que j'ai compris de vous dÃ¨s que vous avez parlÃ© devant moi et avec moi: et voilÃ pourquoi je me suis dit: Ce cÅ“ur rÃ©pond au mien; ces nobles pensÃ©es Ã©lÃ¨vent les miennes et me confirment dans tout ce que je pressentais; je vois dans cet esprit, qui me charme et me pÃ©nÃ¨tre,

une lumiÃ¨re que je suis forcÃ©e de suivre et qui me guide vers Dieu mÃªme. VoilÃ pourquoi, Ã‰mile, en me laissant aller Ã vous aimer, je ne sentais en moi ni effroi ni remords. Il me semblait accomplir un devoir; et je n'ai pas changÃ© de sentiment en lisant les railleries que votre pÃ¨re vous adresse.

--ChÃ¨re Gilberte, vous connaissez mon Ã¢me et ma pensÃ©e; seulement votre adorable bontÃ©, votre divine tendresse, m'ont fait un grand mÃ©rite de sentiments qui me paraissaient tellement naturels et imposÃ©s aux hommes par l'instinct que Dieu leur en a donnÃ©, que je rougirais de ne les point avoir. Eh bien, pourtant, ces sentiments qui doivent vous paraÃ®tre tels Ã vous-mÃªme, puisque vous les portez en vous avec tant de candeur et de simplicitÃ©, beaucoup de personnes les repoussent et les raillent comme une dangereuse erreur. Il en est qui les haÃ¯ssent et les mÃ©prisent parce qu'ils ne les ont pas ... Il en est d'autres aussi qui, par une Ã©trange anomalie, les ont jusqu'Ã un certain point, et n'en peuvent souffrir la dÃ©duction logique et les consÃ©quences rigoureuses. Mon Dieu, je crains de ne pouvoir m'expliquer clairement!

--Oui, oui, je vous entends. Janille est bonne comme Dieu mÃªme, et, par ignorance ou prÃ©jugÃ©, cette parfaite amie repousse mes idÃ©es d'Ã©galitÃ© et veut me persuader que je puis aimer, plaindre et secourir les malheureux sans cesser de les croire d'une nature infÃ©rieure Ã la mienne.

--Eh bien, noble Gilberte, mon pÃ¨re a les mÃªmes prÃ©jugÃ©s que Janille, Ã un autre point de vue. Tandis qu'elle croit que la naissance devrait crÃ©er des droits Ã la puissance, il se persuade, lui, que l'habiletÃ©, la force et l'Ã©nergie en crÃ©ent Ã la richesse, et que la richesse acquise a pour devoir de s'augmenter sans limites, Ã tout prix, et de poursuivre sa route dans l'avenir, sans jamais permettre aux faibles d'Ãªtre heureux et libres.

--Mais c'est horrible! s'Ã©cria Gilberte ingÃ©nument.

--C'est le prÃ©jugÃ©, Gilberte, et l'empire terrible de la coutume. Je ne puis condamner mon pÃ¨re; mais, dites-moi, lorsqu'il me demande

de lui jurer que j'Ã©pouserai son erreur, que je partagerai sa passion ambitieuse et son intolÃ©rance superbe, dois-je lui obÃ©ir? et si votre main est Ã ce prix, si j'hÃ©site un instant, si une terreur profonde s'empare de moi, si je crains de devenir indigne de vous en reniant ma croyance Ã l'avenir de l'humanitÃ©, ne mÃ©ritÃ©-je point quelque pitiÃ© de vous, quelque encouragement ou quelque consolation?

--O mon Dieu, dit Gilberte en joignant les mains, vous ne comprenez pas ce qui nous arrive, Ã‰mile! votre pÃ¨re ne veut pas que nous soyons jamais unis, et sa conduite est pleine de ruse et d'habiletÃ©. Il sait bien que vous ne pouvez pas changer de cÅ“ur et de cerveau comme on change d'habit ou de cheval; et soyez certain qu'il vous mÃ©priserait lui-mÃªme, qu'il serait au dÃ©sespoir s'il obtenait ce qu'il vous demande! Non, non, il vous connaÃ®t trop, Ã‰mile, pour le croire, et il ne le craint guÃ¨re; mais il arrive ainsi Ã ses fins. Il vous Ã©loigne de moi, il essaie de nous brouiller ensemble, il se donne tous les droits et Ã vous tous les torts. Mais il n'y rÃ©ussira pas, Ã‰mile; non, je vous le jure: votre rÃ©sistance augmentera mon affection pour vous. Ah! oui, je comprends tout cela; mais je suis au-dessus d'une si pauvre embÃ»che, et rien ne nous dÃ©sunira jamais.

--O ma Gilberte, Ã´ mon ange divin! s'Ã©cria Ã‰mile, dictez-moi ma conduite; je vous appartiens entiÃ¨rement. Si vous l'ordonnez, je courberai la tÃªte sous le joug; je commettrais toutes les iniquitÃ©s, tous les crimes pour vous ...

--J'espÃ¨re que non! rÃ©pondit Gilberte avec une douce fiertÃ©, car je ne vous aimerais plus si vous cessiez d'Ãªtre vous-mÃªme, et je ne veux pas d'un Ã©poux que je ne pourrais pas respecter. Dites Ã votre pÃ¨re, Ã‰mile, que je ne vous accorderai jamais ma main Ã de telles conditions, et que, malgrÃ© tous les dÃ©dains qu'il me conserve au fond de son cÅ“ur, j'attendrai qu'il ait ouvert les yeux Ã la justice et son Ã¢me Ã des sentiments plus honorables pour nous deux. Je ne serai pas le prix d'une trahison.

--O noble fille! s'Ã©cria Ã‰mile en se jetant Ã ses genoux et en les embrassant avec ferveur; je vous adore comme mon Dieu et vous bÃ©nis comme ma providence! Mais je n'ai pas votre courage;

qu'allons-nous devenir?

--HÃ©las! dit Gilberte, nous allons cesser pendant quelque temps de nous voir. Il le faut; mon pÃ¨re et Janille Ã©taient prÃ©sents lorsque la lettre de votre pÃ¨re est arrivÃ©e. Mon pauvre pÃ¨re Ã©tait ivre de joie et ne comprenait rien aux objections de la fin. Il vous a attendu toute la journÃ©e, et il vous attendra tous les jours, jusqu'Ã ce que je lui dise que vous ne devez pas venir, et alors j'espÃ¨re que je pourrai justifier votre conduite et votre absence. Mais Janille ne vous pardonnera pas de longtemps; dÃ©jÃ elle s'Ã©tonne, s'inquiÃ¨te et s'irrite de ce que vous tardez, et de ce que votre pÃ¨re semble attendre votre autorisation pour venir me demander en mariage. Si vous lui disiez maintenant ce que j'exige que vous fassiez, elle vous maudirait, et vous bannirait Ã jamais de ma prÃ©sence.

--O mon Dieu! s'Ã©cria Ã‰mile, ne plus vous voir! non, c'est impossible!

--Eh bien! mon ami, qu'y aura-t-il donc de changÃ© entre nous? Est-ce que vous cesserez de m'aimer, parce que, pendant quelques semaines, quelques mois peut-Ãªtre, vous ne me verrez pas? est-ce que nous allons nous dire un adieu Ã©ternel? est-ce que vous ne croirez plus en moi? N'avions-nous pas prÃ©vu des obstacles, des souffrances, des Ã©poques de sÃ©paration?

--Non, non, dit Ã‰mile, je n'avais rien prÃ©vu, je ne pouvais pas croire que cela dÃ»t arriver! je n'y crois pas encore!...

--O mon cher Ã‰mile! ne manquez pas de force quand j'ai besoin de toute la mienne. Vous avez jurÃ© de vaincre la rÃ©sistance de votre pÃ¨re, et vous la vaincrez. Voici dÃ©jÃ un de ses plus puissants efforts que nous venons de dÃ©jouer. Il Ã©tait bien sÃ»r d'avance que vous n'accepteriez pas le dÃ©shonneur, et il croit que vous vous rebuterez si facilement! Il ne vous connaÃ®t pas; vous persisterez Ã m'aimer, et Ã le lui dire, et Ã le lui prouver sans cesse. Voyez! le plus difficile est fait, puisqu'il sait tout, et que, au lieu de s'indigner et de s'affliger, il accepte le combat en riant, comme une partie de jeu oÃ¹ il se croit le plus fort. Ayez donc du courage; je n'en manquerai pas.

N'oubliez pas que notre union est l'ouvrage de plusieurs annÃ©es de persÃ©vÃ©rance et de religieux travail. Adieu, Ã‰mile, j'entends la voix de mon pÃ¨re qui se rapproche, je fuis. Restez ici, vous, pour ne reprendre votre route que quand nous serons bien loin.

--Ne plus vous voir! rÃ©pÃ©tait Ã‰mile, ne plus vous entendre, et avoir du courage!

--Si vous en manquez, Ã‰mile, c'est que vous ne m'aimez pas autant que je vous aime; et que notre union ne vous promet pas assez de bonheur pour vous dÃ©cider Ã combattre beaucoup et longtemps.

--Oh! j'aurai du courage! s'Ã©cria Ã‰mile, vaincu par l'Ã©nergie de cette noble fille. Je saurai souffrir et attendre. Vous verrez, Gilberte, si le bonheur que me promet l'avenir ne me fait pas tout supporter dans le prÃ©sent. Mais quoi! ne pourrions-nous pas nous rencontrer quelquefois, par hasard, comme aujourd'hui, par exemple?

--Qui sait? dit Gilberte. Comptons sur la Providence.

--Mais on aide quelquefois la Providence! Ne peut-on trouver un moyen de s'entendre, de s'avertir?... en s'Ã©crivant!...

--Oui, mais il faut tromper ceux qu'on aime!

--O Gilberte! que faire?

--J'y songerai, laissez-moi partir.

--Partir sans me rien promettre!

--Vous avez ma foi et mon Ã¢me, et ce n'est rien pour vous?

--Partez donc! dit Ã‰mile en faisant un violent effort pour dÃ©sunir ses bras qui retenaient obstinÃ©ment la taille souple de Gilberte; je suis encore heureux en vous laissant partir! Voyez si je vous aime, si je crois en vous et en moi-mÃªme!

--Croyez en Dieu, dit Gilberte; il nous protÃ©gera!Â»

Et elle disparut Ã travers les branches.

Ã‰mile resta longtemps Ã la place qu'elle venait de quitter; il baisa l'herbe que ses pieds avaient Ã peine foulÃ©e, l'arbre qu'elle avait effleurÃ© de sa robe, et, longtemps couchÃ© dans ce taillis, tÃ©moin mystÃ©rieux de son dernier bonheur, il ne s'en arracha qu'avec peine. Gilberte courut aprÃ¨s son pÃ¨re, qui avait repris le chemin des ruines et qui marchait vite devant elle. Tout Ã coup il se retourna, et, revenant sur ses pas: Â«Ah! ma pauvre enfant, je retournais te chercher, dit-il avec simplicitÃ©.

--C'est-Ã -dire, mon pÃ¨re, que vous m'aviez oubliÃ©e derriÃ¨re vous, rÃ©pondit Gilberte en s'efforÃ§ant de sourire.

--Non, non ... ne dis pas cela; Janille prÃ©tendrait que c'est une distraction! Je pensais Ã toi justement; cette lettre de M. Cardonnet me trotte toujours par la tÃªte. Peut-Ãªtre qu'Ã‰mile nous attend Ã la maison, qui sait? il n'aura pu venir plus tÃ´t; son pÃ¨re l'aura retenu. Rentrons vite; je parie qu'il est lÃ !Â»

Et le bonhomme doubla le pas avec confiance. Janille Ã©tait d'une humeur massacrante; elle ne pouvait s'expliquer la lenteur d'Ã‰mile et concevait de graves inquiÃ©tudes. Gilberte essaya de les distraire, et pendant le souper elle se montra calme et presque gaie.

Mais Ã peine fut-elle seule dans sa chambre, qu'elle se jeta Ã genoux, la figure contre son lit, pour Ã©touffer les sanglots qui brisaient sa poitrine.

XXVIII.

CONSOLATIONS.

Gilberte Ã©tait rÃ©signÃ©e, quoique au dÃ©sespoir. Ã‰mile Ã©tait peut-Ãªtre moins dÃ©solÃ©, parce qu'au fond du cÅ“ur il n'Ã©tait pas rÃ©signÃ© encore. A chaque instant ses incertitudes revenaient, et, plus Gilberte s'Ã©tait montrÃ©e grande et digne de son

amour, plus cet amour lui faisait sentir son invincible puissance. Au moment de rentrer dans le village, il revint brusquement sur ses pas, voulant se persuader qu'il allait Ã ChÃ¢teaubrun; et, quand il eut marchÃ© quelques minutes, il s'assit sur un rocher, mit sa tÃªte dans ses mains, et se sentit plus faible, plus amoureux, plus homme que jamais.

Â«Si M. de Boisguilbault l'avait vue et entendue, se disait-il, il comprendrait que je ne puis hÃ©siter entre elle et moi, et qu'il faut l'obtenir, fÃ»t-ce au prix d'un mensonge! Mon Dieu! mon Dieu! inspirez-moi. C'est vous qui m'avez envoyÃ© cet amour, et si vous m'avez donnÃ© la force de le ressentir, vous ne voudriez pas me donner celle de le rompre.

--Eh bien, monsieur Ã‰mile! que faites-vous lÃ ? dit Jean Jappeloup, qu'il n'avait pas vu venir, et qui s'assit auprÃ¨s de lui. Je vous cherchais, car je me suis habituÃ© Ã causer avec vous le soir, et quand je ne vous vois pas aprÃ¨s ma journÃ©e, Ã§a me manque. Qu'est-ce qu'il y a? voyons, est-ce que vous avez mal Ã la tÃªte, que vous vous la tenez Ã deux mains, comme si vous aviez peur de la perdre?

--Il ne serait plus temps, mon ami, rÃ©pondit Ã‰mile; ma pauvre tÃªte est Ã jamais perdue.

--Vous Ãªtes donc bien amoureux? Allons! Ã quand la noce?

--BientÃ´t, Jean, quand nous voudrons! s'Ã©cria Ã‰mile, que cette idÃ©e jeta dans une sorte de dÃ©lire. Mon pÃ¨re y consent, je l'Ã©pouse, oui, je l'Ã©pouse, entends-tu? car, sans cela il faut que je meure. N'est-ce pas, qu'il faut que je l'Ã©pouse?

--Diable! je le crois bien! comment hÃ©siteriez-vous une minute? Ce n'est pas moi qui vous donnerais raison si vous la trompiez, et je crois bien, mon garÃ§on, que je vous y forcerais, quand je devrais vous battre.

--Oui, n'est-ce pas, c'est mon devoir?

--Tiens! mais on dirait que vous en doutez? Vous avez l'air quasi Ã©garÃ©, en disant Ã§a?

--Oui, je suis Ã©garÃ©, c'est vrai; mais n'importe: je connais maintenant mon devoir, et c'est toi qui me confirmes dans ma meilleure rÃ©solution. Allons ensemble Ã ChÃ¢teaubrun!

--Vous y alliez donc? Ã la bonne heure; dÃ©pÃªchons-nous, car il se fait tard. Vous me conterez en chemin comment votre pÃ¨re a pu tout d'un coup se dÃ©cider Ã Ãªtre si sage, lui que je croyais fou!

--Mon pÃ¨re est fou, en effet, dit Ã‰mile en prenant le bras du charpentier, et en marchant prÃ¨s de lui avec agitation: tout Ã fait fou! car il consent, Ã condition que je lui ferai un mensonge dont il ne sera pas la dupe. Mais c'est pour lui un triomphe, un vrai plaisir que de m'amener Ã mentir!

--Ah Ã§a, dit Jappeloup, vous n'avez pas bu? non! Ã§a ne vous arrive jamais! et pourtant vous battez la campagne. On dit que l'amour grise comme le vin: il y parait, car vous dites des choses qui n'ont ni rime, ni raison.

--Mon pÃ¨re, qui est fou, poursuivit Ã‰mile hors de lui, a voulu me rendre fou aussi, et il y rÃ©ussit assez bien, tu vois! il veut que je lui dise que deux et deux font cinq, et mÃªme que j'en fasse serment devant lui. J'y consens, vois-tu! Que m'importe de flatter sa folie, pourvu que j'Ã©pouse Gilberte!

--Je n'aime pas tous ces discours-lÃ , Ã‰mile, dit le charpentier, je n'y comprends rien et Ã§a m'impatiente. Si vous Ãªtes fou, je ne veux pas que Gilberte vous Ã©pouse. TÃ¢chons de reprendre un peu nos esprits et arrÃªtons-nous lÃ . Je n'ai pas envie de vous conduire Ã ChÃ¢teaubrun, si vous voulez dÃ©raisonner de la sorte, mon fils!

--Jean, je me sens trÃ¨s-malade, dit Ã‰mile en s'asseyant de nouveau; j'ai le vertige. TÃ¢che de me comprendre, de me calmer, de m'aider Ã me comprendre moi-mÃªme. Tu sais que je ne pense pas comme mon pÃ¨re; eh bien! mon pÃ¨re veut que je pense comme lui,

voilÃ tout! Cela ne se peut pas; mais pourvu que je dise comme lui, qu'importe!

--Mais dire quoi? au nom du diable! s'Ã©cria Jean, qui avait, comme on sait, fort peu de patience.

--Oh! mille folies, rÃ©pondit Ã‰mile, qui sentait un frisson glacÃ© succÃ©der par intervalles Ã une chaleur brÃ»lante; par exemple, que c'est un grand bonheur pour les pauvres qu'il y ait des riches.

--C'est faux! dit Jean, haussant les Ã©paules.

--Que plus il y aura de riches et de pauvres, mieux ira le monde.

--Je le nie.

--Que c'est une guerre que Dieu commande, et que les riches doivent marcher Ã cette guerre avec transport.

--Dieu le dÃ©fend, au contraire!

--Enfin, qu'il faut que les gens d'esprit soient plus heureux que les pauvres d'esprit, parce que c'est l'ordre de la Providence!

--Il en a menti, mille tonnerres! s'Ã©cria Jean en frappant le rocher de son bÃ¢ton. Finissez donc de rÃ©pÃ©ter toutes ces bÃªtises-lÃ ; car je ne peux pas les entendre. Le bon Dieu a dit lui-mÃªme tout le contraire de Ã§a, et il n'est venu sur la terre accommodÃ© en charpentier que pour le prouver.

--Il s'agit bien de Dieu et de l'Ã‰vangile! reprit Ã‰mile. Il s'agit de Gilberte et de moi. Je ne persuaderai jamais Ã mon pÃ¨re qu'il se trompe. Il faut que je dise comme lui, Jean; et alors je serai libre d'Ã©pouser Gilberte; il ira lui-mÃªme la demander demain pour moi Ã son pÃ¨re.

--Vrai! mais il est donc fou, de croire que vous serez de bonne foi en rÃ©pÃ©tant ses billevesÃ©es? Ah! oui, je vois tout de bon que la tÃªte est dÃ©mÃ©nagÃ©e, et c'est cela qui vous fait de la peine,

Ã‰mile; car je vois bien aussi que vous Ãªtes triste au fond du cÅ“ur, mon pauvre enfant!Â»

Ã‰mile versa des larmes qui le soulagÃ¨rent, et reprenant sa raison, il expliqua plus clairement au charpentier ce qui se passait entre son pÃ¨re et lui.

Jean l'Ã©couta la tÃªte baissÃ©e, puis aprÃ¨s avoir rÃ©flÃ©chi longtemps, il lui dit en lui prenant la main: Â«Ã‰mile, il ne faut pas faire ces mensonges-lÃ , c'est indigne d'un homme. Je vois bien que votre pÃ¨re est plus rusÃ© que timbrÃ©, et qu'il ne se contentera pas de deux ou trois paroles en l'air, comme on dit quelquefois pour apaiser un homme qui a trop pris de vin et qu'on traite comme un petit enfant. Votre pÃ¨re, quand vous aurez menti, ou promis ce que vous ne pouvez pas tenir, ne vous laissera pas respirer, et si vous essayez de redevenir un homme, il vous dira: Â«Souviens-toi que tu n'es plus rien!Â» Il est dur et fier, je le connais bien; il ne vous donnera pas seulement un jour par semaine pour penser Ã votre guise, et puis il rendra votre femme malheureuse. Je vois Ã§a d'ici, il vous fera rougir devant elle, et il manÅ“uvrera si bien qu'elle en viendra Ã rougir de vous. Foin du mensonge et des paroles de mauvaise foi! Pas de Ã§a, Ã‰mile, je vous le dÃ©fends.

--Mais Gilberte!

--Mais Gilberte dira comme moi, et Antoine aussi, et Janille ... Ma mie Janille dira ce qu'elle voudra ... Moi, je ne veux pas que tu mentes! Il n'y a pas de Gilberte qui pÃ»t me faire mentir.

--Il faut donc que je renonce Ã elle, que je ne la voie plus?

--Ã‡a c'est un malheur, dit Jean d'un ton ferme; mais quand le malheur est sur nous, il faut savoir le supporter. Allez trouver M. de Boisguilbault, il vous dira comme moi; car, d'aprÃ¨s tout ce que vous m'avez racontÃ© de lui, c'est un homme qui voit juste et qui pense bien.

--Eh bien, Jean, j'ai vu M. de Boisguilbault, et il comprend que ce

sacrifice est au-dessus de mes forces.

--Il sait que vous aimez Gilberte? Oui-dÃ ? vous le lui avez dit?

--Il sait que j'aime, mais je ne la lui ai pas nommÃ©e.

--Et il vous conseille de mentir?

--Il ne me conseille rien.

--Il a donc perdu la tÃªte, lui aussi? Allons, Ã‰mile! vous m'Ã©couterez, moi, parce que j'ai raison. Je ne suis ni riche, ni savant; je ne sais pas si Ã§a m'Ã´te le droit de manger mon soÃ»l et de dormir dans un lit, mais je sais bien que quand je prie le bon Dieu, il ne m'a jamais dit: Â«Va te promener;Â» et que quand je lui demande ce qui est vrai ou faux, mal ou bien, il me l'a toujours enseignÃ©, sans me rÃ©pondre: Â«Va Ã l'Ã©cole.Â» Voyons, rÃ©flÃ©chissez un peu. Nous voilÃ sur la terre beaucoup de pauvres, et un petit tas de riches; car si tout le monde avait de grosses parts, la terre serait trop petite. Nous nous gÃªnons fort les uns les autres, et nous avons beau faire, nous ne pouvons pas nous aimer: Ã preuve, qu'il faut des gendarmes et des prisons pour nous accorder. Comment Ã§a pourrait-il Ãªtre autrement? Je n'en sais rien. Vous dites lÃ -dessus de jolies choses, et quand vous Ãªtes sur ce chapitre-lÃ , je passerais les jours et les nuits Ã vous Ã©couter, tant Ã§a me plaÃ®t de vous entendre arranger tout Ã§a dans votre tÃªte. C'est pour cela que je vous aime; mais je ne vous ai jamais dit, mon garÃ§on, que j'espÃ©rais voir Ã§a. Ã‡a me paraÃ®t bien loin, si c'est possible, et moi, qui suis habituÃ© Ã la peine, je ne demande au bon Dieu que de nous laisser comme nous sommes, sans permettre aux grands riches d'empirer notre sort. Je sais bien que si tout le monde Ã©tait comme vous, comme moi, comme Antoine et comme Gilberte, nous mangerions tous la mÃªme soupe Ã la mÃªme table; mais je vois bien aussi que tous les autres ne voudraient point entendre parler de cet arrangement-lÃ , et qu'il y aurait trop Ã dire et Ã faire pour les y amener. Je suis fier, moi, et je me passe fort bien de qui me mÃ©prise: voilÃ ma sagesse. Je ne me tourmente guÃ¨re la cervelle pour la politique; je n'y comprends rien; mais je ne veux pas qu'on me mange, et je dÃ©teste les gens qui disent:

Â«DÃ©vorons tout.Â» Votre pÃ¨re est un de ces mangeurs-lÃ , et si vous lui ressembliez, je vous fendrais la tÃªte avec ma hache plutÃ´t que de vous laisser penser Ã Gilberte. Dieu a voulu que vous fussiez bon et que la vÃ©ritÃ© vous parÃ»t une bonne affaire; gardez-la donc, la vÃ©ritÃ©, puisque c'est la seule chose que les mÃ©chants ne puissent pas Ã´ter de la terre. Que votre pÃ¨re dise: Â«C'est comme cela; Ã§a m'arrange, et je veux que cela soit!Â» Laissez-le dire, il est fort parce qu'il est riche et ni vous, ni moi, ne pouvons le retenir; mais qu'il soit assez tÃªtu et assez colÃ¨re pour vouloir vous faire dire que c'est bien comme cela, et que Dieu est content de ce qui se fait ... halte-lÃ ! C'est contre la religion de dire que Dieu aime le mal, et nous sommes chrÃ©tiens, que je pense? Avez-vous Ã©tÃ© baptisÃ©? moi aussi, et j'ai reniÃ© Satan. Du moins on y a renoncÃ© pour moi, et j'y ai renoncÃ© pour les autres, quand j'ai Ã©tÃ© parrain. Par ainsi, nous ne devons ni faire de faux serments, ni blasphÃ©mer et dire que tous les hommes ne se valent pas en venant au monde, et ne mÃ©ritent pas tous le bonheur, c'est dire qu'il y en a qui sont condamnÃ©s Ã l'enfer avant de naÃ®tre. J'ai dit? Ã‰mile! Vous ne mentirez pas, et vous ferez renoncer votre pÃ¨re Ã cette jolie condition-lÃ !

--Ah! mon ami, si je pouvais seulement voir Gilberte une fois par semaine! si je n'Ã©tais pas dÃ©shonorÃ© aux yeux de son pÃ¨re et banni de sa maison, je ne perdrais ni l'espoir, ni le courage!...

--DÃ©shonorÃ© aux yeux d'Antoine! Eh bien, pour qui le prenez-vous donc? Croyez-vous qu'il voulÃ»t d'un renÃ©gat et d'un cafard pour gendre?

--Oh! s'il comprenait comme vous, Jean! mais il ne comprendra rien Ã ma conduite.

--Antoine n'a pas inventÃ© la poudre, j'en conviens. Il n'a jamais pu se mettre bien dans la tÃªte le carrÃ© de l'hypotÃ©nuse que j'ai appris en cinq minutes, rien qu'Ã le voir faire Ã un compagnon. Mais aussi vous le croyez par trop simple. En fait d'honneur et de bons sentiments, ce vieux-lÃ sait tout ce qu'on doit savoir. Vous pensez donc qu'il faut Ãªtre bien malin et bien savant pour comprendre que deux et deux font quatre et non pas cinq? Moi, je dis qu'il n'est pas besoin pour cela

d'avoir lu une pleine chambre de gros livres, comme le vieux Boisguilbault, et que tout homme malheureux en ce monde sent fort bien que son sort est injuste quand il ne l'a pas mÃ©ritÃ©. Eh bien, donc! est-ce que l'ami Antoine n'a pas souffert et pÃ¢ti, lui aussi? Est-ce que les riches ne lui ont pas tournÃ© le dos quand il est devenu pauvre? Est-ce qu'il peut leur donner raison contre lui, qui n'a jamais eu un morceau de pain sans en donner les trois quarts aux autres, parfois le tout? Et si vous n'Ã©tiez pas un homme bien pensant, auriez-vous pris de l'amitiÃ© pour lui? Seriez-vous amoureux de sa fille jusqu'Ã vouloir l'Ã©pouser, si vous aviez les idÃ©es de votre pÃ¨re? Non, vous ne l'auriez pas regardÃ©e, ou bien vous l'auriez sÃ©duite; mais vous penseriez qu'elle n'a point de dot, et vous l'abandonneriez vilainement. Allons, Ã‰mile, mon enfant, du courage! Les honnÃªtes gens vous estimeront toujours, et je vous rÃ©ponds d'Antoine; je m'en charge. Si Janille crie, je crierai aussi, et on verra qui a la voix plus haute et la langue mieux pendue, d'elle ou de moi. Quant Ã Gilberte, comptez qu'elle aura toute sa vie un bon sentiment pour vous, et qu'elle vous saura grÃ© de votre droiture. Elle n'en aimera pas d'autre, allez! Je la connais; c'est une fille qui n'a qu'une parole: mais un temps viendra oÃ¹ votre pÃ¨re changera d'idÃ©e. C'est quand il sera malheureux Ã son tour, et je vous ai prÃ©dit que cela arriverait.

--Il n'en croit rien.

--Vous lui avez donc dit ce que je pense de son usine?

--Je le devais.

--Vous avez eu tort, mais c'est fait, et ce qui doit Ãªtre sera. Allons, Ã‰mile, revenons au village et couchez-vous, car je vois bien que vous avez le frisson et que vous sentez d'avoir la fiÃ¨vre. Va, mon garÃ§on, ne te laisse pas tourner le sang comme Ã§a, et compte un peu sur le bon Dieu! J'irai demain matin Ã ChÃ¢teaubrun; je parlerai, moi, et il faudra bien qu'on m'entende. Je te rÃ©ponds qu'au moins tu n'auras pas le chagrin d'Ãªtre brouillÃ© avec ceux-lÃ pour avoir fait ton devoir.

--Brave Jean! tu me fais du bien, toi! tu me donnes de la force, et,

depuis que tu me parles, je me sens mieux.

--C'est que je vas droit au fait, moi, et ne m'embarrasse pas des choses inutiles.

--Tu iras donc demain Ã ChÃ¢teaubrun? dÃ¨s demain? quoique ce soit un jour de travail?

--Oh! demain: comme je travaille gratis, je peux commencer ma journÃ©e Ã l'heure qu'il me plaira. Savez-vous pour qui je travaille demain, Ã‰mile? Voyons, devinez: Ã§a vous fera faire un effort pour sortir de vos soucis.

--Je ne devine pas. Pour M. Antoine?

--Non, Antoine n'a guÃ¨re de travaux Ã faire faire, le pauvre compÃ¨re, et il y suffit tout seul; mais il a un voisin qui n'en manque pas, et qui ne compte guÃ¨re ses journÃ©es d'ouvrier.

--Qui donc? M. de Boisguilbault s'est-il rÃ©conciliÃ© avec ta figure?

--Non pas que je sache; mais il n'a jamais dÃ©fendu Ã ses mÃ©tayers de me donner de l'ouvrage. Il n'est pas homme Ã vouloir me faire du tort, et il n'y a guÃ¨re que les gens de sa maison qui sachent qu'il m'en veut, si toutefois il m'en veut; le diable seul comprend ce qu'il y a lÃ -dessous! Enfin, je vous dis que je travaille pour lui sans qu'il s'en aperÃ§oive; car vous savez qu'il va visiter ses propriÃ©tÃ©s tout au plus une fois l'an. C'est un peu loin de chez nous; mais grÃ¢ce Ã votre pÃ¨re, les ouvriers sont si rares, qu'on est venu me demander; et je ne me suis pas fait prier, quoique j'eusse ailleurs une besogne qui pressait. Ã‡a me fait plaisir, Ã moi, de travailler pour ce vieux-lÃ ! Mais, comme bien vous pensez, je ne me laisserai pas payer. Je lui dois bien assez, aprÃ¨s ce qu'il a fait pour moi.

--Il ne souffrira pas que tu travailles gratis pour lui.

--Il faudra bien qu'il le souffre, car il n'en saura rien. Est-ce qu'il sait ce qui se fait dans ses fermes? Il fait son compte en gros au bout de l'an, et

ne s'embarrasse guÃ¨re des dÃ©tails.

--Mais si ses mÃ©tayers lui comptent tes journÃ©es comme les ayant payÃ©es?

--Il faudrait que ce fussent des fripons, et, tout au contraire, ils sont honnÃªtes gens. Les gens, voyez-vous, sont ce qu'on les fait. Le vieux Boisguilbault n'est pas volÃ©, quoique rien au monde ne fÃ»t si facile; mais comme il ne vexe ni ne pressure personne, personne n'a besoin de le tromper et de prendre plus qu'il ne lui revient. Ce n'est pas comme votre pÃ¨re. Il compte, il discute, il surveille, lui, et on le vole, et on le volera toujours: voilÃ les belles affaires qu'il fera toute sa vie.Â»

Jean rÃ©ussit Ã distraire et presque Ã consoler Ã‰mile. Ce caractÃ¨re droit, hardi et ferme, eut sur lui une heureuse influence, et il se coucha plus tranquille, aprÃ¨s avoir reÃ§u de lui la promesse qu'il saurait le lendemain soir dans quelle disposition Ã©taient les parents de Gilberte Ã son Ã©gard. Jean se faisait fort de leur ouvrir les yeux sur le fond de sa conduite et de celle de M. Cardonnet. La douleur nous rend faibles et confiants, et, quand le courage nous manque, nous n'avons rien de mieux Ã faire que de remettre notre sort dans les mains d'une personne active et rÃ©solue. Si elle ne rÃ©sout pas aussi aisÃ©ment qu'elle s'en flatte les embarras de notre position, du moins son contact nous fortifie, nous ranime; sa confiance passe en nous insensiblement et nous rend capables de nous aider nous-mÃªmes.

Â«Ce paysan que mon pÃ¨re mÃ©prise, pensait Ã‰mile en s'endormant, cet ignorant, ce pauvre, ce simple de cÅ“ur m'a pourtant fait plus de bien que M. de Boisguilbault; et quand je demandais Ã Dieu un conseil, un appui, un sauveur, il m'a envoyÃ© son plus pauvre et son plus humble serviteur pour me tracer mon devoir en deux mots. Oh! que la vÃ©ritÃ© a de force dans la bouche de ces Ãªtres Ã instincts droits et purs! et que notre science est vaine au prix de celle du cÅ“ur! Mon pÃ¨re! mon pÃ¨re! je sens plus que jamais que vous Ãªtes aveuglÃ©, et la leÃ§on que je reÃ§ois de ce paysan est ce qui vous condamne le plus!Â»

Quoique plus calme d'esprit, Ã‰mile fut pris dans la nuit d'une fiÃ¨vre

assez forte. Au milieu des violentes contractions de l'esprit, on oublie de soigner et de prÃ©server le corps. On se laisse Ã©puiser par la faim, surprendre par le froid et l'humiditÃ©, lorsqu'on est baignÃ© de sueur ou brÃ»lÃ© de fiÃ¨vre. On ne sent point l'atteinte du mal physique, et lorsqu'il s'est emparÃ© de nous, il y a une sorte de soulagement Ã subir cette diversion aux peines de l'Ã¢me; on se flatte alors de ne pas pouvoir Ãªtre longtemps malheureux sans en mourir, et c'est quelque chose que de se croire trop faible pour les Ã©ternelles douleurs.

M. de Boisguilbault attendit son jeune ami toute la journÃ©e, et une vive inquiÃ©tude s'empara de lui le soir, lorsqu'il ne le vit pas arriver. Le marquis s'Ã©tait attachÃ© fortement Ã Ã‰mile; sans le lui exprimer, Ã beaucoup prÃ¨s, autant qu'il le sentait, il ne pouvait plus se passer de sa sociÃ©tÃ©. Il Ã©prouvait une grande reconnaissance pour ce noble enfant que sa froideur et sa tristesse n'avaient jamais rebutÃ©, et qui, aprÃ¨s s'Ãªtre obstinÃ© Ã lire dans son Ã¢me, lui avait religieusement tenu la promesse d'un dÃ©vouement filial. Ce triste vieillard, rÃ©putÃ© si ennuyeux, et qui, par dÃ©couragement, s'exagÃ©rait Ã lui-mÃªme ses dÃ©fauts involontaires, avait trouvÃ© un ami au moment oÃ¹ il croyait n'avoir plus qu'Ã mourir seul et sans laisser un regret aprÃ¨s lui. Ã‰mile l'avait presque rÃ©conciliÃ© avec la vie, et il s'abandonnait parfois Ã une douce illusion de paternitÃ©, en voyant ce jeune homme s'habituer Ã sa maison, partager ses austÃ¨res dÃ©lassements, ranger sa bibliothÃ¨que, feuilleter ses livres, promener ses chevaux, rÃ©gler mÃªme quelquefois ses affaires pour lui Ã©pargner un ennui capital; enfin se plaire chez lui et avec lui, comme si la nature et l'accoutumance de toute la vie eussent Ã©cartÃ© la distance des Ã¢ges et la diffÃ©rence des goÃ»ts.

Longtemps le vieillard avait eu des retours de mÃ©fiance, et il avait essayÃ© de comprendre Ã‰mile dans son systÃ¨me de misanthropie bizarre: mais il n'y avait pas rÃ©ussi. Lorsqu'il avait passÃ© trois jours Ã vouloir se persuader que le dÃ©sÅ“uvrement ou la curiositÃ© lui amenait ce commensal avide de conversation sÃ©rieuse et de discussion philosophique, s'il voyait reparaÃ®tre dans sa solitude

cette figure enjouÃ©e, expansive et candide dans sa hardiesse, il sentait l'espoir revenir avec lui, et il se surprenait Ã aimer tout de bon, au risque d'Ãªtre plus malheureux quand reviendrait le doute. Bref, aprÃ¨s avoir passÃ© toute sa vie, et les vingt derniÃ¨res annÃ©es surtout, Ã se prÃ©server des Ã©motions qu'il ne se croyait plus capable de partager, il retombait sous leur empire, et ne pouvait plus supporter l'idÃ©e d'en Ãªtre privÃ©.

Il marcha avec agitation dans toutes les allÃ©es de son parc, attendit Ã toutes les grilles, soupirant Ã chaque pas, tressaillant au moindre bruit; et enfin, accablÃ© de ce silence et de cette solitude, navrÃ© Ã l'idÃ©e qu'Ã‰mile Ã©tait aux prises avec une douleur qu'il ne pouvait allÃ©ger, il sortit dans la campagne, et s'avanÃ§a dans la direction de Gargilesse, espÃ©rant toujours voir un cheval noir venir Ã sa rencontre.

Il Ã©tait fort rare que M. de Boisguilbault osÃ¢t faire une sortie si marquÃ©e hors de son vaste enclos, et il ne pouvait se rÃ©soudre Ã suivre les chemins battus, dans la crainte de rencontrer quelque figure Ã laquelle il ne serait pas trÃ¨s-habituÃ©. Il allait donc Ã vol d'oiseau, par les prairies, sans toutefois perdre de vue la route que devait tenir Ã‰mile. Il marchait lentement et d'un pas que l'on eÃ»t pu croire incertain, mais que la prudence et la circonspection de ses moindres habitudes rendaient plus ferme qu'il ne le paraissait.

En approchant d'un bras de riviÃ¨re qui, aprÃ¨s Ãªtre sorti de son parc, serpentait dans la vallÃ©e, il entendit rÃ©sonner une cognÃ©e, et plusieurs voix frappÃ¨rent son attention. Il avait coutume de s'Ã©loigner toujours du bruit qui lui rÃ©vÃ©lait la prÃ©sence de l'homme, et de faire un dÃ©tour pour Ã©viter une rencontre quelconque, mais il avait aussi une prÃ©occupation qui, cette fois, le fit agir en sens contraire. Il avait la passion des arbres, si l'on peut parler ainsi, et ne permettait point Ã ses tenanciers d'en abattre, Ã moins qu'ils ne fussent complÃ¨tement morts. Le bruit d'une cognÃ©e lui faisait donc toujours dresser l'oreille, et il ne pouvait alors rÃ©sister au dÃ©sir d'aller voir, par ses yeux, si ses ordres n'avaient pas Ã©tÃ© enfreints.

Il entra donc rÃ©solument dans le prÃ© oÃ¹ les ouvriers travaillaient, et ce fut avec un naÃ¯f sentiment de douleur qu'il vit une trentaine d'arbres magnifiques, tout couverts de feuillage, Ã©tendus sur le flanc, et dÃ©pecÃ©s dÃ©jÃ en partie. Un mÃ©tayer, aidÃ© de ses garÃ§ons, travaillait Ã charger plusieurs tronÃ§ons sur une charrette Ã bÅ“ufs. La cognÃ©e qui fonctionnait avec tant d'activitÃ©, et qui faisait rÃ©sonner tous les Ã©chos de la vallÃ©e, Ã©tait entre les mains diligentes de Jean Jappeloup!

M. de Boisguilbault ne s'Ã©tait pas vantÃ©, le jour oÃ¹ il avait dit Ã Ã‰mile, d'un ton glacial, qu'il Ã©tait fort irascible. C'Ã©tait encore lÃ une des anomalies de son caractÃ¨re. A la vue du charpentier, dont la figure ou seulement le nom, lui causait toujours une Ã©motion pÃ©nible, il pÃ¢lit; puis, le voyant mettre en piÃ¨ces ses beaux arbres encore jeunes et parfaitement sains, il Ã©prouva un frisson de colÃ¨re, devint rouge, balbutia des paroles confuses, et s'Ã©lanÃ§a vers lui avec une impÃ©tuositÃ© dont ne l'aurait jamais cru capable quiconque l'eÃ»t vu, un instant auparavant, marcher Ã pas comptÃ©s, appuyÃ© sur sa canne Ã pommeau guillochÃ©.

XXIX.

AVENTURE.

L'abatis d'arbres qui blessait si vivement M. de Boisguilbault avait Ã©tÃ© fait sur le bord de la petite riviÃ¨re, et les sveltes peupliers, les vieux saules et les aunes majestueux, en tombant pÃªle-mÃªle, avaient formÃ© comme un pont de verdure sur cet Ã©troit courant. Tandis que les bÅ“ufs Ã©taient occupÃ©s Ã en retirer quelques-uns avec des cordes, et Ã les traÃ®ner vers les chariots destinÃ©s Ã les emporter, le vigoureux charpentier, courant sur les tiges abattues qui barraient encore la riviÃ¨re, s'appliquait Ã couper les branches entrecroisÃ©es dont la rÃ©sistance paralysait l'effort des animaux de trait. Ardent au travail et passionnÃ© pour la destruction que sa profession utilise, il dÃ©ployait son courage et son habiletÃ© avec une sorte de transport. La riviÃ¨re Ã©tait profonde et rapide en cet

endroit, et le poste de Jean Ã©tait assez pÃ©rilleux pour qu'aucun autre n'eÃ»t osÃ© le partager. Courant avec la lÃ©gÃ¨retÃ© et l'aplomb d'un jeune homme jusque vers l'extrÃ©mitÃ© flexible des arbres couchÃ©s en travers sur l'eau, il se retournait parfois pour couper la tige mÃªme sur laquelle il se tenait en Ã©quilibre, et au moment oÃ¹ un craquement sÃ©rieux lui annonÃ§ait que son appui allait s'enfoncer sous ses pieds, il sautait lestement sur une tige voisine, Ã©lectrisÃ© par le danger et par l'Ã©tonnement de ses camarades. Sa hache brillante tournoyait en Ã©clairs autour de lui, et sa voix sonore stimulait les autres travailleurs, surpris de trouver si facile une tÃ¢che que l'intelligence et l'Ã©nergie d'un seul homme commandait, simplifiait et enlevait comme par miracle.

Si M. de Boisguilbault eÃ»t Ã©tÃ© de sang-froid, il eÃ»t admirÃ© Ã son tour, et mÃªme il eÃ»t ressenti un certain respect pour l'homme qui portait la puissance du gÃ©nie dans l'accomplissement de ce travail grossier. Mais la vue d'une belle plante pleine de sÃ¨ve et de vie, tranchÃ©e par le fer au milieu de son dÃ©veloppement, l'indignait et lui dÃ©chirait le cÅ“ur, comme s'il eÃ»t assistÃ© Ã une scÃ¨ne de meurtre, et, quand cet arbre lui appartenait, il le dÃ©fendait comme si c'eÃ»t Ã©tÃ© un membre de sa famille.

Â«Que faites-vous lÃ , maladroits imbÃ©ciles! s'Ã©cria-t-il en brandissant sa canne, et d'une voix de fausset que la colÃ¨re rendait aiguÃ« et perÃ§ante comme celle d'un fifre. Et toi, bourreau! cria-t-il Ã Jean Jappeloup, as-tu jurÃ© de me blesser et de m'outrager sans cesse?Â»

Le paysan a l'oreille dure, le paysan berrichon surtout. Les bouviers, Ã©chauffÃ©s par une ardeur inaccoutumÃ©e, n'entendirent pas la voix du maÃ®tre, d'autant plus que le grincement des cordes, le craquement des jougs et les cris puissants et dominateurs du charpentier couvrirent ces sons grÃªles. Le temps Ã©tait Ã l'orage, l'horizon Ã©tait chargÃ© de nuÃ©es violettes qui montaient rapidement. Jean, baignÃ© de sueur, avait retenu tout le monde, en jurant qu'il fallait achever cette besogne avant la pluie qui allait gonfler la riviÃ¨re, et qui pouvait emporter les arbres abattus. Une sorte de rage s'Ã©tait

emparÃ©e de lui, et, malgrÃ© la piÃ©tÃ© qui rÃ©gnait au fond de son cÅ“ur, il jurait comme un paÃ¯en, comme s'il eÃ»t cru ainsi dÃ©cupler ses forces. Le sang bourdonnait dans son oreille; des exclamations de fureur et de joie lui Ã©chappaient Ã chaque exploit de son bras robuste, et venaient se mÃªler aux grondements de la foudre. Des coups de vent impÃ©tueux l'enveloppaient de feuillage et faisaient voltiger sur son front les mÃ¨ches argentÃ©es de sa rude chevelure. Avec son teint pÃ¢le, ses yeux Ã©tincelants, son tablier de cuir, sa grande taille maigre, son bras nu et armÃ©, il avait l'air d'un cyclope faisant, sur les flancs de l'Etna, sa provision de bois, pour alimenter le foyer de sa forge infernale.

Tandis que le marquis s'Ã©puisait en impuissantes clameurs, le charpentier, ayant dÃ©gagÃ© le dernier obstacle, revint en courant sur le tronc arrondi d'un jeune Ã©rable, avec une adresse qui eÃ»t fait honneur Ã un acrobate de profession, sauta sur le rivage, et, saisissant la corde de l'attelage, il allait unir l'exubÃ©rance de sa force athlÃ©tique Ã celle des bÅ“ufs Ã©puisÃ©s de fatigue, lorsqu'il sentit tomber assez sÃ¨chement sur ses reins, couverts seulement d'une grosse chemise, le jonc souple et nerveux de M. de Boisguilbault.

Le charpentier se crut fouettÃ© par une branche, comme cela lui Ã©tait arrivÃ© assez souvent dans cette bataille contre les rameaux verdoyants. Il laissa Ã©chapper un juron terrible, et, se retournant avec vivacitÃ©, il coupa en deux la canne du marquis avec sa cognÃ©e, en disant:

Â«En voilÃ une qui ne battra plus personne.Â»

A peine avait-il prononcÃ© cette formule d'extermination, que ses yeux, voilÃ©s par l'ivresse du travail, s'Ã©claircirent tout Ã coup, et, qu'Ã la lueur d'un grand Ã©clair, il vit son bienfaiteur debout devant lui, pÃ¢le comme un spectre. Le marquis tenait encore, dans sa main tremblante de rage, la pomme d'or et le tronÃ§on de sa canne. Ce tronÃ§on Ã©tait si court qu'il s'en Ã©tait fallu de bien peu que Jean n'abattÃ®t la main imprudemment levÃ©e sur lui.

--Par les cinq cent mille noms du diable, monsieur de Boisguilbault!

s'Ã©cria-t-il en jetant sa cognÃ©e; si c'est votre esprit qui vient lÃ pour me tourmenter, je vous ferai dire une messe; mais si c'est vous, en chair et en os, parlez-moi, car je ne suis pas patient avec les gens de l'autre monde.

--Que fais-tu ici? pourquoi dÃ©truis-tu mes plantations, bÃªte stupide? rÃ©pondit M. de Boisguilbault, que le danger auquel il venait d'Ã©chapper comme par miracle n'avait nullement calmÃ©.

--Excusez, reprit Jean stupÃ©fait, vous ne paraissez pas content! C'est donc vous qui tapez comme Ã§a? Vous n'Ãªtes pas mignon dans la colÃ¨re, et vous n'avertissez pas le monde. Ah Ã§a! ne recommencez plus, car si vous ne m'aviez pas rendu un si grand service, je vous aurais dÃ©jÃ coupÃ© en deux comme un osier.

--Not' maÃ®tre, not' maÃ®tre, faites pardon, dit le mÃ©tayer, qui avait abandonnÃ© lestement la tÃªte de ses bÅ“ufs pour se mettre entre le charpentier et le marquis, c'est moi qui ai demandÃ© le Jean pour abattre nos arbres. Personne ne s'y entend comme lui, et il fait l'ouvrage de dix Ã lui tout seul. Voyez s'il a perdu son temps! Depuis midi jusqu'Ã cette heure, il a jetÃ© bas ces trente arbres, il les a dÃ©bitÃ©s comme vous voyez, et il nous a aidÃ©s Ã les retirer de l'eau. Ne vous fÃ¢chez pas contre lui, not' maÃ®tre! C'est un rude ouvrier, et Ã§a serait pour son profit qu'il ne travaillerait pas si bien.

--Et pourquoi abat-il mes arbres? qui lui a permis de les abattre?

--C'est des arbres que la dribe avait dÃ©racinÃ©s, not' maÃ®tre, et qui commenÃ§aient Ã jaunir: une dribe de plus, et l'eau les emportait avec la souche. Voyez si je vous trompe!Â»

Le marquis retrouva alors assez de calme pour regarder autour de lui, et pour constater que l'inondation du mois de juin avait couchÃ© ces arbres sur le flanc. La terre largement crevassÃ©e et les racines en l'air attestaient la vÃ©ritÃ© du rapport qu'on lui faisait. Mais, ne voulant pas encore s'en rapporter au tÃ©moignage de ses yeux:

Â«Et pourquoi n'avez-vous pas attendu mes ordres pour les enlever?

dit-il, ne vous ai-je pas dÃ©fendu cent fois de mettre la cognÃ©e Ã un seul arbre sans m'avoir consultÃ©?

--Mais, not' maÃ®tre, vous ne vous souvenez donc pas que j'ai Ã©tÃ© vous avertir de ce dÃ©gÃ¢t, le lendemain mÃªme de la dribe? que vous m'avez dit: Â«En ce cas, il faut les Ã´ter de lÃ et en planter d'autres?Â» VoilÃ le temps propice pour planter, et je me dÃ©pÃªchais de faire de la place, d'autant plus qu'il y a lÃ de beaux et bons arbres pour faire des Ã©chelles de longueur, et que Ã§a ne m'aurait pas contentÃ© de vous les laisser perdre. Si vous voulez donner un coup de pied jusque dans notre cour, vous verrez qu'il y en a une douzaine de rangÃ©s sous le hangar, et demain nous y porterons le reste.

--A la bonne heure, rÃ©pondit M. de Boisguilbault, honteux de sa prÃ©cipitation. Je me souviens, en effet, de vous avoir permis de le faire. Je l'avais oubliÃ©: j'aurais dÃ» venir voir cela plus tÃ´t.

--Dame! vous sortez si peu, not' maÃ®tre! dit le bon paysan. L'autre jour, pourtant, j'avais rencontrÃ© M. Ã‰mile, comme il allait vous voir, et je lui avais montrÃ© le dommage, en lui recommandant de vous en faire souvenir. Il l'aura donc oubliÃ©?

--Apparemment, dit M. de Boisguilbault; n'importe, rentrez chez vous, car voici la nuit et l'orage.

--Mais vous allez vous mouiller, not' maÃ®tre, il faut venir attendre Ã la maison que la pluie ait fini de tomber.

--Non pas, dit le marquis, elle peut durer longtemps, et je ne suis pas assez loin de chez moi pour ne pouvoir rentrer Ã temps.

--Not' maÃ®tre, vous n'aurez pas le temps, la voilÃ qui commence, et Ã§a va tomber dru!

--C'est bon, c'est bon, je vous remercie, c'est mon affaire, dit le marquis.Â» Et, tournant le dos, il s'Ã©loigna, tandis que ses mÃ©tayers et leurs bÅ“ufs reprenaient le chemin du domaine[1].

[Footnote 1: On appelle encore *domaine*, dans nos campagnes, les fermes et les mÃ©tairies.]

--Ã‡a n'y fait pas trop bon pour un homme d'Ã¢ge comme lui! dit le mÃ©tayer Ã son fils, en regardant le marquis partir d'autant plus lentement qu'il Ã©tait privÃ© de l'appui de sa canne.

--S'il avait voulu patienter, rÃ©pondit le jeune paysan, on aurait pu lui aller chercher sa voiture. *Ah Ã§Ã ! Gaillard! Chauvet!* cria-t-il Ã ses bÅ“ufs, courage, mes enfants. *Quiche! arriÃ¨re! vire, mon mignon!*Â»

Et, ne songeant plus qu'Ã diriger son attelage encornÃ© Ã travers les prÃ©s humides, le pÃ¨re et le fils disparurent derriÃ¨re les buissons, suivis de tout leur monde, sans s'inquiÃ©ter davantage du vieux maÃ®tre. Telle est l'insouciance naturelle au paysan.

M. de Boisguilbault atteignit l'extrÃ©mitÃ© de la prairie par laquelle il Ã©tait venu, et au moment de franchir la haie, il se retourna et vit Jean Jappeloup qui Ã©tait restÃ© assis sur une souche, au milieu de son abatis, comme un vainqueur mÃ©ditant douloureusement sur le champ de bataille. Toute l'ardeur, toute la gaietÃ© du robuste ouvrier Ã©taient tombÃ©es subitement; il Ã©tait immobile, indiffÃ©rent Ã la pluie qui commenÃ§ait Ã se mÃªler sur sa tÃªte Ã la sueur du travail, et il paraissait en proie Ã une tristesse profonde.

Â«Ma destinÃ©e est d'offenser cet homme-lÃ , et de ne le rencontrer que pour souffrir,Â» se dit M. de Boisguilbault. Et il hÃ©sita longtemps, partagÃ© entre un naÃ¯f repentir et un violente rÃ©pugnance.

Il se dÃ©cida Ã lui faire signe de venir Ã lui, mais Jean ne parut pas le voir, quoiqu'il fit encore un peu de jour; Ã l'appeler d'une voix dont la colÃ¨re n'Ã©levait plus le diapason, mais Jean ne parut pas l'entendre.

Â«Allons, se dit M. de Boisguilbault Ã lui-mÃªme, tu es coupable; il faut t'exÃ©cuter.Â» Et il marcha droit au charpentier.

Â«Pourquoi restes-tu lÃ ?Â» lui dit-il en lui frappant sur l'Ã©paule.

Jean tressaillit, et, sortant comme d'un rÃªve:

Â«Ah! ah! que me voulez-vous donc? dit-il d'un ton brusque et courroucÃ©. Venez-vous encore pour me battre? Tenez, voilÃ le reste de votre canne! je comptais vous le reporter demain matin pour vous faire souvenir de ce qui vous est arrivÃ© ce soir.

--J'ai eu tort, dit M. de Boisguilbault en balbutiant.

--C'est bientÃ´t dit, j'ai eu tort, reprit le charpentier; avec Ã§a, quand on est riche, vieux et marquis, on croit tout rÃ©parÃ©.

--Et quelle rÃ©paration exiges-tu de moi?

--Vous savez bien que je n'en peux demander aucune. D'une chiquenaude, je vous casserais en deux, et, en outre, je suis votre obligÃ©. Mais je vous en voudrai toute ma vie pour m'avoir rendu la reconnaissance humiliante et lourde Ã porter. Je n'aurais pas cru que Ã§a dÃ»t jamais m'arriver, car je n'ai pas le cÅ“ur plus mal fait qu'un autre, et je m'Ã©tais soumis au chagrin de ne pouvoir pas vous remercier. A prÃ©sent, tenez, j'aime mieux aller en prison, ou recommencer Ã vagabonder que d'emporter un coup de canne. Allez-vous-en, laissez-moi tranquille. J'Ã©tais en train de me raisonner, et voilÃ que vous me remettez en colÃ¨re. J'ai besoin de me dire que vous Ãªtes un peu fou, pour ne pas vous en dire davantage.

--Eh bien, c'est vrai, Jean, je suis un peu fou, rÃ©pondit tristement le marquis, et ce n'est pas la premiÃ¨re fois qu'il m'arrive de perdre l'empire de ma raison pour des misÃ¨res. C'est Ã cause de cela que je vis seul, que je ne sors pas, et que je me montre le moins possible. Ne suis-je pas assez puni?Â»

Jean ne rÃ©pliqua pas; ce triste aveu faisait succÃ©der la pitiÃ© Ã la colÃ¨re.

Â«Maintenant, dites-moi ce que je puis faire pour rÃ©parer mon tort,

reprit M. de Boisguilbault d'une voix tremblante.

--Rien, rÃ©pondit le charpentier, je vous pardonne.

--Je vous en remercie, Jean. Voulez-vous venir travailler chez moi?

--A quoi bon, puisque je travaille ici pour vous? Ma figure vous ennuie, et il ne tenait qu'Ã vous de ne pas la voir. Je n'allais pas vous chercher. Et puis, vous voudriez me payer mes journÃ©es, et quand je travaille pour vos mÃ©tayers, vous ne pouvez pas me contraindre Ã recevoir leur argent.

--Mais ton travail me profite, puisque l'ouvrage reste acquis Ã mes propriÃ©tÃ©s. Jean, je ne veux pas qu'il en soit ainsi.

--Ah! vous ne voulez pas? Je m'en moque bien, moi! Vous ne pouvez pas m'empÃªcher de m'acquitter de cette faÃ§on-lÃ ; et, puisque vous m'avez injuriÃ© et battu, je m'acquitterai, mordieu! pour vous faire enrager. Ã‡a vous humilie, pas vrai? Eh bien, Ã§a me venge.

--Venge-toi autrement.

--Et comment donc? Que je vous frappe? Nous ne serions pas quittes: je resterais toujours votre obligÃ©, et je ne veux rien vous devoir.

--Eh bien, acquitte-toi, si bon te semble, puisque tu es si fier et si tÃªtu, dit le marquis perdant patience. Tu es aveugle et mÃ©chant, puisque tu ne vois pas la peine que j'Ã©prouve. Tu serais assez vengÃ© si tu la comprenais; mais tu veux une vengeance brutale et cruelle. Tu veux te rÃ©duire Ã la misÃ¨re et t'Ã©puiser de fatigue pour me faire rougir et pleurer tous les jours de ma vie.

--Si vous le prenez comme Ã§a ... dit Jean Ã demi vaincu, non, je ne suis pas un mÃ©chant homme, et je peux vous pardonner une folie de jeunesse. Diable! c'est que vous avez encore la tÃªte vive et la main leste! Qu'est-ce qui dirait Ã§a? Enfin, n'en parlons plus; encore une fois, je vous pardonne.

--Tu consens Ã travailler pour moi?

--A moitiÃ© prix. Faisons cet arrangement-lÃ pour en finir.

--Il n'y a aucune proportion entre ma position et la tienne. Il y en aurait encore moins entre ton travail et ton salaire; sois gÃ©nÃ©reux: c'est la plus belle et la plus complÃ¨te des vengeances. Viens travailler pour moi comme tu travailles pour tout le monde; oublie que je t'ai rendu un service dont ma bourse ne s'est pas seulement aperÃ§ue, et force-moi ainsi Ã Ãªtre ton obligÃ©, puisque tu accepteras, en dÃ©dommagement d'un outrage irrÃ©parable, la plus misÃ©rable des rÃ©parations, celle de l'argent.

--Comme vous tournez Ã§a, je n'y comprends plus goutte. Allons, nous verrons si nous pouvons nous entendre. Mais si je vais chez vous et que ma figure vous mette encore en colÃ¨re! Voyons, ne pouvez-vous pas me dire, au moins, ce que vous avez eu si longtemps contre moi? Vous me devriez bien Ã§a! Il faut que, sans le savoir, je ressemble Ã quelqu'un qui vous a fait du mal. Ce n'est toujours pas quelqu'un d'ici; car je ne connais dans le pays que le vieux cheval du curÃ© de Cuzion Ã qui je ressemble.

--Ne me fais pas de questions; il m'est impossible de te rÃ©pondre. Admets que je suis sujet Ã des accÃ¨s de folie, et aime-moi par pitiÃ©, puisque je ne puis Ãªtre aimÃ© autrement.

--Monsieur de Boisguilbault, dit le charpentier avec effusion, il ne faut pas parler comme cela: ce n'est pas vous rendre justice. Vous avez des dÃ©fauts, c'est vrai, des caprices, des vivacitÃ©s un peu fortes; mais, au fond, vous savez bien qu'on est obligÃ© de vous respecter, parce que vous avez un cÅ“ur juste, que vous aimez le bien et que vous n'avez jamais fait un malheureux autour de vous; et puis, vous avez des idÃ©es ... que vous n'avez pas prises seulement dans vos livres, des idÃ©es que les riches n'ont pas souvent, et qui rendraient le monde heureux, si le monde voulait penser comme vous. Pour avoir ces idÃ©es-lÃ , il ne suffit pas d'Ãªtre instruit et raisonnable, il faut aimer beaucoup tous les hommes qui sont sur la terre, et n'avoir pas une pierre Ã la place du cÅ“ur; c'est pourquoi il faut bien que Dieu s'en soit

mÃªlÃ©. Ne dites donc pas qu'on vous aimerait par pitiÃ©; vous n'auriez qu'Ã vouloir Ãªtre aimÃ©, et il ne faudrait pas beaucoup vous changer pour en venir Ã bout.

--Que faudrait-il donc faire, suivant toi?

--Il ne s'agirait que de ne pas vouloir en empÃªcher ceux qui y sont portÃ©s.

--Quand donc l'ai-je fait?

--Maintes fois, et, pour ne parler que de moi, puisqu'il y en a d'autres dont vous ne voulez sÃ»rement pas encore qu'on vous rappelle le nom ...

--Parle-moi de toi, Jean, dit M. de. Boisguilbault avec un empressement douloureux ... ou plutÃ´t ... viens prendre ton souper et ton gÃ®te chez moi ce soir. Je veux que nous soyons, dÃ¨s aujourd'hui, entiÃ¨rement rÃ©conciliÃ©s, mais Ã certaines conditions que je te dirai peut-Ãªtre ... et qui sont Ã©trangÃ¨res au fond de notre querelle. La pluie augmente, et ces branches ne nous garantissent plus.

--Non, je n'irai pas chez vous ce soir, dit le charpentier, mais je vous reconduirai jusqu'Ã votre porte; car voilÃ une mauvaise nuÃ©e, et il ne fera pas bon Ã marcher dans un instant. Tenez, monsieur de Boisguilbault, voulez-vous me croire? mettez sur vos Ã©paules mon tablier de cuir; Ã§a n'est pas beau, mais Ã§a ne touche que du bois (mon Ã©tat est propre, c'est ce qui m'en a toujours plu), et puis Ã§a ne craint pas l'eau.

--Je veux au contraire que tu le mettes sur ton dos, ce tablier; tu es trempÃ© de sueur, et quoique tu veuilles me traiter en vieillard, tu n'es pas jeune non plus, mon ami; allons, pas de cÃ©rÃ©monie! je suis bien vÃªtu. Ne t'enrhume pas pour moi; souviens-toi que je t'ai frappÃ© ce soir.

--Vous Ãªtes malin comme le diable, vous! Allons, marchons! Non, je ne suis plus jeune, quoique je ne sente pas encore beaucoup les

annÃ©es! Mais savez-vous que je n'ai guÃ¨re que dix ans de moins que vous? Vous souvenez-vous du temps oÃ¹ j'ai construit votre maison de bois dans votre parc? votre chalet, comme vous l'appelez? Eh bien, il y a eu dix-neuf ans, Ã la Saint-Jean derniÃ¨re, que j'y ai plantÃ© le bouquet.

--Oui, c'est vrai, rien que dix-neuf ans! Il me semblait qu'il y avait davantage. Au reste, la maisonnette est fort bien construite, et il y aurait peu de rÃ©parations Ã y faire. Veux-tu t'en charger?

--Si elle en a besoin, je ne dis pas non. C'est un ouvrage qui m'a pourtant donnÃ© bien du mal dans le temps. Ai-je regardÃ© souvent vos diables d'images pour tÃ¢cher de la faire ressembler!

--C'est ton chef-d'Å“uvre, et il t'amusait.

--Oui, il y avait des jours oÃ¹ Ã§a m'amusait trop, Ã§a me rendait malade; mais quand vous veniez me dire: Â«Jean, ce n'est pas Ã§a; tu vas me tromper ...Â» dame! me mettiez-vous en colÃ¨re!

--Tu te fÃ¢chais, tu m'envoyais presque promener!

--Et vous me laissiez dire, dans ce temps-lÃ . Je n'aurais jamais cru qu'aprÃ¨s avoir eu tant de patience avec moi pendant si longtemps, un beau jour vous vous fÃ¢cheriez sans me dire pourquoi. Voyons, qu'est-ce qu'il y a donc Ã y faire, Ã cette maison de bois?

--Il y a une diable de porte qui ne ferme plus.

--Le bois a jouÃ©? Quand faut-il que j'y aille?

--Demain. C'est pour cela que tu vas venir coucher chez moi; il fait trop mauvais temps pour que tu retournes ce soir Ã Gargilesse.

--C'est vrai qu'il fait noir Ã se casser le cou. Prenez garde oÃ¹ vous marchez, vous allez dans le fossÃ©! Mais quand il pleuvrait des lames de faux, j'irais coucher ce soir Ã mon endroit.

--Tu as donc des affaires sÃ©rieuses?

--Oui ... Je veux voir mon petit Ã‰mile Cardonnet, Ã qui j'ai quelque chose Ã dire.

--Ã‰mile? L'as-tu vu aujourd'hui?

--Non, je suis parti de grand matin pour m'occuper de lui. Si vous n'Ã©tiez pas si drÃ´le, on vous conterait Ã§a, puisque vous savez le fond de son histoire.

--Je ne crois pas qu'il ait de secrets pour moi; pourtant, s'il t'a confiÃ© quelque chose de plus qu'Ã moi, je ne veux pas le savoir.

--Soyez tranquille, je n'ai pas non plus envie de vous le dire.

--Et tu ne peux mÃªme pas me donner de ses nouvelles? J'en suis fort inquiet. J'espÃ©rais le voir aujourd'hui, et c'est pour aller Ã sa rencontre que j'Ã©tais sorti.

--Ah! alors, je comprends comment, vous qui ne sortez pas de votre parc, vous avez Ã©tÃ© si loin. Mais vous avez tort de suivre comme Ã§a les prÃ©s. C'est coupÃ© de ruisseaux qui ne sont pas minces, et voilÃ que je ne sais plus oÃ¹ nous sommes. Comme Ã§a tombe, mille millions de diables! voilÃ juste le temps qu'il faisait le soir qu'Ã‰mile est arrivÃ© dans ce pays-ci. Je l'ai rencontrÃ© sous une grosse pierre oÃ¹ il s'Ã©tait mis Ã l'abri, et je ne savais guÃ¨re qu'en m'appuyant lÃ je mettais la main sur un ami, sur un vrai cÅ“ur d'homme, sur un trÃ©sor!

--Tu lui es donc fort, attachÃ©? Il avait essayÃ© de me parler de toi bien souvent ...

--Et vous ne vouliez pas le laisser dire? Je m'en doute. Tenez, c'est un homme comme vous, pas plus fier au fond de l'Ã¢me, et aussi prÃªt Ã donner sa vie que sa bourse pour les malheureux. Seulement, il ne se fÃ¢che pas pour rien, et quand il vous a dit une bonne parole, on ne craint pas qu'il vous allonge un coup de trique.

--Oh! je sais qu'il est beaucoup meilleur; et surtout plus aimable que

moi. Si tu le vois ce soir ou demain matin, apporte-moi de ses nouvelles; dis-lui de venir me voir, je suis accablÃ© de ses chagrins.

--Et moi aussi; mais j'ai meilleure espÃ©rance que lui et vous. Pourtant, si j'Ã©tais riche comme vous ...

--Que ferais-tu?

--Je ne sais; mais l'argent arrange tout avec des gens de l'Ã©toffe du pÃ¨re Cardonnet. Si vous vouliez l'embarquer dans quelque gros marchÃ© et y sacrifier quelques centaines de mille francs, vous qui avez trois ou quatre millions, et pas d'enfants! Il n'est pas si riche qu'il en a l'air, lui! Il se fait peut-Ãªtre plus de revenu que vous, mais son fonds n'est guÃ¨re gros, que je crois!

--Ainsi, tu approuverais qu'on lui achetÃ¢t la libertÃ© de son fils?

--Il y a des gens qui ne donnent jamais, et qui vendent ce qu'ils doivent. Mais, par le sang du diable! nous voilÃ dans l'Ã©tang! ArrÃªtez-vous! arrÃªtez-vous! ce n'est pas de la terre, c'est de l'eau; nous avons trop pris sur la droite: ce n'est pourtant pas le vin qui nous a troublÃ© la cervelle. Par oÃ¹ allons-nous sortir de lÃ ?

--Je n'en sais rien; il y a longtemps que nous marchons, et nous devrions Ãªtre Ã Boisguilbault.

--Attendez! attendez! je me reconnais, dit le charpentier. VoilÃ derriÃ¨re nous une petite clartÃ© avec un gros arbre ... attendons l'Ã©clair ... regardez bien ... le voilÃ : oui, j'y suis. C'est la maison de la mÃ¨re Marlot! Diable, il y a des malades lÃ -dedans, deux enfants qui ont la fiÃ¨vre typhoÃ¯de, qu'on dit! C'est Ã©gal, c'est une bonne femme, et d'ailleurs, sur toutes vos terres, vous Ãªtes certain d'Ãªtre bien reÃ§u.

--Oui, cette femme est ma locataire, si je ne me trompe.

--Qui ne vous paie pas gros, ni souvent, que je crois! Allons, donnez-moi la main.

--Je ne savais pas qu'elle eÃ»t des enfants malades, dit le marquis en entrant dans la cour de la chaumiÃ¨re.

--C'est tout simple; vous ne sortez pas, et vous n'allez jamais si loin. Mais d'autres y ont pensÃ©; voyez! voilÃ une carriole et un cheval de ma connaissance, Ã§a peut nous servir.

--Quelle est donc cette dame, dit le marquis en regardant Ã travers la vitre de la chaumiÃ¨re.

--Vous ne la connaissez donc pas? dit le charpentier tout Ã©mu.

--Je ne me rappelle pas de l'avoir jamais rencontrÃ©e, rÃ©pondit M. de Boisguilbault en examinant l'intÃ©rieur avec plus d'attention. C'est sans doute une personne charitable, qui remplit auprÃ¨s des malheureux les devoirs que je nÃ©glige.

--C'est la sÅ“ur du curÃ© de Cuzion, reprit Jean Jappeloup, c'est une bonne Ã¢me, une jeune veuve trÃ¨s charitable, comme vous le dites. Attendez que je la prÃ©vienne de votre arrivÃ©e, car, je la connais, elle est un peu timide....Â»

Il s'Ã©lanÃ§a dans la chaumiÃ¨re, dit rapidement quelques paroles Ã l'oreille de la vieille femme et de Gilberte, qu'il venait, par une inspiration subite, de mÃ©tamorphoser en sÅ“ur de curÃ©, puis il revint prendre M. de Boisguilbault et le fit entrer en lui disant: Â«Venez, monsieur le marquis, venez! vous ne ferez peur Ã personne. Les malades vont mieux, et il y a lÃ un bon petit feu de javelle pour vous sÃ©cher.Â»

XXX.

LE SOUPER IMPRÃ‰VU.

Il fallait que le temps fÃ»t bien mauvais, ou que le marquis subÃ®t Ã son insu quelque mystÃ©rieuse influence; car il se dÃ©cida Ã affronter la rencontre d'une personne inconnue. Il entra, et saluant la

prÃ©tendue veuve avec une politesse craintive, il s'approcha du feu oÃ¹ la vieille femme s'empressa de jeter de nouvelles branches en s'apitoyant sur les vÃªtements mouillÃ©s de son vieux maÃ®tre. Â«Oh! bonnes gens, est-il possible; comme vous voilÃ fait, monsieur le marquis! vrai, je ne vous aurais pas reconnu si le Jean ne m'avait pas avertie. Chauffez-vous, chauffez-vous, notre monsieur; car, Ã votre Ã¢ge, il y a lÃ de quoi attraper le coup de la mort.Â» Et, croyant se montrer officieuse et attentive avec ses sinistres prÃ©visions, la bonne femme, toute troublÃ©e d'ailleurs de recevoir une pareille visite, faillit mettre le feu Ã sa cheminÃ©e.

Â«Non, ma bonne femme, lui dit le marquis, je suis fort solidement vÃªtu en tout temps, et je sens Ã peine la pluie ...

--Oh! je le crois bien que vous Ãªtes bien vÃªtu! reprit-elle, voulant lui faire un compliment qu'elle supposait propre Ã le flatter; car vous avez bien le moyen de l'Ãªtre!...

--Il ne s'agit pas de cela, reprit le marquis; c'est pour vous dire de ne pas tant vous dÃ©mener, et de ne pas quitter vos malades pour moi. Je suis fort bien ici, et la vie d'un vieillard comme moi est moins prÃ©cieuse que celle de ces jeunes enfants. Sont-ils malades depuis longtemps?

--Depuis une quinzaine, Monsieur! Mais le plus mauvais est passÃ©, Dieu merci!

--Pourquoi, lorsque vous avez des malades, ne venez-vous pas me voir?

--Oh nenni! je n'oserais pas. Je craindrais de vous ennuyer. On est si simple, nous autres! on ne sait pas bien parler, et on est honteux de demander.

--C'est moi qui devrais venir m'informer de vos misÃ¨res, dit le marquis en soupirant; et je vois que des Ã¢mes plus actives et plus dÃ©vouÃ©es le font Ã ma place!Â»

Gilberte se tenait au fond de la chambre. Muette d'effroi et n'osant se prÃªter Ã la ruse du charpentier, elle essayait de se dissimuler

derriÃ¨re les gros rideaux de serge du lit oÃ¹ gisait le plus jeune des enfants. Elle eÃ»t voulu n'avoir rien Ã dire, et, tout en prÃ©parant une tisane, elle cachait son visage tournÃ© vers la muraille, et ramenait son petit chÃ¢le sur ses Ã©paules. Un fichu de grosse dentelle noire, nouÃ© sous le menton, cachait, ou du moins Ã©teignait l'or de sa chevelure, que le marquis eÃ»t pu reconnaÃ®tre, s'il en eÃ»t jamais remarquÃ© la nuance et la splendeur. Mais, deux fois seulement, M. de Boisguilbault avait rencontrÃ© Gilberte donnant le bras Ã son pÃ¨re. Il avait reconnu de loin M. Antoine, et avait dÃ©tournÃ© la tÃªte. S'il s'Ã©tait vu forcÃ© de passer prÃ¨s d'eux, il avait fermÃ© les yeux pour ne point voir les traits redoutÃ©s de cette jeune fille. Il n'avait donc aucune idÃ©e de sa tournure, de sa physionomie ou de ses maniÃ¨res.

Jean avait su mentir avec tant d'Ã -propos et d'aplomb, que le marquis ne se douta de rien. La figure de Sylvain Charasson, accroupi comme un chat dans les cendres, et profondÃ©ment endormi, pouvait ne lui Ãªtre pas aussi inconnue, car le page de ChÃ¢teaubrun, maraudeur effrontÃ© de sa nature, avait dÃ» Ãªtre surpris par lui maintes fois le long de ses haies, accrochÃ© Ã ses branches couvertes de fruits; mais il faisait si peu de questions, et il mettait au contraire un soin si assidu Ã ne rien voir et Ã ne rien savoir de tout ce qui dÃ©passait le mur de son parc, qu'il ne savait aucunement le nom et la condition de cet enfant.

N'Ã©prouvant donc aucune mÃ©fiance, et se sentant portÃ© par l'agitation morale et physique qu'il avait Ã©prouvÃ©e dans cette soirÃ©e, Ã plus d'expansion que de coutume, il osa suivre des yeux les mouvements de la dame charitable, et mÃªme s'approcher d'elle pour lui faire quelques questions sur ses malades. La rÃ©serve un peu sauvage de cette amie des pauvres le frappait d'un respect particulier, et il trouvait noble et de bon goÃ»t qu'au lieu d'Ã©taler devant lui ses bonnes Å“uvres, elle parÃ»t troublÃ©e et contrariÃ©e d'avoir Ã©tÃ© surprise au milieu de ses fonctions de sÅ“ur de charitÃ©.

Gilberte avait une telle peur d'Ãªtre reconnue, qu'elle craignait de faire entendre le son de sa voix, et, comme si son organe n'eÃ»t pas Ã©tÃ©

aussi Ã©tranger au marquis que sa figure, elle attendait que la paysanne rÃ©pondÃ®t pour elle aux interrogations. Mais Jean, qui craignait que la vieille femme ne sÃ»t pas jouer son rÃ´le et ne vÃ®nt Ã trahir, par maladresse, l'incognito de Gilberte, se plaÃ§ait toujours devant elle, et la repoussait vers la cheminÃ©e en lui faisant des yeux terribles chaque fois que M. de Boisguilbault avait le dos tournÃ©. La mÃ¨re Marlot, tremblante et ne comprenant rien Ã ce qui se passait chez elle, ne savait Ã qui entendre et faisait des vÅ“ux pour que, la pluie cessant, elle put Ãªtre dÃ©livrÃ©e de la prÃ©sence de ces nouveaux hÃ´tes.

Enfin Gilberte, un peu rassurÃ©e par la voix douce et les maniÃ¨res courtoises du marquis, s'enhardit Ã lui rÃ©pondre; et comme il s'accusait toujours de nÃ©gligence: Â«J'ai ouÃ¯ dire, Monsieur, lui dit-elle, que vous Ã©tiez d'une santÃ© fort dÃ©licate, et que vous lisiez beaucoup. Je conÃ§ois que vos occupations ne vous permettent pas de remplir des soins si multipliÃ©s. Moi, je n'ai rien de mieux Ã faire, et je demeure si prÃ¨s d'ici, que je n'ai pas grand mÃ©rite Ã venir soigner les malades de la paroisse.Â»

Elle regarda le charpentier en disant ces derniers mots, comme pour lui faire remarquer qu'elle entrait enfin dans l'esprit de son rÃ´le, et Jean se hÃ¢ta d'ajouter, pour donner plus de poids Ã cette phrase de dÃ©vote: Â«D'ailleurs, c'est une nÃ©cessitÃ© et un devoir de position. Si la sÅ“ur du curÃ© ne prenait soin des pauvres, qui le ferait?

--Je serais un peu rÃ©conciliÃ© avec ma conscience, dit le marquis, si madame voulait s'adresser Ã moi lorsqu'il m'arrive d'ignorer ou d'oublier mes devoirs. Ce que mon zÃ¨le n'accomplit pas, ma bonne volontÃ© du moins pourrait y supplÃ©er; et tandis que madame se rÃ©serverait la plus noble et la plus pÃ©nible tÃ¢che, celle de soigner les malades de ses propres mains, je pourrais ajouter par mon argent, aux ressources trop restreintes de la charitÃ© du prÃªtre. Permettez-moi de m'associer Ã vos bonnes actions, Madame, je vous en supplie, ou si vous ne voulez pas me faire cet honneur, adressez-moi tous vos pauvres. Une simple recommandation de vous me les rendra sacrÃ©s.

--Je sais qu'ils n'ont pas besoin de cela, monsieur le marquis, rÃ©pondit Gilberte, et que vous en secourez beaucoup plus que je ne peux le faire.

--Vous voyez bien que non, puisque je ne me trouve ici que par hasard, et que vous y Ãªtes venue tout exprÃ¨s.

--Mais non; je n'ai pas devinÃ© qu'ils avaient besoin de moi, rÃ©pondit Gilberte: c'est cette pauvre femme qui est venue me chercher; sans cela j'aurais pu fort bien l'ignorer aussi.

--Vous voulez en vain diminuer votre mÃ©rite pour attÃ©nuer mes torts. On va vous chercher, vous, et on n'ose pas s'adresser Ã moi: ceci me condamne et vous glorifie.

--Diantre! ma Gilberte, dit le charpentier Ã la jeune fille en l'attirant Ã l'Ã©cart, m'est avis que vous faites des miracles et que vous apprivoiseriez le vieux hibou si vous vouliez en avoir le courage. *Ah mais!* comme dit Janille, Ã§a va bien, et si vous voulez faire et dire comme moi, je vous rÃ©ponds que vous le raccommoderez avec votre pÃ¨re.

--Oh! si je le pouvais! mais, hÃ©las! mon pÃ¨re m'a fait promettre, jurer mÃªme de ne jamais l'essayer.

--Et pourtant il mourrait d'envie que Ã§a rÃ©ussÃ®t! Tenez, s'il vous a fait promettre Ã§a, c'est qu'il croyait impossible ce qui est trÃ¨s possible aujourd'hui ... pas demain peut-Ãªtre, mais ce soir! Il faut battre le fer quand il est chaud, et vous voyez bien qu'il y a un fameux changement, puisque nous sommes venus lÃ ensemble et qu'il me parle de bonne amitiÃ©.

--Comment donc s'est fait ce miracle?

--C'est une canne qui a fait ce miracle-lÃ sur mon dos; je vous conterai Ã§a plus tard. En attendant, il faut Ãªtre gentille, un peu hardie, avoir de l'esprit, enfin ressembler en tout, ce soir, Ã votre ami Jean. Ã‰coutez, je commence!

Et quittant brusquement la jeune fille, Jean se rapprocha du vieillard. Â«Savez-vous, lui dit-il, ce que cette dame me raconte Ã l'oreille? C'est qu'elle veut absolument vous reconduire chez vous dans sa voiture. Ah! monsieur de Boisguilbault, vous ne pouvez pas refuser Ã une dame; elle dit que les chemins sont trop gÃ¢tÃ©s pour que vous marchiez, que vous Ãªtes trop mouillÃ© pour attendre ici votre voiture, qu'elle a un cabriolet avec un bon cheval, une vraie jument de curÃ© qui ne se fÃ¢che et ne s'Ã©tonne de rien, et qui va assez vite quand on n'a pas le bras engourdi et qu'il y a une mÃ¨che au fouet. Dans un quart d'heure, vous serez rendu chez vous, au lieu que vous en avez pour une heure Ã patauger dans la boue et les cailloux.Â»

M. de Boisguilbault adressait des remerciements affectueux Ã la belle veuve, et ne voulait point accepter; mais Gilberte insista elle-mÃªme avec une grÃ¢ce irrÃ©sistible. Â«Je vous en supplie, monsieur le marquis, dit-elle en tournant vers lui ses beaux yeux encore effrayÃ©s comme ceux d'une colombe Ã demi apprivoisÃ©e, ne me faites pas le chagrin de me refuser; ma voiture est laide, pauvre et crottÃ©e, mon cheval aussi; mais l'un et l'autre sont solides. Je sais fort bien conduire, et Jean me ramÃ¨nera.

--Mais cette course vous retardera trop, dit le marquis; on sera inquiet chez vous.

--Non! dit Jean; voilÃ le page de M. le curÃ©, celui qui lui sert sa messe et qui lui sonne la cloche; c'est un drÃ´le qui a bon pied, bon Å“il, et qui ne craint pas plus l'eau qu'une grenouille. Il a aux pattes des escarpins de chÃªne un peu plus solides que les vÃ´tres, et il va marcher aussi vite vers Cuzion qu'un trait de scie dans une planche de sapin. Il dira qu'on n'ait pas Ã s'inquiÃ©ter; que madame est en bonne compagnie, et que c'est le vieux Jean qui la ramÃ¨ne. Ainsi c'est dit!--Ã‰coute ici, l'Ã©veillÃ©, dit-il Ã Charasson, qui bÃ¢illait Ã se dÃ©mettre la mÃ¢choire et regardait, d'un air Ã©bahi, M. de Boisguilbault; viens que je te ranime un peu au grand air, et que je te mette sur ton chemin.

Il traÃ®na et porta presque Sylvain Ã quelques pas de la chaumiÃ¨re, et lÃ , lui mettant son tablier de cuir sur les Ã©paules, il lui dit, en lui

tirant les oreilles un peu fort, pour lui graver ses paroles dans la mÃ©moire: Â«Cours Ã ChÃ¢teaubrun, et dis Ã M. Antoine que Gilberte vient Ã Boisguilbault avec moi; qu'il se tienne tranquille, que tout va bien de ce cÃ´tÃ©-lÃ , et que dÃ»t-elle passer la nuit dehors, il ne faut pas qu'il s'inquiÃ¨te. Entends-tu? comprends-tu?

--J'entends bien, mais je ne comprends guÃ¨re, rÃ©pondit Sylvain. Voulez-vous bien laisser mes oreilles, grand vilain Jean?

--Je te les allongerai encore, si tu raisonnes; et si tu fais mal ma commission, je te les arracherai demain.

--J'ai entendu, Ã§a suffit; lÃ¢chez-moi.

--Et si tu t'amuses en route, gare Ã toi!

--PardiÃ©, il fait un joli temps pour s'amuser!

--Et si tu me perds ma peau de bique!...

--Pas si bÃªte, elle ne me *gÃ¢tera* pas!Â»

Et l'enfant se mit Ã courir vers les ruines, se dirigeant dans les tÃ©nÃ¨bres avec l'instinct d'un chat.

Â«A prÃ©sent, dit Jean en sortant la brouette et la vieille jument de dessous le hangar, Ã nous deux, ma vieille brave Lanterne! Ah! monsieur Sacripant, ne vous fÃ¢chez pas, c'est moi! Vous avez suivi votre jeune maÃ®tresse, c'est bien; mais M. le marquis, qui ne regarde pas les gens, n'a pas peur de regarder les chiens, et il pourrait vous connaÃ®tre. Faites-moi le plaisir de suivre votre ami Charasson. Vous retournerez chez vous Ã pied, j'en suis dÃ©solÃ©.Â» Et, allongeant deux grands coups de fouet au pauvre animal, il le forÃ§a de s'enfuir en courant sur les traces de Sylvain. Â«Allons, monsieur le marquis, je vous attends!Â» cria le charpentier. Et le marquis, vaincu par l'insistance de Gilberte, monta dans la brouette, oÃ¹ il se plaÃ§a entre elle et Jean Jappeloup.

Les Ã©toiles du ciel ne virent pas cet Ã©trange rapprochement; car d'Ã©pais nuages voilaient leur face, et la mÃ¨re Marlot, seule tÃ©moin de cette aventure inouÃ¯e, n'eut pas l'esprit assez libre pour se livrer Ã de longs commentaires. Le marquis lui avait mis sa bourse dans la main en franchissant le seuil de sa maison, et elle passa le reste de la nuit Ã compter les beaux Ã©cus qu'elle contenait et Ã soigner ses petits, en disant: Â«Cette chÃ¨re demoiselle, c'est elle qui nous a portÃ© bonheur!Â»

Le marquis prit les rÃªnes, ne voulant pas souffrir que son aimable compagne eÃ»t la peine de le conduire. Jean s'arma du fouet pour stimuler d'un bras vigoureux l'ardeur de la pauvre Lanterne. Gilberte, que Janille, dans la prÃ©vision de l'orage, avait munie d'un large parapluie et du vieux manteau de son pÃ¨re, en la laissant vaquer Ã ses habitudes charitables, s'occupa Ã prÃ©server ses compagnons; et comme le vent lui disputait le manteau, elle le fixa d'une main sur les Ã©paules de M. de Boisguilbault, tandis que de l'autre elle soutenait le parapluie de toute sa force pour abriter la tÃªte du vieillard avec un soin filial. Le marquis fut si touchÃ© de ces gÃ©nÃ©reuses attentions, qu'il perdit toute sa timiditÃ© et lui exprima sa reconnaissance dans les termes les plus affectueux que le respect put lui permettre. Gilberte tremblait Ã l'idÃ©e que d'un moment Ã l'autre cette sympathie pouvait se changer en fureur, et le vieux Jean riait dans sa barbe, en recommandant toutes choses Ã la Providence.

Quoiqu'il ne fÃ»t guÃ¨re plus de neuf heures, tout le monde Ã©tait couchÃ© au chÃ¢teau de Boisguilbault lorsque nos voyageurs y arrivÃ¨rent. Jamais personne autre que le vieux Martin ne s'occupait du maÃ®tre aprÃ¨s le coucher du soleil, et ce soir-lÃ Martin ayant fermÃ© le parc aprÃ¨s avoir vu le marquis entrer dans son chalet, ne se doutait guÃ¨re qu'il avait fait une sortie et qu'il courait les champs par la pluie et la foudre, en compagnie d'un vieux charpentier et d'une jeune demoiselle.

Jean ne se souciait pas beaucoup de franchir la grille de la cour avec Gilberte; car il Ã©tait impossible, demeurant aussi prÃ¨s de ChÃ¢teaubrun, que quelques serviteurs, sinon tous, ne connussent pas

la figure de cette charmante fille, et la premiÃ¨re exclamation devait la trahir.

Cependant la pluie tombait toujours, et il n'y avait aucun motif plausible pour faire descendre Ã la porte extÃ©rieure le marquis ou Gilberte, d'autant plus que M. de Boisguilbault voulait absolument que ses compagnons entrassent chez lui pour attendre au coin du feu la fin d'une pluie si obstinÃ©e et si froide. Jean mourait pourtant d'envie de saisir ce prÃ©texte pour prolonger le rapprochement; mais Gilberte refusait avec terreur d'entrer dans le sombre manoir de Boisguilbault, et il Ã©tait certain qu'il y avait grand danger Ã le faire.

Heureusement, les habitudes excentriques du marquis lui rendirent impossible l'entrÃ©e de son chÃ¢teau. Il eut beau agiter la cloche Ã diverses reprises, le vent rugissait avec fureur et emportait au loin la vibration. Aucun domestique, aucune servante ne couchait dans cette partie du bÃ¢timent, oÃ¹ rÃ©gnait systÃ©matiquement une affreuse solitude; et quant au vieux Martin, seul exceptÃ© de cette rÃ¨gle, il Ã©tait trop sourd pour entendre, soit la cloche, soit la foudre.

M. de Boisguilbault fut trÃ¨s-mortifiÃ© de ne pouvoir exercer l'hospitalitÃ© dont tout lui faisait un devoir, et conÃ§ut beaucoup de dÃ©pit contre lui-mÃªme de n'avoir pas prÃ©vu ce qui arrivait. Sa colÃ¨re faillit revenir, et se tourner contre le vieux Martin, qui se couchait avec le soleil. Enfin, prenant tout Ã coup son parti: Â«Je vois bien, dit-il, qu'il faut que je renonce Ã rentrer chez moi, et qu'Ã moins d'avoir du canon pour prendre ma maison d'assaut, je ne rÃ©veillerai personne; mais si madame ne craint pas de visiter la cellule d'un anachorÃ¨te, j'ai ailleurs un gÃ®te dont la clef ne me quitte pas, et oÃ¹ nous trouverons tout ce qu'il faut pour se reposer et se rÃ©chauffer.Â» En parlant ainsi, il tourna la tÃªte du cheval vers le parc, mit pied Ã terre Ã la grille, l'ouvrit lui-mÃªme, et y fit entrer le cabriolet en tirant Lanterne par la bride, tandis que Jean pressait le bras de la tremblante Gilberte pour la dÃ©terminer Ã tenter l'aventure. Â«Dieu me confonde! lui dit-il Ã voix basse, il nous conduit dans sa maison de bois, oÃ¹ il passe toutes les nuits Ã Ã©voquer le diable! Sois tranquille, ma Gilberte, je suis avec toi, et c'est aujourd'hui que

nous allons mettre Satan Ã la porte d'ici.Â»

M. de Boisguilbault, ayant refermÃ© derriÃ¨re lui la grille du parc, ordonna au charpentier de conduire le cheval, et de le suivre au pas jusqu'Ã une espÃ¨ce de hangar de jardinier oÃ¹ souvent Ã‰mile plaÃ§ait *Corbeau* lorsqu'il arrivait ou voulait partir tard; et tandis que Jean s'occupait de mettre Ã couvert la pauvre Lanterne et la brouette de M. Antoine, le marquis offrit son bras Ã Gilberte, en lui disant: Â«Je suis dÃ©solÃ© de vous faire faire quelques pas sur le sable; mais vous n'aurez pas le temps de mouiller votre chaussure, car mon ermitage est lÃ , derriÃ¨re ces rochers.Â»

Gilberte frissonna de tous ses membres en entrant seule dans le chalet avec cet Ã©trange vieillard, qu'elle avait toujours cru atteint de folie, et qui l'entraÃ®nait dans les tÃ©nÃ¨bres. Cependant elle se rassura un peu lorsqu'il ouvrit une seconde porte, et qu'elle vit le corridor Ã©clairÃ© par une lampe placÃ©e dans une niche ornÃ©e de fleurs. Cette demeure Ã©lÃ©gante et confortable, malgrÃ© ses dehors et son style rustiques, lui plut extrÃªmement, et sa jeune imagination, amoureuse de simplicitÃ© poÃ©tique, crut se retrouver dans le genre de palais qu'elle avait maintes fois rÃªvÃ©.

Depuis qu'Ã‰mile avait Ã©tÃ© admis dans le mystÃ©rieux chalet, il s'y Ã©tait opÃ©rÃ© de notables amÃ©liorations. Il avait reprÃ©sentÃ© au vieillard que le stoÃ¯cisme des habitudes par lesquelles il voulait protester contre sa propre richesse, commenÃ§ait Ã devenir trop rigide pour son Ã¢ge; et, bien que M. de Boisguilbault ne fÃ»t encore atteint d'aucune infirmitÃ© notable, il avouait y avoir beaucoup souffert du froid pendant la mauvaise saison. Ã‰mile avait apportÃ© lui-mÃªme du vieux chÃ¢teau des tapis, des tentures, d'Ã©pais rideaux et des meubles commodes; il y avait souvent allumÃ© le vaste poÃªle pour combattre l'humiditÃ© des nuits pluvieuses, et le marquis s'Ã©tait laissÃ© aller Ã la douceur d'Ãªtre soignÃ©, douceur toute morale pour lui, et oÃ¹ il trouvait la preuve d'une affection attentive et dÃ©licate. Le jeune homme avait aussi arrangÃ© et embelli la piÃ¨ce oÃ¹ le vieillard prenait souvent avec lui son repas du soir. Il en avait fait une sorte de salon, et Gilberte fut

charmÃ©e de poser ses petits pieds, pour la premiÃ¨re fois de sa vie, sur de magnifiques peaux d'ours, et d'admirer, sur une console de marbre, de beaux vases de vieux SÃ¨vres, remplis des fleurs les plus rares.

La cheminÃ©e, remplie de pommes de pin trÃ¨s-sÃ¨ches, fut allumÃ©e comme par enchantement, lorsque le marquis y eut jetÃ© une feuille de papier enflammÃ©e, et les bougies, reflÃ©tÃ©es dans une glace Ã cadre de chÃªne contournÃ© et bizarrement sculptÃ©, remplirent bientÃ´t la chambre d'une clartÃ© Ã©blouissante pour les yeux d'une fille habituÃ©e Ã la pauvre petite lampe oÃ¹ Janille Ã©pargnait l'huile, Ã l'exemple de la Femme forte de la Bible.

M. de Boisguilbault mit une sorte de coquetterie, pour la premiÃ¨re fois de sa vie, Ã faire les honneurs de son chalet Ã une si aimable hÃ´tesse. Il eut un naÃ¯f plaisir Ã la voir examiner et admirer ses fleurs, et lui promit que, dÃ¨s le lendemain, elle en aurait toutes les greffes et toutes les graines pour renouveler *le jardin du presbytÃ¨re*. Rendu un instant Ã la vivacitÃ© de la jeunesse, il trottait de tous cÃ´tÃ©s pour chercher les petites curiositÃ©s qu'il avait rapportÃ©es de son voyage en Suisse, et les lui offrait avec une joie ingÃ©nue; et, comme elle refusait, en rougissant, de rien accepter, il prit le petit panier dans lequel elle avait apportÃ© des sirops et des confitures Ã ses malades, et le remplit de jolis ouvrages en bois dÃ©coupÃ©s Ã Fribourg, d'Ã©chantillons de cristal de roche, d'agates et de cornalines taillÃ©es en cachets et en bagues; enfin de toutes les fleurs qui remplissaient les vases, et dont il fit un Ã©norme bouquet le moins maladroitement qu'il put.

La grÃ¢ce touchante avec laquelle Gilberte, confuse, remerciait le vieillard, ses questions naÃ¯ves sur le voyage en Suisse dont M. de Boisguilbault avait gardÃ© un souvenir enthousiaste (exprimÃ© en termes un peu classiques), l'intÃ©rÃªt qu'elle mettait Ã l'Ã©couter, ses rÃ©flexions intelligentes lorsqu'elle parvenait Ã se mettre Ã l'aise, le son enchanteur de sa voix, la distinction de ses maniÃ¨res simples et naturelles, son absence de coquetterie, et un mÃ©lange de terreur et d'entraÃ®nement rÃ©pandu dans sa contenance et dans ses

traits, qui donnait Ã sa beautÃ© un caractÃ¨re plus saisissant encore que d'habitude, son teint animÃ©, ses yeux humides de fatigue et d'Ã©motions, son sein oppressÃ© par d'Ã©tranges angoisses, un sourire angÃ©lique qui semblait demander grÃ¢ce ou protection; tout cela pÃ©nÃ©tra si fortement le marquis et le domina si rapidement, qu'il se sentit tout Ã coup Ã©pris jusqu'au fond de l'Ã¢me; Ã©pris saintement, non d'un ignoble dÃ©sir de vieillard pour la jeunesse et la beautÃ©, mais d'un amour de pÃ¨re pour une chaste et adorable enfant! et lorsque le charpentier vint les rejoindre, tout Ã©bloui et charmÃ© lui-mÃªme de se trouver dans une chambre si claire et si chaude, il crut rÃªver en entendant M. de Boisguilbault dire Ã Gilberte: Â«Approchez donc vos pieds de la cheminÃ©e, ma chÃ¨re enfant; je tremble que vous n'ayez gagnÃ© un rhume ce soir, et je ne me le pardonnerais de ma vie!Â»

Puis, entraÃ®nÃ© par une expansion extraordinaire, le marquis, se retournant vers le charpentier, lui tendit la main en disant: Â«Approche donc aussi, toi, et viens t'asseoir auprÃ¨s du feu avec nous. Pauvre Jean! tu Ã©tais Ã peine vÃªtu, et tu es mouillÃ© jusqu'aux os! c'est encore moi qui en suis la cause; si tu n'avais pas voulu m'accompagner, tu serais entrÃ© Ã la ferme, et tu y serais encore; tu aurais soupÃ© surtout, et tu es Ã jeun!... Comment faire pour te donner Ã manger ici? car je suis sÃ»r que tu meurs de faim!

--Ma foi, Ã vous dire vrai, monsieur de Boisguilbault, rÃ©pondit le charpentier en souriant et en fourrant ses sabots dans la cendre chaude, je me moque de la pluie, mais non du jeÃ»ne. Votre maison de bois est devenue diablement belle, depuis que je n'y ai mis la main; mais s'il y avait un morceau de pain dans quelqu'une de ces armoires, dont j'ai posÃ© les rayons jadis ... je les trouverais encore plus jolies ... Depuis midi jusqu'Ã la nuit, j'ai cognÃ© comme un sourd, et je me sens plus faible qu'une mouche, Ã prÃ©sent!

--Eh! mais, j'y songe! s'Ã©cria M. de Boisguilbault, je n'ai pas soupÃ©, moi non plus; je l'ai complÃ¨tement oubliÃ©, et je suis sÃ»r qu'il y a lÃ quelque chose, je ne sais oÃ¹! Cherchons, Jean, cherchons, et nous trouverons!

--Frappez, et l'on vous ouvrira! dit gaiement le charpentier en secouant la porte du fond.

--Pas par lÃ , Jean! dit vivement le marquis, il n'y a rien lÃ que des livres.

--Ah! c'est la porte qui ne tient pas! reprit Jean, la voilÃ qui me tombe dans les mains. Demain, j'arrangerai Ã§a! ce n'est qu'un peu de bois Ã Ã´ter d'en haut pour que le pÃªne joigne. Comment! votre vieux Martin n'a pas l'esprit d'arranger Ã§a? Il a toujours Ã©tÃ© maladroit et embarrassÃ©, ce chrÃ©tien-lÃ !Â»

Jean, plus fort Ã lui seul que les deux vieillards de Boisguilbault, referma la porte sans songer a Ã©prouver la moindre curiositÃ©, et le marquis lui sut grÃ© de cette insouciance, car il l'avait observÃ© attentivement, et avec une sorte d'inquiÃ©tude, tant qu'il avait tenu le bouton de la serrure.

Â«Il y a ordinairement ici un guÃ©ridon tout servi, reprit M. de Boisguilbault; je ne conÃ§ois pas ce qu'il peut Ãªtre devenu, Ã moins que Martin ne m'ait oubliÃ© ce soir!

--Oh! oh! Ã moins que vous ne l'ayez pas remontÃ©e, la vieille horloge de sa cervelle n'a pas Ã©tÃ© en dÃ©faut, dit le charpentier, qui se rappelait avec plaisir tous les dÃ©tails de l'intÃ©rieur du marquis, autrefois si bien connus de lui. Qu'est-ce qu'il y a derriÃ¨re ce paravent? Oui-dÃ ! Ã§a me paraÃ®t bien friand et guÃ¨re solide!Â» Et il exhiba, en repliant le paravent, un guÃ©ridon chargÃ© d'une galantine, d'un pain blanc, d'une assiette de fraises et d'une bouteille de Bordeaux.

--C'est joli Ã offrir Ã une dame, Ã§a, monsieur de Boisguilbault!

--Oh! si je croyais que Madame voulÃ»t accepter mon souper! dit le marquis en faisant rouler le guÃ©ridon auprÃ¨s de Gilberte.

--Pourquoi non? hÃ©! dit Jean en ricanant. Je parie que la bonne Ã¢me a songÃ© aux autres avant de songer Ã nourrir son corps. Voyons, si

elle mangeait seulement deux ou trois fraises, et vous, cette viande blanche, monsieur de Boisguilbault, moi, je m'arrangerai bien du pain mollet et d'un verre de vin noir.

--Nous mangerons comme devraient manger tous les hommes, rÃ©pondit le marquis: chacun suivant son appÃ©tit, et l'expÃ©rience va nous prouver, j'en suis sÃ»r, que la part trop forte, destinÃ©e Ã un seul, va Ãªtre suffisante pour plusieurs. Oh! je vous en prie Madame, procurez-moi le bonheur de vous servir.

--Je n'ai aucunement faim, dit Gilberte, qui, depuis plusieurs jours, Ã©tait trop accablÃ©e et trop agitÃ©e pour n'avoir pas perdu l'appÃ©tit; mais, pour vous dÃ©cider Ã souper tous les deux, je ferai mine de souper aussi.Â»

M. de Boisguilbault s'assit auprÃ¨s d'elle, et la servit avec empressement. Jean prÃ©tendit qu'il Ã©tait trop crottÃ© pour se mettre Ã cÃ´tÃ© d'eux, et quand le marquis eut insistÃ©, il avoua qu'il se trouvait fort mal Ã l'aise sur des chaises si molles et si profondes. Il tira un escabeau de bois, qui restait de l'ancien mobilier rustique, et, se plaÃ§ant sous le manteau de la cheminÃ©e pour se sÃ©cher des pieds Ã la tÃªte, il se mit Ã manger de grand cÅ“ur. Sa part fut amplement suffisante, car Gilberte ne fit que goÃ»ter les fraises, et le marquis Ã©tait d'une sobriÃ©tÃ© phÃ©nomÃ©nale. D'ailleurs, eÃ»t-il eu plus d'appÃ©tit que de coutume, il se fÃ»t volontiers privÃ© pour l'homme qu'il avait battu deux heures auparavant, et qui lui pardonnait avec tant de candeur.

Le paysan mange lentement et en silence; ce n'est pas pour lui la satisfaction d'un besoin capricieux et fugitif, c'est une espÃ¨ce de solennitÃ©; car cette heure de repas est en mÃªme temps, dans la journÃ©e de travail, une heure de repos et de rÃ©flexion. Jappeloup devint donc trÃ¨s grave en coupant mÃ©thodiquement son pain par petits morceaux, et en regardant brÃ»ler les pommes de pin dans le foyer. M. de Boisguilbault, ayant Ã©puisÃ© Ã peu prÃ¨s avec Gilberte tout ce qu'on peut dire Ã une personne qu'on ne connaÃ®t pas, retomba aussi dans son laconisme habituel, et Gilberte, accablÃ©e par plusieurs nuits d'insomnie et de larmes, sentit que la chaleur du feu,

succÃ©dant au froid de l'orage, la jetait dans un assoupissement insurmontable. Elle lutta tant qu'elle put, mais la pauvre enfant n'Ã©tait guÃ¨re plus accoutumÃ©e que son ami le charpentier aux fauteuils moelleux, aux tapis de fourrure et Ã l'Ã©clat des bougies. Tout en essayant de rÃ©pondre et de sourire aux paroles de plus en plus rares du marquis, elle se sentit comme magnÃ©tisÃ©e; sa belle tÃªte se renversa insensiblement sur le dossier, son joli pied s'Ã©tendit vers le feu, et sa respiration Ã©gale et pure trahit tout Ã coup la victoire impÃ©rieuse du sommeil sur sa volontÃ©.

M. de Boisguilbault, voyant le charpentier absorbÃ© dans une sorte de mÃ©ditation, se mit alors Ã examiner les traits de Gilberte avec plus d'attention qu'il n'avait encore osÃ© le faire, et une sorte de frisson s'empara de lui lorsqu'il vit, sous la dentelle noire, Ã demi dÃ©tachÃ©e de sa coiffure, la profusion de son Ã©blouissante chevelure dorÃ©e. Mais il fut tirÃ© de sa contemplation par le charpentier, qui lui dit Ã voix basse:

Â«Monsieur de Boisguilbault, je parie que vous ne vous doutez guÃ¨re de ce que je vais vous apprendre? Regardez bien cette jolie petite dame, et puis je vous dirai qui elle est!Â»

M. de Boisguilbault pÃ¢lit et regarda le charpentier avec des yeux effarÃ©s.

XXXI.

INCERTITUDE.

Â«Eh bien, monsieur de Boisguilbault, l'avez-vous assez regardÃ©e, reprit le charpentier d'un air malin et satisfait, et ne pouvez-vous deviner vous-mÃªme ce qui doit vous intÃ©resser le plus en elle?Â»

Le marquis se leva et retomba tout aussitÃ´t sur sa chaise. Un rayon de lumiÃ¨re avait enfin traversÃ© son esprit, et sa pÃ©nÃ©tration, si longtemps en dÃ©faut, allait, tout d'un coup, plus loin que Jean ne le souhaitait. Il crut avoir devinÃ©, et il s'Ã©cria avec un accent de

violente indignation: Â«Elle ne restera pas ici un instant de plus!Â»

Gilberte, effrayÃ©e et rÃ©veillÃ©e en sursaut, vit devant elle la figure irritÃ©e du marquis; elle se crut perdue, et pensant avec dÃ©sespoir qu'au lieu de rapprocher son pÃ¨re de M. de Boisguilbault, elle allait Ãªtre la cause d'une inimitiÃ© plus profonde, elle ne songea plus qu'Ã assumer sur elle toute la faute, et Ã demander grÃ¢ce pour M. Antoine. Tombant sur ses genoux avec la grÃ¢ce d'une fleur qui se courbe sous le vent d'orage, elle s'empara de la main tremblante du marquis, et, trop Ã©mue pour parler, elle courba sa tÃªte charmante, et appuya, sur le bras du vieillard, son front couvert d'une mortelle pÃ¢leur.

Â«Eh bien, eh bien, dit le charpentier en s'emparant de l'autre main du marquis et en la secouant avec force, Ã quoi songez-vous donc, monsieur de Boisguilbault, d'effrayer ainsi cette enfant? Est-ce que vos lubies vous reprennent, et faut-il que je me fÃ¢che, Ã la fin?

--Qui est-elle? reprit le marquis en essayant de repousser Gilberte, mais trop crispÃ© pour en avoir la force; dites-moi qui elle est, je veux le savoir!

--Vous le savez bien, puisqu'on vous l'a dÃ©jÃ dit, rÃ©pliqua Jean en haussant les Ã©paules: c'est la sÅ“ur sans fortune et sans nom d'un curÃ© de campagne. Est-ce pour cela que vous lui parlez si durement? Et voulez-vous qu'elle sache ce que je sais de vous? TÃ¢chez donc qu'elle ne s'aperÃ§oive pas de vos accÃ¨s, monsieur de Boisguilbault, vous voyez bien que vos airs mÃ©chants la rendent malade de peur! et c'est une drÃ´le de maniÃ¨re de lui faire fÃªte et honneur dans votre maison! Elle ne devait guÃ¨re s'attendre Ã cela, aprÃ¨s avoir eu tant d'honnÃªtetÃ©s pour vous; et le pire, c'est que je ne peux pas lui dire Ã qui vous en avez, puisque je n'y comprends rien moi-mÃªme, pour l'instant!

--Je ne sais pas si vous vous jouez de moi, dit le marquis tout troublÃ©; mais que vouliez-vous donc me dire tout Ã l'heure?

--Quelque chose qui vous eÃ»t fait plaisir, mais que je ne vous dirai

pas, puisque vous n'avez plus votre tÃªte.

--Jean, parlez, expliquez-vous, je ne puis supporter cette incertitude!

--Je ne puis la supporter non plus, dit Gilberte fondant en larmes: Jean, je ne sais pas ce que vous avez dit ou voulu dire de moi; je ne sais pas quelle est ma situation ici, mais je la trouve insupportable; allons-nous-en!

--Non ... non ... dit le marquis plein d'irrÃ©solution et de honte; il pleut encore, il fait un temps affreux, et je ne veux pas que vous partiez.

--Eh bien, pourquoi donc vouliez-vous la chasser tout Ã l'heure? reprit Jean avec une tranquillitÃ© dÃ©daigneuse; qui peut rien comprendre Ã vos caprices? Moi, j'y renonce, et je m'en vais.

--Je ne resterai pas ici sans vous! s'Ã©cria Gilberte en se levant et en courant aprÃ¨s le charpentier, qui faisait mine de partir.

--Mademoiselle ... ou madame, dit M. de Boisguilbault en l'arrÃªtant et en retenant aussi le charpentier, daignez m'Ã©couter, et si vous Ãªtes Ã©trangÃ¨re aux tristes prÃ©occupations dont je suis assailli en cet instant, pardonnez-moi une agitation qui doit vous paraÃ®tre bien ridicule, mais qui est bien pÃ©nible, je vous assure! Je vous en dois pourtant l'explication. On vient de me donner Ã entendre que vous n'Ã©tiez pas la personne que je croyais ... mais une autre personne ... que je ne veux point voir et point connaÃ®tre ... Mon Dieu! je ne sais comment vous dire ... Ou vous me comprenez trop, ou vous ne pouvez pas du tout me comprendre!...

Â«Ah! je vous comprends Ã la fin, moi, dit le rusÃ© charpentier, et je vas dire Ã madame ce que vous ne pouvez pas venir Ã bout de lui expliquer. Madame Rose, ajouta-t-il en s'adressant Ã Gilberte, et en lui donnant rÃ©solument le nom de la sÅ“ur du curÃ© de Cuzion, vous connaissez bien mademoiselle Gilberte de ChÃ¢teaubrun, votre jeune voisine? Eh bien, M. le marquis a une grande rancune contre elle, Ã ce qu'il paraÃ®t; il faut croire qu'elle lui a fait quelque vilaine offense; et comme j'allais lui dire quelque chose par rapport Ã vous et

Ã M. Ã‰mile ...

--Que dis-tu? s'Ã©cria le marquis, Ã‰mile?

--Ã‡a ne vous regarde pas, reprit Jean: vous ne saurez plus rien, je parle Ã madame Rose ... oui, madame Rose, M. de Boisguilbault dÃ©teste mademoiselle Gilberte; il s'est imaginÃ© que c'Ã©tait peut-Ãªtre vous; voilÃ pourquoi il voulait vous jeter dehors, et plutÃ´t par la fenÃªtre que par la porte.Â»

Gilberte Ã©prouvait une mortelle rÃ©pugnance Ã soutenir cet Ã©trange et audacieux persiflage; pendant quelques instants elle avait Ã©prouvÃ© une si vive sympathie pour le marquis, qu'elle se reprochait d'abuser de son erreur et de l'exposer Ã des Ã©motions qui paraissaient le faire autant souffrir qu'elle-mÃªme. Elle rÃ©solut de le dÃ©sabuser peu Ã peu, et d'Ãªtre plus hardie que son facÃ©tieux complice, en affrontant les suites de la colÃ¨re de M. de Boisguilbault.

Â«Il y a du moins, dit-elle avec une noble assurance, une Ã©nigme pour moi dans ce que j'entends. Je ne puis comprendre que Gilberte de ChÃ¢teaubrun soit un objet de rÃ©probation pour un homme aussi juste et aussi respectable que M. de Boisguilbault. Comme je ne sais rien d'elle qui puisse justifier un pareil mÃ©pris, et qu'il m'importe de savoir Ã quoi m'en tenir sur son compte, je supplie monsieur le marquis de me dire tout le mal qu'il sait d'elle, afin, du moins, qu'elle puisse se disculper auprÃ¨s des personnes honnÃªtes qui la connaissent.

--J'aurais dÃ©sirÃ©, dit le marquis avec un profond soupir, que le nom de ChÃ¢teaubrun ne fÃ»t pas prononcÃ© devant moi ...

--C'est, donc un nom entachÃ© d'infamie? reprit Gilberte avec un mouvement d'irrÃ©sistible fiertÃ©.

--Non ... non ... je n'ai jamais dit cela, rÃ©pondit le marquis, dont la colÃ¨re tombait aussi vite qu'elle s'allumait. Je n'accuse personne, je ne reproche rien Ã qui que ce soit. Je suis brouillÃ© avec la personne dont on parle; je ne veux point qu'on m'en parle, mais je n'en parle pas

non plus ... et alors pourquoi donc m'adresser d'inutiles questions?

--Inutiles questions! rÃ©pÃ©ta Gilberte; vous ne pouvez pas les juger ainsi, monsieur le marquis. Il est fort Ã©trange qu'un homme tel que vous soit brouillÃ© avec une jeune personne qu'il ne connaÃ®t pas, qu'il n'a peut-Ãªtre jamais vue ... Il faut donc qu'elle ait commis quelque indigne action ou dit quelque odieuse parole contre lui, et c'est ce que je veux savoir, c'est ce que je vous supplie de me dire; afin que, si Gilberte de ChÃ¢teaubrun ne mÃ©rite ni estime ni confiance, je me prÃ©serve du contact d'une fille aussi dangereuse.

--C'est Ã§a qui s'appelle parler! s'Ã©cria Jean en frappant dans ses mains. Allons! je serai bien aise aussi de savoir qu'en penser; car enfin cette Gilberte m'a fait du bien, Ã moi; elle m'a donnÃ© Ã boire et Ã manger quand j'avais faim et soif; elle a filÃ© sa laine pour me couvrir quand j'avais froid. Je l'ai toujours vue charitable, douce, dÃ©vouÃ©e Ã ses parents, et honnÃªte fille s'il en fut! A prÃ©sent, si elle a commis quelque pÃ©chÃ© honteux, j'aurai honte moi-mÃªme d'Ãªtre son obligÃ©, et je ne veux plus rien lui devoir.

--Ce sont vos ridicules explications qui soulÃ¨vent cet inutile dÃ©bat! dit le marquis en s'adressant au charpentier. OÃ¹ avez-vous pris toutes les sottises que vous m'attribuez? C'est avec le pÃ¨re de cette jeune personne que je suis brouillÃ© pour d'anciennes querelles, et non avec une enfant que je ne connais pas, et dont je n'ai rien Ã dire, absolument rien ...

--Et que vous auriez pourtant chassÃ©e de chez vous si elle eÃ»t osÃ© s'y prÃ©senter! dit Gilberte en examinant le marquis, dont l'embarras commenÃ§ait Ã la rassurer beaucoup.

--ChassÃ©e?... non; je ne chasse personne! rÃ©pondit-il: j'aurais seulement pu trouver un peu blessant, un peu Ã©trange qu'elle eÃ»t songÃ© Ã venir ici.

--Eh bien, elle y a songÃ© bien des fois, pourtant, dit Gilberte; je le sais, moi, car je connais ses pensÃ©es, et je vais rÃ©pÃ©ter ce qu'elle m'a dit ...

--A quoi bon? dit le marquis en dÃ©tournant la tÃªte, et pourquoi s'occuper si longtemps d'un mouvement qui m'est Ã©chappÃ© sans rÃ©flexion? Je serais dÃ©sespÃ©rÃ© de faire naÃ®tre dans l'esprit de qui que ce soit une mauvaise pensÃ©e contre la jeune fille ... Je ne la connais pas, je le rÃ©pÃ¨te, et ne puis rien lui reprocher. La seule chose que je dÃ©sire, c'est que mes paroles ne soient pas rÃ©pÃ©tÃ©es, torturÃ©es, amplifiÃ©es ... Entendez vous, Jean? vous prenez sur vous d'interprÃ©ter les exclamations qui m'Ã©chappent, et vous le faites fort mal. Je vous prie, si vous avez quelque affection pour moi, ajouta le marquis avec un triste effort, de ne jamais prononcer mon nom Ã ChÃ¢teaubrun, et de ne me mÃªler Ã aucun propos. Je demande aussi Ã madame de me prÃ©server de tout contact indirect, de toute explication dÃ©tournÃ©e, de toute espÃ¨ce de relation, enfin, avec cette famille; et si, pour obtenir que mon repos, Ã cet Ã©gard, continue Ã Ãªtre respectÃ©, je dois dÃ©mentir ce que ma vivacitÃ© peut avoir eu d'irrÃ©flÃ©chi, je suis prÃªt Ã protester contre tout ce qui pourrait porter atteinte, dans ma pensÃ©e, Ã la rÃ©putation et au caractÃ¨re de mademoiselle de ChÃ¢teaubrun.Â»

Le marquis parla ainsi avec une froideur mesurÃ©e qui lui rendit toute la convenance et la dignitÃ© de son rÃ´le habituel. Gilberte eÃ»t prÃ©fÃ©rÃ© un retour de colÃ¨re qui lui eÃ»t fait espÃ©rer une rÃ©action de faiblesse et d'attendrissement. Elle ne se sentit plus le courage d'insister, et, comprenant, aux maniÃ¨res tout Ã coup glacÃ©es du marquis, qu'elle Ã©tait Ã demi devinÃ©e, et qu'une invincible mÃ©fiance venait de naÃ®tre en lui, elle se sentit si mal Ã l'aise, qu'elle eÃ»t voulu partir sur l'heure; mais Jean n'Ã©tait nullement satisfait de l'issue de cette explication, et il rÃ©solut de frapper le dernier coup.

Â«Allons, dit-il, c'est comme M. de Boisguilbault voudra. Il est bon et juste au fond du cÅ“ur, madame Rose; ne lui faisons donc plus de peine, et partons! mais auparavant, je voudrais qu'il y eÃ»t une autre sorte d'explication entre vous deux ... Allons, un peu d'Ã©panchement! Vous allez rougir, me gronder, pleurer peut-Ãªtre ... Mais moi, je sais ce que je fais, je sais que voici une occasion qui ne se retrouvera

peut-Ãªtre jamais, et qu'il faut savoir subir un peu d'embarras pour assister et consoler ceux qu'on aime ... Vous me regardez d'un air tout Ã©tonnÃ©! vous ne savez donc pas que M. de Boisguilbault est le meilleur ami de notre Ã‰mile, qu'il a toute sa confiance, et que, sans savoir qu'il s'agissait de vous, il connaÃ®t fort bien toutes ses peines et toutes les vÃ´tres? Oui, monsieur de Boisguilbault, voilÃ madame Rose ... c'est elle! vous me comprenez bien, vous? Ainsi donc, parlez-lui, donnez lui du courage; dites-lui qu'Ã‰mile a bien fait, et elle aussi, de ne pas vouloir cÃ©der Ã la malice du pÃ¨re Cardonnet. VoilÃ ce que je voulais vous dire quand vous m'avez interrompu avec un esclandre Ã propos de mademoiselle de ChÃ¢teaubrun, Ã laquelle Dieu sait si je pensais!Â»

Gilberte devint si confuse, que M. de Boisguilbault, qui recommenÃ§ait Ã la regarder avec un intÃ©rÃªt mÃªlÃ© d'inquiÃ©tude, en fut touchÃ©, et s'efforÃ§a de la rassurer. Il lui prit la main, et, la ramenant Ã son fauteuil: Â«Ne soyez pas troublÃ©e devant moi, dit-il; je suis un vieillard, et c'est un autre vieillard qui trahit vos secrets. Sans doute cet homme-lÃ a des faÃ§ons d'agir bien hardies et bien inusitÃ©es; mais puisque ses intentions sont bonnes, et que son caractÃ¨re Ã part le place dans l'intimitÃ© de l'Ãªtre qui nous intÃ©resse le plus au monde, vous et moi, essayons de surmonter notre mutuel embarras, et de profiter en effet de l'occasion!...Â»

Mais Gilberte, confondue de la rÃ©solution de caractÃ¨re du charpentier, et terrifiÃ©e de voir le secret de son cÅ“ur entre les mains d'un homme qui lui inspirait encore plus d'effroi que de confiance, mit ses deux mains sur son visage et ne rÃ©pondit pas.

Â«Allons! dit le charpentier, que rien au monde ne pouvait faire reculer dans ses entreprises, soit qu'il s'agÃ®t de combattre un scrupule ou d'abattre une forÃªt, la voilÃ toute mortifiÃ©e, et je serai boudÃ© pour mon indiscrÃ©tion! mais si Ã‰mile Ã©tait lÃ , il ne me dÃ©savouerait pas. Il serait content que M. de Boisguilbault vÃ®t par ses yeux s'il a bien placÃ© son sentiment, et il sera un peu fier demain quand M. de Boisguilbault lui dira: Â«Je l'ai vue, je la connais, et je ne m'Ã©tonne plus de rien!Â» Pas vrai, monsieur de Boisguilbault, que

vous direz cela?Â»

M. de Boisguilbault ne rÃ©pondit rien. Il regardait toujours Gilberte, partagÃ© entre un attrait puissant et un soupÃ§on terrible. Il fit quelques tours dans l'appartement pour combattre une Ã©norme oppression, et, aprÃ¨s bien des soupirs et des combats intÃ©rieurs, il revint prendre les deux mains de Gilberte:

Â«Qui que vous soyez, lui dit-il, vous disposez du sort du plus noble enfant que ma vieillesse ait pu rÃªver pour son soutien et sa consolation. Je vais bientÃ´t mourir, et je quitterai la terre sans y avoir connu un instant de bonheur, si je n'y laisse Ã‰mile en paix avec lui-mÃªme.

Â«Oh! je vous en supplie, vous qui allez exercer sur tout son avenir une influence si grande ... si bienfaisante ou si funeste!... conservez Ã la vÃ©ritÃ© ce cÅ“ur digne d'en Ãªtre le sanctuaire. Vous Ãªtes bien jeune, vous ne savez pas encore ce que c'est que l'amour d'une femme dans la vie d'un homme comme lui! Vous ne savez peut-Ãªtre pas qu'il dÃ©pend de vous d'en faire un hÃ©ros ou un lÃ¢che, un martyr ou un apostat! HÃ©las! ce que je vous dis en cet instant, sans doute vous n'en comprenez pas la portÃ©e.... Non, vous Ãªtes trop jeune: plus je vous regarde, plus vous me paraissez une enfant! Pauvre jeune Ãªtre, sans expÃ©rience et sans force, vous allez disposer d'une Ã¢me forte, pour la briser on l'ennoblir.... Pardonnez-moi ce que je vous dis, je suis fort Ã©mu et je ne sais pas trouver les paroles qui conviennent.... Je ne voudrais ni vous affliger ni vous causer de l'embarras; mais je me sens triste, effrayÃ©, et plus vous Ãªtes belle et candide, plus je sens que l'Ã¢me d'Ã‰mile ne m'appartient plus!

--Pardonnez-moi, monsieur le marquis, rÃ©pondit Gilberte en essuyant ses larmes, je vous comprends fort bien, et, quoique bien jeune, en effet, je sens quelle est la responsabilitÃ© que je porte devant Dieu; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas moi que je veux dÃ©fendre et justifier auprÃ¨s de vous, c'est Ã‰mile; c'est ce noble cÅ“ur dont vous semblez douter, Oh! rassurez-vous! Ã‰mile ne mentira ni aux hommes, ni Ã vous, ni Ã son pÃ¨re, ni Ã lui-mÃªme. J'ignore si je comprends bien l'importance de ses idÃ©es et la profondeur des vÃ´tres; mais j'adore la vÃ©ritÃ©. Je ne suis pas philosophe, moi, je

suis trop ignorante! Mais je suis pieuse, je suis nourrie des prÃ©ceptes de l'Ã‰vangile, et je ne puis les interprÃ©ter dans un sens opposÃ© Ã ceux qu'Ã‰mile leur donne. Je comprends que son pÃ¨re, qui invoque pourtant aussi l'Ã‰vangile, quand la fantaisie lui en vient, veut qu'il mente Ã la foi de l'Ã‰vangile, et, si je croyais Ã‰mile capable d'y consentir, je rougirais de m'Ãªtre assez grossiÃ¨rement trompÃ©e pour aimer un homme sans lumiÃ¨res et sans conscience! mais je n'ai pas eu ce malheur. Ã‰mile saura renoncer Ã moi, s'il le faut, plutÃ´t que de renoncer Ã lui-mÃªme; et, quant Ã moi, je saurai bien avoir du courage, si par moments le sien venait Ã dÃ©faillir. Je ne le crains pourtant pas: je sais qu'il souffre, et je souffre aussi; mais je serai digne de son affection, comme il est digne de la vÃ´tre, et Dieu nous aidera Ã tout supporter, car il n'abandonne pas ceux qui souffrent pour l'amour de lui et pour la gloire de son nom.

--C'est bien dit! s'Ã©cria le charpentier, et je voudrais savoir parler comme Ã§a. Mais, n'importe, je pense de mÃªme, et le bon Dieu m'en sait autant de grÃ©.

--Oui! vous avez raison, dit M. de Boisguilbault, frappÃ© de la conviction que rÃ©vÃ©lait l'accent Ã©nergique du charpentier; je ne savais pas, Jean, que vous dussiez Ãªtre pour Ã‰mile un ami aussi dÃ©vouÃ© et plus utile peut Ãªtre que moi-mÃªme.

--Je ne dis pas Ã§a, monsieur de Boisguilbault; je sais qu'Ã‰mile vous considÃ¨re comme son pÃ¨re vÃ©ritable, Ã la place du pÃ¨re peu chrÃ©tien que le sort lui a donnÃ©; mais je suis un peu son ami, et hier soir je me flatte de lui avoir remontÃ© l'esprit, comme ce matin je l'ai remontÃ© Ã d'autres ... Quant Ã elle, dit-il en dÃ©signant Gilberte, elle n'a eu besoin de personne. Je m'y attendais bien! DÃ¨s le premier moment, son parti a Ã©tÃ© pris, et m'est avis que c'est assez joli pour son Ã¢ge d'avoir eu cette force-lÃ , bien que vous paraissiez n'y pas faire grande attention!Â»

Le marquis hÃ©sita, et marcha encore sans rien dire; puis il s'arrÃªta prÃ¨s de la fenÃªtre, l'entr'ouvrit, et dit, en revenant Ã Gilberte:

Â«La pluie est passÃ©e, je crains que vos parents ne soient inquiets de

vous, je ... je ne veux pas vous retenir plus longtemps ce soir ... mais ... nous nous reverrons, et je serai mieux prÃ©parÃ© Ã causer avec vous ... car j'ai beaucoup de choses Ã vous dire.

--Non, monsieur le marquis, rÃ©pondit Gilberte en se levant, nous ne nous reverrons jamais; car il faudrait vous tromper encore, et cela me serait impossible. Le hasard m'a fait vous rencontrer, et j'ai cru remplir un devoir en vous rendant quelques soins bien humbles que mon cÅ“ur me commandait. Jusque-lÃ je n'avais pas Ã©tÃ© coupable, je vous en fais juge vous-mÃªme, car pour vous les faire accepter, il fallait mentir; et, d'ailleurs, mon pÃ¨re m'avait fait jurer que je ne vous importunerais jamais de sa douleur, de son repentir d'une offense qu'il vous a faite et que j'ignore, de son affection pour vous, qui est restÃ©e comme une plaie douloureuse au fond de son Ã¢me!... Dans mes rÃªves d'enfant, j'avais formÃ© souvent le projet de venir me jeter Ã vos pieds, de vous dire: Â«Mon pÃ¨re souffre, il est malheureux Ã cause de vous. S'il vous a offensÃ©, prenez en expiation de ses torts, mes pleurs, mon abaissement, ma soumission, ma vie, si vous voulez! mais tendez-lui la main, et foulez-moi aux pieds, je vous bÃ©nirai encore, si vous Ã´tez du cÅ“ur de mon pÃ¨re le chagrin qui le ronge et le poursuit jusque dans son sommeil.Â» Oui, voilÃ le songe dont je m'Ã©tais bercÃ©e autrefois! mais j'y ai renoncÃ© parce que mon pÃ¨re me l'a ordonnÃ©, jugeant que je ne ferais qu augmenter votre colÃ¨re; et j'y renonce plus que jamais, ce soir, en voyant votre froideur et l'aversion que mon nom vous inspire. Je me retire donc sans vous implorer pour lui, et pÃ©nÃ©trÃ©e d'une certitude bien douloureuse: c'est que mon pÃ¨re est victime d'une grande injustice de votre part! mais je mettrai tous mes soins Ã l'en distraire et Ã l'en consoler. Et quant Ã vous, monsieur le marquis, je vous laisse de quoi me punir de la ruse innocente Ã laquelle je me suis prÃªtÃ©e ce soir, pour prÃ©server la santÃ© et peut-Ãªtre la vie de celui que mon pÃ¨re a tant aimÃ©! je vous laisse mon secret, qui vous a Ã©tÃ© rÃ©vÃ©lÃ© bien malgrÃ© moi, mais que je ne rougis plus de savoir entre vos mains: car c'est le secret d'une Ã¢me fiÃ¨re et d'un amour que Dieu a bÃ©ni en me l'inspirant. Ne craignez plus de me revoir, monsieur le marquis, ne craignez plus que Jean, cet ami imprudent, mais gÃ©nÃ©reux, qui s'est exposÃ© Ã vos ressentiments pour nous

rÃ©concilier avec vous, vous importune jamais de notre souvenir. Je saurai l'y faire renoncer. J'ai Ã©tÃ© honorÃ©e ce soir de votre hospitalitÃ©, monsieur le marquis, et vous me permettrez de ne l'oublier jamais. Vous n'aurez point Ã vous en repentir; car vous n'aurez pas Ã©tÃ© la dupe d'un mensonge, et, si c'est un soulagement Ã voire aversion, vous Ãªtes encore Ã mÃªme de chasser outrageusement de votre prÃ©sence la fille d'Antoine de ChÃ¢teaubrun.

--Je voudrais bien voir Ã§a! s'Ã©cria Jean Jappeloup en se plaÃ§ant auprÃ¨s d'elle, et en prenant son bras sous le sien; moi qui ai eu tout le tort et qui ai fait, malgrÃ© elle, tous les mensonges, moi qui avais mis dans ma tÃªte qu'elle mettrait la main de son pÃ¨re dans la vÃ´tre ... Vous Ãªtes entÃªtÃ©, monsieur de Boisguilbault; mais, par tous les diables! vous ne ferez pas d'affront Ã ma Gilberte, car je me souviendrais alors que j'ai coupÃ© ce soir votre canne en deux!

--Vous dÃ©raisonnez, Jean, rÃ©pondit froidement M. de Boisguilbault. Mademoiselle, dit-il Ã Gilberte, voulez-vous me permettre de vous donner le bras pour retourner Ã votre voiture?Â»

Gilberte accepta en tremblant; mais elle sentit que le bras du marquis tremblait bien davantage. Il l'aida silencieusement Ã monter en voiture; puis, remarquant qu'il faisait encore grand froid, quoique le ciel fÃ»t redevenu serein: Â«Vous sortez d'un endroit trÃ¨s-chaud, lui dit-il, et vous n'Ãªtes pas assez couverte; je vais vous aller chercher un vÃªtement.Â»

Gilberte le remercia en lui montrant qu'elle avait le manteau de son pÃ¨re.

Â«Mais il est humide, et c'est pire que rien,Â» reprit le marquis. Et il retourna vers le chalet.

--Au diable le vieux fou! dit Jean en fouettant la jument avec humeur; j'ai assez de lui. Je suis en colÃ¨re contre lui; je n'ai rÃ©ussi Ã rien, et il me tarde d'Ãªtre sorti de sa taniÃ¨re. Je n'y remettrai jamais les pieds; les regards de cet homme-lÃ m'enrhument. Allons-nous-en, ne

l'attendons pas!

--Au contraire, il faut l'attendre, et ne pas le forcer Ã courir aprÃ¨s nous, dit Gilberte.

--Bah! est ce que vous croyez qu'il se soucie beaucoup de vous laisser enrhumer? Et d'ailleurs, il n'y pense plus: voyez s'il reviendra! Allons-nous-en!Â»

Mais quand ils furent devant la grille, ils s'aperÃ§urent qu'elle Ã©tait fermÃ©e, que M. de Boisguilbault en avait gardÃ© la clef, et qu'il fallait bien l'attendre ou retourner la lui demander. Jean jurait tout haut aprÃ¨s lui, lorsque le marquis parut tout Ã coup, portant un paquet qu'il posa sur les genoux de Gilberte en lui disant: Â«Je vous ai fait un peu attendre; j'ai eu quelque peine Ã trouver ce que je cherchais. Je vous prie de le garder pour votre usage, ainsi que ces petits objets que vous avez oubliÃ©s avec votre panier. Ne descendez pas, Jappeloup, je vais vous ouvrir la grille.Â» Et quand ce fut fait: Â«Je compte sur vous demain, mon cher,Â» ajouta-t-il.

Et il tendit au charpentier une main que celui-ci hÃ©sita Ã serrer, ne comprenant rien aux mouvements dÃ©cousus d'une Ã¢me si incertaine et si troublÃ©e.

Â«Mademoiselle de ChÃ¢teaubrun, dit alors le marquis d'une voix faible, voulez-vous aussi me donner la main avant que nous nous quittions?Â»

Gilberte sauta lÃ©gÃ¨rement sur le gazon, Ã´ta son gant et prit la main du vieillard qui tremblait horriblement. Saisie d'un mouvement de pitiÃ© respectueuse, elle la porta Ã ses lÃ¨vres en lui disant:

Â«Vous ne voulez pas pardonner Ã Antoine, pardonnez du moins Ã Gilberte!Â»

Un gÃ©missement profond sortit de la poitrine du vieillard. Il fit un mouvement comme pour approcher ses lÃ¨vres du front de Gilberte, mais il s'Ã©loigna avec effroi; puis il lui prit la tÃªte, la pressa un

instant dans ses deux mains comme s'il eÃ»t voulu la briser, baisa enfin ses cheveux blonds qu'il mouilla d'une larme froide comme la goutte d'eau qui se dÃ©tache du glacier; et, tout Ã coup, la repoussant avec violence, il s'enfuit en cachant son visage dans son mouchoir. Gilberte crut entendre un sanglot se perdre dans l'Ã©loignement avec le bruit de ses pas inÃ©gaux sur le gravier et celui de la brise dans les trembles.

XXXII.

PRÃ‰SENT DE NOCES.

Il y avait quelque chose d'effrayant et de dÃ©chirant Ã la fois dans l'Ã©trange adieu de M. de Boisguilbault, et Gilberte en fut si Ã©mue, qu'elle recommenÃ§a elle-mÃªme Ã pleurer.

Â«Allons, qu'y a-t-il? lui dit Jean lorsqu'ils furent sur le chemin de ChÃ¢teaubrun; allez vous perdre vos yeux ce soir? Vous Ãªtes quasi aussi folle que ce vieux, ma Gilberte; car tantÃ´t vous Ãªtes raisonnable et parlez d'or, puis, tout d'un coup, vous redevenez faible et gÃ©missante comme un petit enfant. Voulez-vous que je vous dise, M. de Boisguilbault est un excellent cÅ“ur; mais, pour sÃ»r, et quoi qu'en disent Ã‰mile et votre pÃ¨re, il a la tÃªte dÃ©rangÃ©e. Il n'y a pas Ã compter sur lui, de mÃªme qu'il n'y a jamais Ã en dÃ©sespÃ©rer. Il se peut que vous n'entendiez plus jamais parler de lui, comme il se peut, tout aussi bien, qu'il saute un beau jour au cou de votre pÃ¨re, s'il le rencontre dans un bon moment. Ã‡a dÃ©pendra de la lune!

--Je ne sais plus qu'en penser, rÃ©pondit Gilberte; car je crois, en effet, que je deviendrais folle aussi si je vivais prÃ¨s de lui. Il me fait une peur affreuse, et pourtant j'ai pour lui des mouvements de tendresse irrÃ©sistible. C'est bien ce qu'il inspirait Ã Ã‰mile dans les commencements; Ã‰mile a fini par l'aimer et ne plus le craindre. Donc, la bontÃ© l'emporte en lui sur le caprice de la maladie.

--Je vous dirai Ã§a plus tard, reprit le charpentier, car dÃ©cidÃ©ment il faut que j'y retourne et que je l'Ã©tudie.

--Mais tu l'as tant connu autrefois! il n'Ã©tait donc pas le mÃªme?

--Oh! il a bien empirÃ©! Il Ã©tait triste et silencieux d'habitude, et quelquefois un peu colÃ¨re. Mais Ã§a durait peu, et il Ã©tait meilleur aprÃ¨s. C'est bien encore la mÃªme chose; mais je crois que ce qui lui arrivait une ou deux fois par an, lui arrive maintenant une ou deux fois par jour, et qu'il est Ã la fois plus mÃ©chant et plus doux.

--Comme il paraÃ®t malheureux!Â» dit Gilberte, dont le cÅ“ur se serrait au souvenir du sanglot qu'elle avait entendu et dont l'Ã©cho Ã©tait restÃ© dans ses oreilles.

Janille et Antoine attendaient Gilberte avec une ardente impatience. Le rapport de Charasson les avait frappÃ©s de stupeur, et, croyant qu'il battait la campagne ou qu'il mentait pour leur cacher quelque accident arrivÃ© Ã Gilberte, ils avaient couru chez la mÃ¨re Marlot pour calmer leur inquiÃ©tude. Son rÃ©cit les avait rassurÃ©s, mais n'avait rien Ã©clairci. Janille Ã©tait irritÃ©e contre le charpentier et n'augurait rien de bon de cette folle entreprise. Antoine s'effrayait avec elle, puis, tout aussitÃ´t, conformÃ©ment Ã sa nature confiante, il se livrait Ã de riantes illusions et bÃ¢tissait mille chÃ¢teaux en Espagne.

Â«Janille, disait-il, notre enfant et notre ami Jean peuvent Ã eux deux faire des prodiges. Que dirais-tu si tu les voyais venir avec Boisguilbault?

--Ah! voilÃ votre tÃªte folle! rÃ©pondait Janille. Vous oubliez que c'est impossible, et que le vieux sournois est plutÃ´t capable de tordre le cou Ã notre fille que d'Ã©couter de bonnes raisons. Et puis, quelles excuses peuvent faire valoir des gens qui ne savent rien de rien?

--C'est justement pour cela. Tout ce que Boisguilbault craint au monde, c'est que nous n'ayons mis les nÃ´tres dans la confidence: car c'est l'orgueil blessÃ©, tout autant que l'amitiÃ© trahie, hÃ©las! qui le rend si craintif et si malheureux. Pauvre marquis! peut-Ãªtre que la candeur de notre enfant et la loyautÃ© de Jean l'attendriront. Puisse-t-il me pardonner de ce que je n'oublierai jamais!

--Plaignez-vous lorsque vous avez un trÃ©sor comme Gilberte! Mais ne comptez pas qu'elle l'apprivoise. Celui-lÃ ne reviendra pas plus Ã ChÃ¢teaubrun que le beau fils Cardonnet, et nos ruines ne reverront jamais ni l'un ni l'autre.

--Ã‰mile reviendra avec le consentement de son pÃ¨re, ou il ne reviendra pas, Janille, je te l'ai promis; mais, en attendant, sa conduite est louable: Jean nous l'a bien prouvÃ© ce matin.

--C'est-Ã -dire que vous n'y avez rien compris, pas plus que moi; mais que, par faiblesse, vous avez fait semblant d'Ãªtre persuadÃ©! vous n'en faites jamais d'autres, et vous ne voyez pas qu'en louant la belle conduite de ce maudit jeune homme, vous exaltez la tÃªte de votre fille. Vous feriez bien mieux de la dÃ©goÃ»ter de lui en lui prouvant qu'il est fou, ou qu'il ne l'aime guÃ¨re.Â»

Leur discussion fut interrompue par le bruit du trot de Lanterne, qui, en rasant le rocher, produisait une cadence bien reconnaissable. Ils coururent Ã la rencontre de Gilberte, et lorsqu'ils l'eurent ramenÃ©e au pavillon, au milieu des questions prÃ©cipitÃ©es des uns et des rÃ©ponses entrecoupÃ©es des autres, le paquet que le marquis avait remis Ã Gilberte, et qu'elle n'avait pas songÃ© Ã ouvrir, frappa les regards de Janille. Â«Qu'est-ce que cela? s'Ã©cria-t-elle en dÃ©pliant un magnifique cachemire de l'Inde, bleu d'azur, brodÃ© en or fin: mais c'est le manteau d'une reine!

--Ah! juste Dieu! s'Ã©cria M. Antoine en touchant le chÃ¢le d'une main tremblante et en pÃ¢lissant: je reconnais cela!

--Et qu'est-ce que c'est que cette boÃ®te? dit Janille en ouvrant un Ã©crin qui venait de tomber du chÃ¢le.

--Ce sont des minÃ©raux, je crois, rÃ©pondit soudain Gilberte, des cristaux du Mont-Blanc, qu'il a ramassÃ©s lui-mÃªme dans son voyage.

--Non pas, non pas, vous confondez, dit le charpentier, Ã§a brille autrement, Ã§a; regardez donc!Â»

Et Gilberte vit avec surprise une riviÃ¨re d'Ã©normes diamants d'un Ã©clat Ã©blouissant.

Â«Mon Dieu! mon Dieu! je reconnais tout cela, balbutiait M. de ChÃ¢teaubrun en proie Ã une Ã©motion terrible.

--Taisez-vous donc, Monsieur, lui dit Janille en lui poussant le coude; vous connaissez les diamants et les cachemires; c'est possible; vous avez Ã©tÃ© assez riche pour en avoir beaucoup vu autrefois. Est-ce une raison pour parler si haut et nous empÃªcher de les regarder? Diantre! ma fille, tu n'as pas perdu ton temps! Il y a peut-Ãªtre lÃ de quoi faire rebÃ¢tir notre chÃ¢teau, et M. de Boisguilbault n'est point si ladre que je croyais.Â»

Gilberte, qui avait vu fort peu de diamants en sa vie, persistait Ã croire que ce collier Ã©tait en cristal de roche taillÃ©; mais M. de ChÃ¢teaubrun, en ayant examinÃ© le fermoir et les pierres, le remit dans l'Ã©crin en disant avec une mÃ©lancolie distraite: Â«Il y a lÃ pour plus de cent mille francs de diamants. M. de Boisguilbault te donne une dot, ma fille!

--Cent mille francs! s'Ã©cria Janille, cent mille francs! Pensez-vous Ã ce que vous dites, Monsieur? est-ce possible?

--Ces petits grains reluisants valent tant d'argent! dit Jappeloup avec un Ã©tonnement naÃ¯f dÃ©pourvu de convoitise; et Ã§a se garde comme Ã§a dans une petite boite, sans servir Ã rien?

--Cela se porte, dit Janille en passant le collier autour du cou de Gilberte, et j'espÃ¨re que Ã§a rend belle! Mets donc ce chÃ¢le sur tes Ã©paules, ma fille! Pas comme Ã§a! J'ai vu Ã Paris des dames qui en portaient; mais du diantre si je peux me souvenir comment c'Ã©tait arrangÃ©.

--C'est fort beau, mais fort incommode, dit Gilberte, et il me semble que je suis dÃ©guisÃ©e avec ce cachemire et ces bijoux. Allons, replions et serrons tout cela pour le renvoyer Ã M. de Boisguilbault. Il se sera trompÃ©, il aura cherchÃ© Ã tÃ¢tons. Il a cru me donner des

bagatelles, et il m'a remis les cadeaux de noces qu'il a faits Ã sa femme.

--Oui, dit le charpentier, il se sera trompÃ©, pour sÃ»r: car on ne donne pas la dÃ©froque de sa dÃ©funte Ã une Ã©trangÃ¨re. Il Ã©tait si troublÃ©, le pauvre homme! Il n'y a pas que vous qui ayez des distractions, monsieur Antoine!

--Non, il ne s'est pas trompÃ©, dit M. Antoine. Il sait ce qu'il fait, lui, et Gilberte peut garder ces prÃ©sents.

--Tiens, tiens! je le crois bien, s'Ã©cria Janille. Ils sont bien Ã elle, n'est-ce pas, monsieur Antoine? Tout Ã§a lui appartient lÃ©gitimement ... puisque M. de Boisguilbault le lui donne!

--Mais c'est impossible, mon pÃ¨re! je n'en veux pas, dit Gilberte: qu'en ferais je? Je serais vraiment fort ridicule si j'allais me promener dans notre brouette avec mes robes d'indienne, couverte de diamants et d'un cachemire de l'Inde.

--Dame! vous feriez un peu rire le monde, dit le charpentier; les dames du pays en crÃ¨veraient de rage. Et puis tous les hannetons viendraient donner de la tÃªte sur vos diamants, car ils se jettent comme des imbÃ©ciles sur ce qui brille; et en cela ils font comme les hommes. Si M. de Boisguilbault voulait vous doter, pour faire voir qu'il se raccommode avec M. Antoine, il aurait mieux fait de vous donner une de ses petites mÃ©tairies avec un cheptel de huit bÅ“ufs.

--Tout cela est bel et bon, dit Janille; mais avec des petites pierres brillantes on fait de l'argent, on agrandit le pavillon, on rachÃ¨te des terres, on se fait deux ou trois mille livres de rente, et on trouve un mari qui vous en apporte autant. Alors on est Ã son aise pour le reste de ses jours, et on se moque un peu de MM. Cardonnet pÃ¨re et fils!

--Au fait, dit M. Antoine, voilÃ ton existence assurÃ©e, ma fille! Ah! que M. de Boisguilbault sait noblement se venger! Je savais bien, moi, ce que je disais quand je le dÃ©fendais contre toi, Janille! PrÃ©tendras-tu encore que c'est un vilain et mÃ©chant homme?

--Nenni, Monsieur, nenni! il a du bon, je le reconnais. Allons, racontez-nous donc comment tout Ã§a s'est passÃ©, vous autres!Â»

On en eut jusqu'Ã minuit Ã causer, Ã se rappeler les moindres circonstances, Ã se livrer Ã mille commentaires sur la future conduite du marquis Ã l'Ã©gard d'Antoine. Jean Jappeloup, trop attardÃ© pour retourner Ã son village, coucha Ã ChÃ¢teaubrun. M. Antoine s'endormit dans des rÃªves de bonheur, et Janille dans des rÃªves de fortune. Elle avait oubliÃ© Ã‰mile et les chagrins rÃ©cents. Â«Tout cela passera, disait elle, et les cent mille francs resteront. Nous n'aurons plus Ã faire Ã des Galuchet, quand on nous verra propriÃ©taires d'une jolie fortune de campagne.Â» Et dÃ©jÃ elle faisait dans sa tÃªte l'Ã©numÃ©ration de tous les jeunes hobereaux de la contrÃ©e qui pouvaient aspirer Ã la main de Gilberte.

Â«Si un roturier se prÃ©sente, pensait-elle, il faudra qu'il ait au moins pour deux cent mille francs de propriÃ©tÃ©s au soleil!Â» Et elle mit sous son traversin la clef de l'armoire oÃ¹ elle avait serrÃ© le *pot au lait* de Gilberte.

Gilberte, cÃ©dant Ã une fatigue extrÃªme, finit par s'endormir aussi, aprÃ¨s avoir pris une grande rÃ©solution. Le lendemain, elle causa longtemps avec son pÃ¨re Ã l'insu de Janille, puis elle demanda Ã cette derniÃ¨re de lui laisser emporter les prÃ©sents de M. de Boisguilbault dans sa chambre, pour les regarder Ã son aise. La bonne femme les lui remit sans mÃ©fiance, car Gilberte se voyait cette fois dans la nÃ©cessitÃ© de dissimuler avec son opiniÃ¢tre gouvernante; puis elle Ã©crivit une lettre qu'elle montra Ã son pÃ¨re.

--Tout ce que tu fais est bien, ma fille, dit-il avec un profond soupir; mais gare Ã Janille, quand elle le saura!

--Ne craignez rien, cher pÃ¨re, rÃ©pondit la jeune fille; nous ne lui dirons pas que je vous ai mis dans la confidence, et tout son dÃ©pit tombera sur moi seule.

--A prÃ©sent, reprit M. Antoine, il faut attendre notre ami Jean, car on

ne peut pas confier ces objets-lÃ Ã un Ã©tourdi comme maÃ®tre Charasson.Â»

Gilberte attendit le retour du charpentier avec d'autant plus d'impatience, qu'elle comptait recevoir par lui des nouvelles d'Ã‰mile. Elle ignorait qu'Ã‰mile fÃ»t malade. Mais, Ã l'idÃ©e de sa douleur, elle Ã©prouvait une anxiÃ©tÃ© qui ne lui permettait plus de songer Ã elle-mÃªme, et ces jours d'absence, qu'elle avait cru pouvoir supporter avec tant de courage, lui paraissaient si longs et si sombres, qu'elle se demandait avec effroi comment Ã‰mile pourrait les endurer. Elle se flattait qu'il trouverait le moyen de lui Ã©crire, bien qu'elle n'eÃ»t pas voulu l'y autoriser, ou du moins que le charpentier saurait lui rapporter les moindres paroles de leur entretien.

Mais le charpentier ne vint pas, et le soir arriva sans apporter aucun soulagement aux angoisses de la jeune fille. Une contrariÃ©tÃ© rÃ©elle venait s'ajouter Ã sa peine secrÃ¨te. M. Antoine se montrait dÃ©faillant Ã l'endroit de la rÃ©solution que Gilberte avait prise, et qu'il avait d'abord approuvÃ©e, de refuser les dons de M. de Boisguilbault. A chaque instant il menaÃ§ait de consulter Janille, sans laquelle il n'avait jamais su prendre un parti depuis vingt ans, et Gilberte tremblait que l'impÃ©rieux *veto* de sa vieille amie ne vÃ®nt s'opposer Ã la restitution projetÃ©e.

Le lendemain, Jean ne vint pas davantage. Il travaillait sans doute pour M. de Boisguilbault, et Gilberte s'Ã©tonnait qu'Ã©tant occupÃ© Ã si peu de distance, il ne devinÃ¢t pas le besoin qu'elle Ã©prouvait de s'entretenir avec lui, ne fÃ»t-ce qu'un instant. Une vague inquiÃ©tude la portait de ce cÃ´tÃ©. Elle se mit en route pour la chaumiÃ¨re de la mÃ¨re Marlot, et, comme d'habitude, elle mit dans son panier les modestes friandises dont elle privait son dÃ®ner pour les malades. Mais, en mÃªme temps, craignant qu'en son absence M. de ChÃ¢teaubrun n'ouvrÃ®t son cÅ“ur Ã Janille, et que le scellÃ© de la gouvernante ne fÃ»t apposÃ© sur les bijoux, elle les enveloppa, ainsi que le cachemire, les cacha au fond de son panier et rÃ©solut de ne plus s'en sÃ©parer que pour les remettre Ã leur destination.

Vivant Ã la campagne dans une condition plus que modeste, Gilberte

Ã©tait habituÃ©e Ã sortir seule aux environs de sa demeure. La pauvretÃ© dÃ©livre de l'Ã©tiquette, et il semble que la vertu des filles riches soit plus fragile ou plus prÃ©cieuse que celle des pauvres, puisqu'on ne leur laisse point faire un pas sans escorte.

Gilberte allait seule Ã pied avec autant de sÃ©curitÃ© qu'une jeune paysanne, et elle Ã©tait rÃ©ellement moins exposÃ©e encore, car elle Ã©tait connue, aimÃ©e et respectÃ©e de tous ceux qu'elle pouvait rencontrer.

Elle n'avait peur ni d'un chien, ni d'une vache, ni d'une couleuvre, ni d'un poulain Ã©chappÃ©. Les enfants de la campagne savent se prÃ©server de ces petits dangers, qu'un peu de prÃ©sence d'esprit et de sang-froid suffisent pour Ã©viter. Elle n'emmenait donc son page rustique et ne montait dans la brouette de famille que lorsque le temps menaÃ§ait, ou qu'elle avait hÃ¢te de rentrer. Ce soir-lÃ , le soleil brillait encore dans un ciel pur, les chemins Ã©taient secs, et elle partit d'un pied lÃ©ger Ã travers les sentiers des prairies. Par la traverse, la chaumiÃ¨re de la Marlot Ã©tait Ã©galement prÃ¨s de ChÃ¢teaubrun et de Boisguilbault.

Les enfants de la pauvre femme Ã©taient en pleine convalescence. Gilberte ne s'arrÃªta pas longtemps auprÃ¨s d'eux. La Marlot lui raconta comme quoi M. de Boisguilbault lui avait laissÃ© cent francs le jour de leur rencontre dans sa chamiÃ¨re, et lui apprit que Jean Jappeloup travaillait dans le parc, Ã la maison de bois. Elle l'avait vu passer de loin, le matin, chargÃ© de divers outils.

Gilberte pensa que, dÃ¨s lors, elle pouvait espÃ©rer de rencontrer le charpentier lorsqu'il s'en retournerait Ã Gargilesse, et elle rÃ©solut d'aller l'attendre sur le chemin qu'il devait prendre aussitÃ´t aprÃ¨s le coucher du soleil. Mais, craignant d'Ãªtre aperÃ§ue et reconnue aux abords du parc, elle emprunta, sous prÃ©texte de la fraÃ®cheur du soir et d'un peu de malaise, une mante de bure Ã la mÃ¨re Marlot. Elle rabattit le capuchon sur ses blonds cheveux, et, ainsi enveloppÃ©e, elle marcha en droite ligne et se glissa comme une biche Ã travers les buissons, jusque vers la grille du parc qui donnait sur le chemin de Gargilesse. LÃ , elle s'enfonÃ§a dans les saules de la petite riviÃ¨re,

non loin de l'endroit oÃ¹ elle cÃ´toyait la lisiÃ¨re du parc, et elle remarqua que la grille Ã©tait encore ouverte, preuve que M. de Boisguilbault n'Ã©tait pas dans son enclos; car aussitÃ´t qu'il y avait mis le pied, on fermait avec soin toutes les issues, et cette habitude sauvage du chÃ¢telain Ã©tait bien connue dans le pays.

Cette observation l'enhardit, et elle avanÃ§a jusqu'au seuil de la grille pour essayer d'apercevoir Jean Jappeloup. La toit du chalet frappa ses regards; il Ã©tait bien peu Ã©loignÃ©. L'allÃ©e Ã©tait sombre et dÃ©serte.

En avanÃ§ant avec prÃ©caution, Gilberte, qui Ã©tait lÃ©gÃ¨re comme un oiseau, pouvait fuir Ã temps, et, dÃ©guisÃ©e comme elle l'Ã©tait, ne pas se laisser reconnaÃ®tre. Jean serait lÃ sans doute, et, si elle le trouvait seul, elle lui ferait signe et satisferait sa mortelle impatience d'avoir des nouvelles d'Ã‰mile.

Le chalet Ã©tait ouvert; il n'y avait personne; des outils de menuiserie Ã©taient Ã©pars sur le plancher. Un profond silence rÃ©gnait partout. Gilberte avanÃ§a sur la pointe du pied, et dÃ©posa sur la table le paquet et la lettre qu'elle avait apportÃ©s. Puis, faisant rÃ©flexion que des objets aussi prÃ©cieux pouvaient Ãªtre exposÃ©s dans un endroit si mal gardÃ©, elle chercha des yeux, posa la main sur une porte qui lui parut Ãªtre celle d'une armoire, et, remarquant que la serrure Ã©tait enlevÃ©e, elle se dit avec raison que Jean Ã©tait occupÃ© Ã la rÃ©parer, qu'il allait sans doute venir la replacer, et qu'elle n'avait rien de mieux Ã faire que de mettre son dÃ©pÃ´t sous la main du plus fidÃ¨le des amis. Mais comme elle ouvrait la prÃ©tendue armoire pour y glisser le paquet, elle se trouva Ã l'entrÃ©e d'un cabinet en dÃ©sordre, en face d'un grand portrait de femme.

Gilberte n'eut pas besoin de regarder longtemps cette peinture pour reconnaÃ®tre l'original d'un portrait en miniature qu'elle avait vu entre les mains de son pÃ¨re, et qu'elle avait toujours soupÃ§onnÃ© Ãªtre celui de la mÃ¨re *inconnue* qui lui avait donnÃ© le jour. Quand mÃªme la ressemblance n'eÃ»t pas Ã©tÃ© bien saisissable, au premier coup d'Å“il, dans la diffÃ©rence de proportions des deux portraits, la pose, le costume, et ce chÃ¢le bleu que Gilberte tenait

prÃ©cisÃ©ment dans ses mains, lui eussent fait comprendre que la miniature avait Ã©tÃ© faite en mÃªme temps que le grand portrait, ou plutÃ´t qu'elle en Ã©tait la copie rÃ©duite. Elle Ã©touffa un cri de surprise, et sa pudique imagination se refusant Ã comprendre la possibilitÃ© d'un adultÃ¨re, elle se persuada qu'en vertu de quelque mariage secret, comme on en voit dans les romans, elle pouvait Ãªtre la proche parente, la niÃ¨ce ou la petite-niÃ¨ce de M. de Boisguilbault. En ce moment elle crut entendre marcher Ã l'Ã©tage supÃ©rieur, et, pleine d'effroi, elle jeta le paquet sur la cheminÃ©e et s'enfuit avec la rapiditÃ© d'une flÃ¨che.

XXXIII.

HISTOIRE DE L'UN RACONTÃ‰E PAR L'AUTRE.

Quelques instants aprÃ¨s la fuite de Gilberte, Jean revenait poser la serrure du cabinet, suivi de M. de Boisguilbault, qui attendait son dÃ©part pour faire fermer le parc. Le charpentier avait remarquÃ© l'inquiÃ©tude du marquis, de quelle maniÃ¨re il observait tous ses mouvements pendant qu'il travaillait Ã cette porte; impatientÃ© de la curiositÃ© qu'on lui supposait apparemment, il releva la tÃªte et dit avec sa franchise accoutumÃ©e: Â«Pardieu, monsieur de Boisguilbault, vous avez bien peur que je ne regarde ce que vous avez cachÃ© lÃ -dedans! Songez donc que je l'aurais vu depuis une heure, si j'avais voulu; mais je ne m'en soucie guÃ¨re, et j'aimerais mieux que vous me disiez: *Ferme les yeux*, plutÃ´t que de me surveiller comme vous faites.Â»

M. de Boisguilbault changea de visage et fronÃ§a les sourcils. Il jeta un coup d'Å“il sur le cabinet et vit que le courant d'air avait fait tomber une grande toile verte dont il avait assez gauchement couvert le portrait, et que Jean, Ã moins d'Ãªtre aveugle, avait dÃ» le voir. Il prit alors son parti, ouvrit la porte toute grande, et lui dit avec un calme forcÃ©: Â«Je ne cache rien lÃ , et tu peux regarder, si bon te semble.

--Oh! je ne suis guÃ¨re curieux de vos gros livres, rÃ©pondit en riant

le charpentier: je n'y connais rien, et je ne comprends pas qu'il ait fallu Ã©crire tant de paroles pour savoir se conduire. Mais voilÃ le portrait de votre dÃ©funte dame! je la reconnais, c'est bien elle; vous l'avez donc fait mettre lÃ , ce portrait? de mon temps, il Ã©tait dans le chÃ¢teau.

--Je l'ai fait mettre ici pour le voir sans cesse, dit le marquis avec tristesse; eh bien, depuis qu'il y est, je l'ai Ã peine regardÃ©. J'entre dans ce cabinet le moins que je peux, et si je craignais que tu ne le visses, c'est que je craignais de le voir moi-mÃªme. Cela me fait mal. Ferme cette porte, si tu n'as plus besoin qu'elle soit ouverte.

--Et puis, vous craignez qu'on ne vous fasse parler de votre chagrin? Je comprends Ã§a, moi, et je gage, d'aprÃ¨s ce que vous me dites lÃ , que vous ne vous Ãªtes jamais consolÃ© de la mort de votre femme! Eh bien, c'est comme moi de la mienne, et vous pouvez bien n'avoir pas honte de Ã§a devant moi, monsieur de Boisguilbault; car tout vieux que je suis ... tenez, j'ai lÃ comme quelque chose qui me coupe le cÅ“ur en deux, quand je pense que je suis seul au monde! Je suis pourtant d'un caractÃ¨re gai, et je n'avais pas toujours Ã©tÃ© heureux dans mon mÃ©nage; mais, que voulez-vous? c'est plus fort que moi: je l'aimais, cette femme! C'est fini, le diable ne m'eÃ»t pas empÃªchÃ© de l'aimer.

--Mon ami, dit M. de Boisguilbault attendri, et faisant un douloureux retour sur lui-mÃªme, tu as Ã©tÃ© aimÃ©, ne te plains pas trop! et puis tu as Ã©tÃ© pÃ¨re. Qu'est devenu ton fils, oÃ¹ est-il?

--Il est dans la terre avec ma femme, monsieur de Boisguilbault!

--Je l'ignorais ... je savais seulement que tu Ã©tais veuf ... Pauvre Jean! pardonne-moi de te rappeler tes chagrins! Oh! je te plains du fond de mon cÅ“ur! avoir un enfant et le perdre!Â»

Le marquis appuya sa main sur l'Ã©paule du charpentier, qui Ã©tait penchÃ© sur le parquet pour travailler, et toute la bontÃ© de son Ã¢me reparut sur sa figure. Jean laissa tomber ses outils, et, s'appuyant sur son genou:

Â«Savez-vous, monsieur de Boisguilbault, que j'ai Ã©tÃ© plus malheureux que vous, dit-il avec abandon: vous ne pouvez pas vous douter de la moitiÃ© de ce que j'ai souffert!

--Dis-le-moi; si cela te soulage, je le comprendrai!

--Eh bien, je veux vous le dire, Ã vous qui Ãªtes un homme savant et qui jugez les choses de ce monde mieux que personne, quand vous avez l'esprit tranquille. Je vas vous dire ce que bien des gens savent dans mon endroit, mais ce dont je n'ai jamais voulu causer avec personne. Ma vie a Ã©tÃ© drÃ´le, allez! j'Ã©tais aimÃ©, et je ne l'Ã©tais pas: j'avais un fils, et je n'Ã©tais pas sÃ»r d'Ãªtre son pÃ¨re!...

--Que dis-tu? Non! ne dis pas cela; il ne faut jamais parler de ces choses-lÃ ! dit le marquis bouleversÃ©.

--Vous avez raison tant que Ã§a dure! mais Ã nos Ã¢ges on peut parler de tout, et vous n'Ãªtes pas un homme pareil Ã ces imbÃ©ciles qui ne trouvent qu'Ã rire dans le plus grand malheur dont le prochain puisse Ãªtre accablÃ©. Vous n'Ãªtes ni railleur, ni mÃ©chant, vous! eh bien, je veux que vous me disiez si j'ai eu tort, si je me suis mal conduit, si j'ai agi comme un homme ou comme une bÃªte, enfin si vous eussiez fait comme moi; car tout le monde m'a quasi blÃ¢mÃ© dans le temps, et si je n'avais eu le bras solide, et, au bout, la rÃ©plique vive, chacun se fÃ»t permis de me rire au nez. Tenez, jugez! Ma femme, ma pauvre Nannie, aimait un de mes amis, un beau garÃ§on, un bon camarade, ma foi! et elle m'aimait pourtant aussi. Je ne sais comment diable la chose s'est faite, mais mon fils s'est trouvÃ©, un beau matin, ressembler Ã Pierre beaucoup plus qu'Ã Jean. Ã‡a sautait aux yeux, Monsieur! et il y avait des moments oÃ¹ j'avais envie de battre Nannie, d'Ã©trangler l'enfant et de fendre le crÃ¢ne Ã Pierre ... Et puis ... et puis!... je n'ai jamais rien dit. J'ai pleurÃ©, j'ai priÃ© Dieu! Ah! que j'ai souffert! J'ai battu ma femme, sous prÃ©texte qu'elle rangeait mal la maison; j'ai tirÃ© les oreilles du petit, sous prÃ©texte qu'il faisait trop de bruit aux miennes; j'ai cherchÃ© querelle Ã Pierre pour une partie de quilles, et j'ai failli lui casser les deux jambes avec la boule. Et puis, quand tout le monde pleurait, je pleurais aussi, et je me regardais comme un scÃ©lÃ©rat. J'ai Ã©levÃ© l'enfant et je l'ai pleurÃ©; j'ai

enterrÃ© la femme et je la pleure encore; j'ai conservÃ© l'ami et je l'aime toujours ... Et voilÃ comment les choses ont fini pour moi. Qu'en dites-vous?Â»

M. de Boisguilbault ne rÃ©pondit pas. Il parcourait la chambre et faisait crier le parquet sous ses pieds.

Â«Vous me trouvez bien lÃ¢che et bien sot, je parie, dit le charpentier en se relevant; mais vous voyez bien, du moins, que vos peines n'approchent pas des miennes!Â»

Le marquis se laissa tomber sur son fauteuil et garda le silence. Des larmes coulaient lentement sur ses joues.

Â«Eh bien, monsieur de Boisguilbault, pourquoi pleurez-vous? reprit Jean avec une grande candeur: vous voulez donc me faire pleurer aussi? mais vous ne pourriez pas en venir Ã bout! j'ai versÃ© tant de larmes de colÃ¨re et de chagrin, dans le temps, qu'il ne m'en reste plus, je gage, une seule dans le corps. Allons! allons! prenez votre passÃ© en patience, et offrez votre prÃ©sent Ã Dieu; car il y a des gens plus maltraitÃ©s que vous, vous le voyez bien! Vous, vous aviez pour femme une belle dame bien sage, bien Ã©duquÃ©e et bien tranquille. Peut-Ãªtre qu'elle ne vous faisait pas autant de caresses et d'amitiÃ©s que j'en recevais de la mienne; mais, au moins, elle ne vous trompait pas, et la preuve que vous pouviez dormir sur vos deux oreilles, c'est que vous la laissiez aller Ã Paris sans vous, quand Ã§a lui convenait; vous n'Ã©tiez pas jaloux, vous n'aviez pas sujet de l'Ãªtre! et moi, j'avais mille dÃ©mons dans la cervelle Ã toutes les heures du jour et de la nuit. J'Ã©piais, j'espionnais, je me cachais d'Ãªtre jaloux; j'en rougissais, mais je souffrais le martyre; et plus j'observais, plus je voyais qu'on Ã©tait habile Ã me tromper. Je n'ai jamais rien pu surprendre. Nannie Ã©tait plus fine que moi; et quand j'avais perdu mon temps Ã la guetter, elle me faisait une scÃ¨ne d'avoir doutÃ© d'elle. Quand l'enfant fut en Ã¢ge de ressembler Ã quelqu'un, et que je vis que ce n'Ã©tait pas Ã moi ... que voulez-vous? je crus que j'en deviendrais fou; mais je m'Ã©tais habituÃ© Ã l'aimer, Ã le caresser, Ã travailler pour le nourrir, Ã trembler quand il se faisait une bosse Ã la tÃªte, Ã le voir sauter autour de mon Ã©tabli, se mettre

Ã cheval sur mes poutres et s'amuser Ã Ã©brÃ©cher mes outils. Je n'avais que celui-lÃ ! je l'avais cru Ã moi, il ne m'en venait pas d'autres, je ne pouvais me passer d'enfant, quoi! Et il m'aimait tant, ce diable de garÃ§on! il me faisait de si jolies caresses, il avait tant d'esprit! et quand je le grondais, il pleurait Ã fendre l'Ã¢me. Enfin je me suis mis Ã oublier mes soupÃ§ons et Ã me persuader si bien que j'Ã©tais son pÃ¨re, que, quand une balle me l'a tuÃ© Ã l'armÃ©e, j'ai eu envie de me tuer moi-mÃªme. C'est qu'il Ã©tait beau et brave, aussi bon ouvrier que bon soldat, et ce n'Ã©tait pas sa faute s'il n'Ã©tait pas mon fils! il aurait rendu ma vie heureuse; il m'aurait aidÃ© au travail et je ne serais pas seul Ã vieillir. J'aurais quelqu'un pour me tenir compagnie, pour causer avec moi le soir aprÃ¨s ma journÃ©e, pour me soigner quand je suis malade, pour me coucher quand je suis gris, pour me parler de sa mÃ¨re, dont je n'ose jamais parler Ã personne parce que tout le monde, excepté lui, a su mon malheur. Allons! allons! monsieur de Boisguilbault, vous n'en avez pas eu tant Ã supporter, vous! On ne vous a pas donnÃ© un hÃ©ritier de contrebande, et si vous n'en avez pas eu le profit, vous n'en avez pas eu la honte!

--Et je n'en aurais pas eu le mÃ©rite! dit le marquis. Jean, rouvre cette porte, et laisse-moi regarder le portrait de la marquise. Tu m'as donnÃ© du courage. Tu m'as fait du bien! J'Ã©tais insensÃ© le jour oÃ¹ je t'ai chassÃ© d'auprÃ¨s de moi. Tu m'aurais empÃªchÃ© de devenir faible et fou. J'ai cru Ã©loigner un ennemi, et je me suis privÃ© d'un ami!

--Mais pourquoi, diable! me preniez-vous pour votre ennemi? dit le charpentier.

--Tu n'en sais rien? dit le marquis en attachant sur lui des yeux perÃ§ants.

--Rien, rÃ©pondit le charpentier avec assurance.

--Sur ton honneur? reprit M. de Boisguilbault en lui pressant la main avec force.

--Sur mon salut Ã©ternel! rÃ©pliqua Jean en levant la main au ciel

avec dignitÃ©. J'espÃ¨re que vous allez enfin me le dire?Â»

Le marquis ne sembla pas entendre cet appel Ã©nergique et sincÃ¨re. Il sentait que Jean avait dit la vÃ©ritÃ©, et il Ã©tait allÃ© se rasseoir. Puis, tournant son fauteuil du cÃ´tÃ© de la porte du cabinet, que Jean avait rouverte, il contemplait avec une tristesse profonde les traits de sa femme.

Â«Que tu aies continuÃ© Ã aimer ta femme, dit-il; que tu aies pardonnÃ© Ã l'enfant innocent, je le conÃ§ois!... mais que tu aies pu revoir et supporter l'ami qui te trahissait, voilÃ ce qui me confond!

--Ah! monsieur de Boisguilbault, voilÃ , en effet, ce qui m'a Ã©tÃ© le plus difficile! d'autant plus que ce n'Ã©tait pas un devoir, et que tout le monde m'aurait approuvÃ©, si je lui avais cassÃ© les cÃ´tes. Mais savez-vous ce qui me dÃ©sarma? c'est que je vis qu'il avait un grand repentir et un vrai chagrin. Tant que la fiÃ¨vre d'amour le tint, il m'aurait marchÃ© sur le corps pour aller rejoindre sa maÃ®tresse. Elle Ã©tait belle comme une rose du mois de mai; je ne sais pas si vous l'avez vue et si vous vous en souvenez, mais je sais bien que Nannie Ã©tait quasi aussi belle dans son genre, que madame de Boisguilbault. J'en Ã©tais fou, et lui aussi! Il se serait fait paÃ¯en pour elle, et moi je me fis imbÃ©cile. Mais, quand la jeunesse commenÃ§a Ã se passer, je vis bien qu'ils ne s'aimaient plus, et qu'ils avaient honte de leur faute. Ma femme s'Ã©tait remise Ã m'aimer, en voyant que j'Ã©tais bon et gÃ©nÃ©reux, et lui, il avait son pÃ©chÃ© si lourd sur le cÅ“ur, que quand nous buvions ensemble, il voulait toujours s'en confesser Ã moi; mais je ne le voulais pas, et quelquefois il se mit Ã genoux devant moi, dans l'ivresse, en criant comme un fou:

--Â«Tue-moi, Jean, tiens, tue-moi! je l'ai mÃ©ritÃ©, et j'en serai content!Â»

Â«Quand il Ã©tait dÃ©grisÃ©, il ne se souvenait plus de cela, mais il se serait fait hacher pour moi; et, Ã l'heure qu'il est, aprÃ¨s M. Antoine, c'est mon meilleur ami. Le sujet de nos peines n'existe plus, l'amitiÃ© est restÃ©e. C'est Ã cause de lui que j'ai eu un procÃ¨s avec la rÃ©gie, et que je suis devenu vagabond pendant quelque temps.

Eh bien, il travaillait pour mes pratiques, afin de me les conserver; il m'apportait de l'argent, et il me les a rendues; il n'a rien qui ne m'appartienne, et, comme il est plus jeune que moi, c'est lui, j'espÃ¨re, qui me fermera les yeux. Il me doit bien cela; mais enfin, il me semble que je l'aime Ã cause du mal qu'il m'a fait, et du courage que j'ai eu de lui pardonner!

--HÃ©las! hÃ©las! dit M. de Boisguilbault, on est sublime quand on ne craint pas d'Ãªtre ridicule!Â»

Il referma doucement la porte du cabinet, et, revenant vers la cheminÃ©e, ses yeux furent frappÃ©s enfin de la vue du paquet et d'une lettre Ã son adresse.

Â«MONSIEUR LE MARQUIS,

Â«Je vous avais promis que vous n'entendriez plus parler de moi; mais vous me forcez vous-mÃªme Ã vous rappeler que j'existe, et, pour la derniÃ¨re fois, je vais le faire.

Â«Ou vous avez fait une mÃ©prise en me remettant des objets d'une valeur considÃ©rable, ou vous avez voulu me faire l'aumÃ´ne.

Â«Je ne rougirais pas d'accepter les secours de votre charitÃ©, si j'Ã©tais rÃ©duite Ã les implorer; mais vous vous Ãªtes trompÃ©, monsieur le marquis, si vous m'avez crue dans la misÃ¨re.

Â«Notre position est aisÃ©e relativement Ã nos besoins et Ã nos goÃ»ts, qui sont modestes et simples. Vous Ãªtes riche et gÃ©nÃ©reux; je serais coupable d'accepter des bienfaits que vous saurez reporter sur tant d'autres: ce serait voler les pauvres.

Â«Ce qu'il m'eÃ»t Ã©tÃ© doux d'emporter, et que j'aurais donnÃ© mon sang pour l'obtenir, c'est un mot d'oubli et de pardon, une parole d'amitiÃ© pour mon pÃ¨re. Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que souffre le cÅ“ur d'un enfant quand il voit son pÃ¨re accusÃ© injustement, et qu'il ignore les moyens de le disculper! Vous n'avez pas voulu me les fournir, puisque vous avez persistÃ© devant moi

Ã garder le silence sur la cause de vos ressentiments; mais comment n'avez-vous pas compris que, dans cette situation, je ne pouvais pas accepter vos dons et profiter de vos bontÃ©s!

Â«Et cependant je garde un petit anneau de cornaline que vous avez passÃ© Ã mon doigt, lorsque je suis entrÃ©e chez vous sous un nom supposÃ©. C'est un objet sans valeur, m'avez vous dit, un souvenir de vos voyages ... Il m'est prÃ©cieux, bien que ce ne soit pas un gage de rÃ©conciliation que vous ayez voulu m'accorder; mais il me rappellera, Ã moi, un instant bien doux et bien cruel, oÃ¹ j'ai senti tout mon cÅ“ur s'Ã©lancer vers vous et de vaines espÃ©rances s'Ã©vanouir aussitÃ´t. Je devrais pourtant vous haÃ¯r, vous qui haÃ¯ssez un pÃ¨re que j'adore! J'ignore comment il se fait que je vous rends vos prÃ©sents sans orgueil blessÃ© et que je renonce Ã votre sympathie avec une douleur profonde.

Â«AgrÃ©ez, monsieur le marquis, les sentiments respectueux de GILBERTE DE CHATEAUBRUN.Â»

XXXIV.

RÃ‰SURRECTION.

Â«C'est toi, Jean, dit M. de Boisguilbault, qui as apportÃ© ici ce paquet et cette lettre?

--Non, Monsieur, je n'ai rien apportÃ© du tout, et je ne sais pas ce que c'est, rÃ©pondit le charpentier avec l'accent de la vÃ©ritÃ©.

--Comment te croire, reprit le marquis, lorsque avant-hier tu me mentais avec tant d'aplomb, en me prÃ©sentant une personne sous le nom d'une autre?

--Avant-hier je mentais, mais je n'en aurais pas jurÃ©; aujourd'hui j'en jure: je n'ai vu entrer personne, je ne sais qui a apportÃ© cela. Mais puisque vous parlez le premier de ce qui s'est passÃ© avant-hier, je ne l'aurais pas osÃ©, moi ... Laissez-moi donc vous dire que cette pauvre

enfant a pleurÃ© tout le long du chemin en pensant Ã vous, et que ...

--Je t'en supplie, Jean, ne me parle pas de cette demoiselle, ni de son pÃ¨re! Je t'ai promis que je t'en parlerais, moi, quand cela serait nÃ©cessaire, et, Ã cette condition, tu t'es engagÃ© Ã ne pas me tourmenter. Attends que je t'interroge!

--Soit! mais si pourtant vous me faites attendre trop longtemps, et que je perde patience?

--Je ne t'en parlerai peut-Ãªtre jamais, et tu te tairas toujours, dit le marquis d'un ton d'humeur bien marquÃ©.

--A savoir! reprit le charpentier; ce ne sont pas lÃ nos conventions!

--Allons, va-t'en, dit M. de Boisguilbault sÃ¨chement. Ta journÃ©e est finie, tu refuses de souper ici, et sans doute Ã‰mile t'attend avec impatience. Dis-lui de prendre courage et que j'irai le voir bientÃ´t ... demain, peut-Ãªtre.

--Si vous le traitez comme moi, si vous refusez de lui parler et de l'entendre parler de Gilberte, quel bien voulez-vous que lui fasse votre visite? Ce n'est pas lÃ ce qui le guÃ©rira.

--Jean, tu m'impatientes, tu me fais mal! Va-t'en donc!

--Allons! le vent a tournÃ©! pensa le charpentier. Attendons que le soleil revienne!Â»

Il passa sa veste et descendit le parc. M. de Boisguilbault le suivit pour fermer lui-mÃªme cette derniÃ¨re porte aprÃ¨s lui. Le jour durait encore. Le marquis remarqua sur le sable, fraÃ®chement passÃ© au rÃ¢teau, la double trace d'un petit pied de femme tournÃ© dans les directions opposÃ©es que Gilberte avait suivies pour aller au chalet et en revenir. Il ne fit point part de cette observation au charpentier, et elle Ã©chappa Ã celui-ci.

Cependant Gilberte avait attendu plus qu'elle n'y comptait. Le soleil

Ã©tait couchÃ© depuis dix minutes, et le temps lui paraissait mortellement long. L'approche de la nuit et la crainte de rencontrer quelqu'un du chÃ¢teau qui pÃ»t la connaÃ®tre, augmentant son inquiÃ©tude et son impatience, elle se hasarda Ã sortir du lieu oÃ¹ elle se tenait cachÃ©e et Ã descendre un peu le cours de la riviÃ¨re, afin de se trouver encore Ã portÃ©e de voir venir le charpentier. Mais elle n'eut pas fait trois pas Ã dÃ©couvert qu'elle entendit marcher derriÃ¨re elle, et se tournant avec prÃ©cipitation, elle vit Constant Galuchet, armÃ© de sa ligne, qui regagnait le chemin de Gargilesse.

Elle rabattit son capuchon sur son visage, mais pas assez vite pour que le pÃªcheur de goujons n'eÃ»t aperÃ§u une mÃ¨che de cheveux blonds, un Å“il bleu, une joue rose. D'ailleurs, Ã Ãªtre suivie d'aussi prÃ¨s, il Ã©tait difficile que Gilberte pÃ»t faire illusion. Elle n'avait rien de la dÃ©marche d'une paysanne, et la mante de bure n'Ã©tait pas assez longue pour cacher le bord d'une robe lÃ©gÃ¨re et un pied charmant, chaussÃ© d'une petite guÃªtre solide et bien prise. La curiositÃ© de Constant Galuchet fut vivement Ã©veillÃ©e par cette rencontre. Il mÃ©prisait trop les paysannes pour leur conter fleurettes dans ses promenades; mais la vue d'une demoiselle dÃ©guisÃ©e piqua sa curiositÃ© aristocratique, et un vague instinct que ces cheveux blonds si difficiles Ã cacher Ã©taient ceux de Gilberte, lui persuada de la suivre et de l'inquiÃ©ter.

Il s'acharna donc sur ses traces, marchant tantÃ´t immÃ©diatement derriÃ¨re elle, tantÃ´t Ã ses cÃ´tÃ©s, ralentissant ou doublant le pas pour dÃ©jouer les petites ruses dont elle usa pour rester en arriÃ¨re ou se faire dÃ©passer, s'arrÃªtant lorsqu'elle s'arrÃªtait, se penchant vers elle en l'effleurant, et plongeant un Å“il insolent et curieux sous son capuchon.

Gilberte, effrayÃ©e, chercha des yeux quelque maison oÃ¹ elle pÃ»t se rÃ©fugier; n'en voyant aucune, elle continua Ã s'avancer dans la direction de Gargilesse, espÃ©rant que le charpentier allait la rejoindre et la dÃ©livrer de cette importune escorte.

Mais n'entendant venir personne, et ne pouvant supporter d'Ãªtre plus longtemps suivie, elle se baissa comme pour regarder dans son panier

afin de faire croire qu'elle avait oubliÃ© ou perdu quelque chose, et se retournant ensuite, elle reprit la direction du parc, pensant que Galuchet, n'ayant aucun prÃ©texte pour la suivre de ce cÃ´tÃ©, n'en aurait pas l'audace.

Il Ã©tait trop tard: Constant l'avait reconnue et un sentiment de basse vengeance le transportait.

Â«OhÃ©, la belle villageoise! lui dit-il en s'Ã©lanÃ§ant auprÃ¨s d'elle, que cherchez-vous avec tant de mystÃ¨re? Ne pourrait-on vous aider Ã le trouver?... Vous ne rÃ©pondez pas! Je comprends: vous avez par ici un joli petit rendez-vous, et je vous dÃ©range! Mais tant pis pour les jeunes filles qui courent seules le soir! elles sont exposÃ©es Ã rencontrer un galant pour un autre, et les absents ont tort. Allons, n'y regardez pas de si prÃ¨s; Ã la nuit tous chats sont gris, et prenez mon bras. Si nous ne trouvons pas celui qu'il vous faut, on tÃ¢chera de le remplacer sans trop de dÃ©savantage!Â»

Gilberte, effrayÃ©e de ces propos grossiers, se mit Ã courir. Plus adroite et plus mince que Galuchet, elle s'enfonÃ§a dans les arbres, passa dans le plus serrÃ©, et se crut bientÃ´t hors de portÃ©e; mais une sorte de rage s'Ã©tait emparÃ©e de lui, en la voyant s'Ã©chapper avec tant d'agilitÃ©. En trois bonds, et aprÃ¨s s'Ãªtre un peu heurtÃ© et dÃ©chirÃ© aux branches, il se trouva de nouveau prÃ¨s d'elle, en face de la grille du parc de Boisguilbault.

Alors saisissant sa mante: Â«Je veux voir, dit-il en jurant, si vous valez la peine de vous faire poursuivre de la sorte! Si vous Ãªtes laide, vous n'avez pas besoin de courir, ma mie, et je ne m'Ã©chaufferai point pour vous; mais si vous Ãªtes jeune et gentille, vous serez joliment embarrassÃ©e, ma trÃ¨s-chÃ¨re!Â»

Gilberte se dÃ©battit avec courage, en frappant la figure et les mains de Galuchet avec son panier; mais les forces Ã©taient trop inÃ©gales: au risque de la blesser avec l'agrafe de son manteau, il tirait le capuchon avec fureur.

En ce moment deux hommes parurent Ã la grille du parc, et Gilberte,

se dÃ©gageant par un effort dÃ©sespÃ©rÃ©, s'Ã©lanÃ§a vers eux et alla chercher refuge auprÃ¨s de celui qui se prÃ©senta le premier Ã sa rencontre. Elle fut reÃ§ue dans les bras de M. de Boisguilbault.

Comme elle Ã©tait dÃ©faillante de peur et d'indignation, elle cacha son visage dans le sein du vieillard, et ni le marquis ni le charpentier n'avaient eu le temps de la reconnaÃ®tre; mais, en voyant Galuchet qui prenait la fuite, toute la rancune de Jean se rÃ©veilla, et il s'Ã©lanÃ§a Ã sa poursuite.

Le commis de M. Cardonnet Ã©tait gros et court, et malgrÃ© son Ã¢ge, Jean avait sur lui l'avantage de la taille et de l'agilitÃ©.

Se voyant prÃ¨s d'Ãªtre atteint, Galuchet compta sur sa force et se retourna.

Une lutte s'engagea alors entre eux, et Galuchet, qui Ã©tait robuste, soutint assez bien le premier assaut; mais Jean Ã©tait un athlÃ¨te, et il ne tarda pas Ã le renverser au bord de l'eau.

Â«Ah! tu ne te contentes pas de faire le mÃ©tier d'espion! lui dit-il en lui mettant les genoux sur la poitrine et en lui serrant si fort la gorge que le vaincu fut forcÃ© de lÃ¢cher prise, il faut encore, mÃ©chant valet, que tu insultes les femmes! Je devrais Ã©craser un animal aussi malfaisant que toi; mais tu es si lÃ¢che, que tu me ferais un procÃ¨s! Eh bien! tu n'auras pas ce plaisir-lÃ : tu sortiras de mes mains sans une Ã©gratignure que tu puisses montrer; je me contenterai de te faire la barbe avec un savon digne de toi.Â»

Et, ramassant de la vase noire au bord de la riviÃ¨re, le charpentier en frotta la figure, la chemise et la cravate de Galuchet; aprÃ¨s quoi il le lÃ¢cha, et se tenant devant lui:

Â«Essaie de me toucher, lui dit-il, et tu verras si je ne t'en fais pas manger!Â»

Galuchet venait d'Ã©prouver trop durement la force du bras du charpentier, pour s'y exposer de nouveau. Il eut envie de lui jeter une

pierre Ã la tÃªte, en le voyant tourner tranquillement le dos. Mais il pensa que le cas pourrait devenir grave, et que, s'il ne l'Ã©tendait du premier coup, il faudrait le payer cher.

Il battit en retraite, non sans vomir des injures et des menaces contre lui et la *drÃ´lesse* qu'il protÃ©geait; mais il n'osa nommer Gilberte, ni laisser voir qu'il l'eÃ»t reconnue. Il n'Ã©tait pas bien sÃ»r qu'elle ne finÃ®t pas par devenir la bru de son patron; car depuis quelques jours qu'Ã‰mile Ã©tait malade, M. Cardonnet paraissait horriblement soucieux et irrÃ©solu.

Gilberte et le marquis ne virent pas cette scÃ¨ne. La jeune fille suffoquait, et, presque Ã©vanouie, se laissait traÃ®ner vers le chalet. M. de Boisguilbault, fort embarrassÃ© de l'aventure, mais rÃ©solu Ã secourir loyalement une dame offensÃ©e, n'osait ni lui parler, ni lui faire comprendre qu'il l'avait reconnue. Sa mÃ©fiance lui revenait; il se demandait si cette scÃ¨ne n'avait pas Ã©tÃ© arrangÃ©e pour jeter dans son sein la colombe palpitante; mais lorsqu'elle tomba mourante au seuil du chalet, et qu'il vit sa pÃ¢leur, ses yeux Ã©teints et ses lÃ¨vres dÃ©colorÃ©es, il fut saisi d'une tendre compassion, et d'une violente colÃ¨re contre l'homme capable d'outrager une femme sans dÃ©fense. Puis il se dit que cette noble enfant avait couru ce danger pour Ãªtre venue faire acte de fiertÃ© et de dÃ©sintÃ©ressement auprÃ¨s de lui. Il la releva, la porta sur un fauteuil, et lui dit en frottant ses mains glacÃ©es:

Â«Remettez-vous, mademoiselle de ChÃ¢teaubrun; tranquillisez-vous, je vous en conjure! vous Ãªtes ici en sÃ»retÃ©, et vous y Ãªtes la bienvenue.

--Gilberte! s'Ã©cria le charpentier lorsqu'il reconnut, en entrant, la fille d'Antoine: ma Gilberte! Dieu du ciel! est-ce possible! Ah! si j'avais su cela, je ne l'aurais pas Ã©pargnÃ©, ce misÃ©rable! mais il n'est pas bien loin, et il faut que je le tue!Â»

TransportÃ© de fureur, il allait retourner Ã la poursuite de Galuchet, lorsque le marquis et Gilberte, un peu ranimÃ©e, le retinrent. Ce ne fut pas sans peine, Jean Ã©tait hors de lui. Enfin, le marquis lui fit

comprendre que, dans l'intÃ©rÃªt de la rÃ©putation de mademoiselle de ChÃ¢teaubrun, il ne devait pas pousser plus loin sa vengeance.

Cependant le marquis continuait Ã Ãªtre fort embarrassÃ© vis-Ã -vis de Gilberte. Elle voulait partir, il dÃ©sirait, au fond du cÅ“ur, qu'elle restÃ¢t plus longtemps, et il ne pouvait se rÃ©soudre Ã le lui dire, qu'en allÃ©guant le besoin qu'elle avait de se reposer encore et de se remettre de son Ã©motion. Mais Gilberte craignait d'inquiÃ©ter encore une fois ses parents, et assurait qu'elle se sentait la force de s'en aller. Le marquis offrait sa voiture; il offrait de l'Ã©ther; il cherchait un flacon et ne le trouvait pas; il s'agitait autour d'elle; il cherchait surtout ce qu'il pourrait lui dire pour rÃ©pondre Ã sa lettre et Ã sa dÃ©marche; et quoiqu'il ne manquÃ¢t ni d'usage ni d'aisance lorsqu'une fois son parti Ã©tait pris, il Ã©tait plus gauche et plus embarrassÃ© qu'un jeune Ã©colier dÃ©butant dans le monde, lorsqu'il Ã©tait en proie aux irrÃ©solutions pÃ©nibles de son caractÃ¨re.

Enfin, comme Gilberte se levait pour se retirer avec Jean, dont elle acceptait l'escorte jusqu'Ã ChÃ¢teaubrun, il se leva aussi, prit son chapeau, et saisissant sa nouvelle canne d'un air dÃ©libÃ©rÃ© qui fit sourire le charpentier:

Â«Vous me permettrez, dit-il, de vous accompagner aussi. Ce malotru peut Ãªtre quelque part en embuscade, et deux chevaliers valent mieux qu'un.

--Laissez-le donc faire!Â» dit tout bas Jean Ã Gilberte, qui essayait de refuser sa politesse.

Ils sortirent tous trois du parc, et d'abord, le marquis se tint derriÃ¨re Ã quelque distance, ou marcha devant comme pour leur servir d'avant-garde. Enfin il se trouva Ã cÃ´tÃ© de Gilberte, et, remarquant qu'elle Ã©tait comme brisÃ©e et marchait avec peine, il se dÃ©cida Ã lui offrir son bras. Peu Ã peu il se mit Ã causer avec elle, et peu Ã peu aussi, il se sentit plus Ã l'aise. Il lui parla de choses gÃ©nÃ©rales d'abord, puis d'elle-mÃªme particuliÃ¨rement. Il l'interrogea sur ses goÃ»ts, sur ses occupations, sur ses lectures; et,

bien qu'elle se tÃ®nt dans une rÃ©serve modeste, il s'aperÃ§ut bientÃ´t qu'elle Ã©tait douÃ©e d'une intelligence Ã©levÃ©e et qu'elle avait un fonds d'instruction trÃ¨s-solide.

FrappÃ© de cette dÃ©couverte, il voulut savoir oÃ¹ et comment elle avait appris tant de choses sÃ©rieuses, et elle lui avoua qu'elle avait puisÃ© la meilleure partie de ses connaissances dans la bibliothÃ¨que de Boisguilbault.

Â«J'en suis fier et charmÃ©! dit le marquis, et je mets tous mes bons livres Ã votre disposition. J'espÃ¨re que vous m'en ferez demander, Ã moins que vous ne consentiez Ã me charger de les choisir et de vous les envoyer chaque semaine. Jean voudra bien Ãªtre notre commissionnaire, en attendant qu'Ã‰mile le redevienne.Â»

Gilberte soupira; elle ne prÃ©voyait guÃ¨re, au silence effrayant d'Ã‰mile, que ce temps heureux pÃ»t lui Ãªtre rendu.

Â«Mais appuyez-vous donc sur mon bras, lui dit le marquis; vous paraissez souffrante et vous ne voulez pas que je vous aide!Â»

Quand on fut au pied de la colline de ChÃ¢teaubrun, M. de Boisguilbault, qui semblait s'Ãªtre oubliÃ© jusque-lÃ , commenÃ§a Ã donner des signes d'agitation et d'inquiÃ©tude, comme un cheval ombrageux. Il s'arrÃªta tout Ã coup et dÃ©gagea doucement le bras de Gilberte du sien, pour le passer sous celui du charpentier.

Â«Je vous laisse Ã votre porte, dit-il, et avec un ami dÃ©vouÃ©. Je ne vous suis plus nÃ©cessaire, mais j'emporte votre promesse d'user de mes livres.

--Que ne puis-je vous emmener plus loin! dit Gilberte d'un ton suppliant; je consentirais Ã n'ouvrir un livre de ma vie, quoique ce fÃ»t une grande privation pour moi!

--Cela m'est malheureusement impossible! rÃ©pondit-il avec un soupir: mais le temps et le hasard amÃ¨nent des rencontres imprÃ©vues. J'espÃ¨re, Mademoiselle, que je ne vous dis pas adieu pour toujours;

car cette pensÃ©e me serait fort pÃ©nible.Â»

Il la salua et retourna s'enfermer dans son chalet, oÃ¹ il passa une partie de la nuit Ã Ã©crire, Ã ranger des papiers, et Ã regarder le portrait de la marquise.

Le lendemain, Ã midi, M. de Boisguilbault mit son habit vert Ã la mode de l'empire, sa perruque la plus blonde, des gants et une culotte de peau de daim, des demi-bottes Ã l'Ã©cuyÃ¨re armÃ©es de courts Ã©perons d'argent en cou de cygne. Un domestique, en grande tenue d'Ã©cuyer, lui amena le plus beau cheval de ses Ã©curies, et montant lui-mÃªme un cheval de suite presque aussi parfait, le suivit au petit trot, sur la route de Gargilesse, portant une cassette lÃ©gÃ¨re passÃ©e Ã son bras Ã l'aide d'une courroie.

Grande fut la surprise des habitants de l'endroit lorsqu'ils virent arriver dans leurs murs le marquis, droit et raide sur son cheval blanc, comme un professeur d'Ã©quitation du vieux temps, en tenue de cÃ©rÃ©monie, avec des lunettes d'or, et une cravache Ã tÃªte d'or, qu'il portait un peu comme un cierge. Il y avait au moins dix ans que M. de Boisguilbault n'Ã©tait entrÃ© dans une ville ou dans un village. Les enfants le suivaient, Ã©blouis de la magnificence de sa dÃ©sinvolture, les femmes se pressaient sur le pas de leurs portes, et les hommes portant des fardeaux s'arrÃªtaient Ã©bahis en travers de la rue.

Il gravit lentement le pavÃ© en prÃ©cipice, et descendit de mÃªme Ã cÃ´tÃ© de l'usine de Cardonnet, trop bon cavalier pour s'amuser Ã des imprudences, et, reprenant le trot Ã la franÃ§aise pour entrer dans les cours, il cadenÃ§a si bien l'allure de son cheval, qu'on eÃ»t dit d'une pendule parfaitement rÃ©glÃ©e. Certes il avait encore bon air, et les femmes disaient: Â«Vous voyez bien qu'il est sorcier, car il n'a pas pris un jour depuis dix ans qu'on ne l'a vu ici!Â»

Il demanda Ã Ãªtre conduit auprÃ¨s de M. Ã‰mile Cardonnet, et trouva le jeune homme dans sa chambre, assis sur un sofa, ayant son pÃ¨re Ã sa droite et son mÃ©decin Ã sa gauche. Madame Cardonnet Ã©tait assise vis-Ã -vis de lui, et l'examinait avec sollicitude.

Ã‰mile Ã©tait fort pÃ¢le, mais sa situation n'avait plus rien d'inquiÃ©tant. Il se leva et vint Ã la rencontre de M. de Boisguilbault, qui, aprÃ¨s l'avoir embrassÃ© avec tendresse, salua profondÃ©ment madame Cardonnet, et M. Cardonnet avec plus de modÃ©ration. Pendant quelques instants, il ne fut question que de la santÃ© du malade. Il avait eu un accÃ¨s de fiÃ¨vre assez violent, on l'avait saignÃ© la veille; la nuit avait Ã©tÃ© bonne, et, depuis le matin, la fiÃ¨vre avait cessÃ© entiÃ¨rement. On l'engageait Ã faire une promenade en cabriolet, et il se proposait d'aller chez M. de Boisguilbault lorsque celui-ci Ã©tait entrÃ©.

Le marquis avait su tous les dÃ©tails de cette indisposition par le charpentier, qui l'avait cachÃ©e avec soin Ã Gilberte. Il n'y avait plus aucun sujet de crainte. Le mÃ©decin dÃ©clara qu'il fallait faire dÃ®ner son malade, et se retira en disant qu'il ne reviendrait le lendemain que pour l'acquit de sa conscience.

M. de Boisguilbault, pendant ces dÃ©tails, observait attentivement la figure de M. Cardonnet. Il lui trouva un air de triomphe plutÃ´t qu'un air de joie. Sans doute l'industriel avait tremblÃ© Ã l'idÃ©e de perdre son fils, mais, cette crainte Ã©vanouie, la victoire Ã©tait remportÃ©e: Ã‰mile pouvait supporter la douleur.

De son cÃ´tÃ©, M. Cardonnet observait la tournure bizarre du marquis et la trouvait souverainement ridicule. Sa gravitÃ© et sa lenteur Ã parler l'impatientaient d'autant plus que M. de Boisguilbault, plus embarrassÃ© au fond qu'il ne voulait le paraÃ®tre, ne fit que dire des lieux communs d'un ton sentencieux. L'industriel le salua, au bout de peu d'instants, et sortit pour retourner Ã ses affaires. Madame Cardonnet, devinant alors, Ã l'inquiÃ©tude d'Ã‰mile, qu'il dÃ©sirait s'entretenir avec son vieil ami, les laissa ensemble, aprÃ¨s avoir recommandÃ© Ã son fils de ne pas trop parler.

Â«Eh bien, dit Ã‰mile au marquis lorsqu'ils furent seuls, vous pouvez m'apporter la couronne du martyre! J'ai passÃ© par l'Ã©preuve du feu; mais Dieu protÃ¨ge ceux qui l'invoquent, et j'en suis sorti net et sans brÃ»lure apparente: un peu brisÃ©, Ã la vÃ©ritÃ©, mais calme et plein de foi en l'avenir. Ce matin, j'ai dÃ©clarÃ© Ã mon pÃ¨re, dans

toute la plÃ©nitude de ma raison et de ma tranquillitÃ© d'esprit, ce que je lui avais dÃ©clarÃ© dans l'agitation et peut-Ãªtre dans le dÃ©lire de la fiÃ¨vre. Il sait maintenant que jamais je ne renoncerai Ã mon opinion, et qu'aucun jeu avec ma passion ne pourra lui procurer cette victoire. Il en paraÃ®t fort satisfait; car il croit avoir rÃ©ussi Ã me dÃ©goÃ»ter d'un mariage qu'il redoutait plus que la ferveur de mes principes.

Â«Il parlait, ce matin encore, de me distraire, de me faire voyager, de m'envoyer en Italie. Je lui ai dit que je ne voulais pas quitter la France, ni mÃªme ce pays-ci, Ã moins qu'il ne me chassÃ¢t de la maison paternelle.

Â«Il a souri, et, Ã cause de la saignÃ©e qu'on m'a faite hier, il n'a pas voulu me contredire; mais demain, il parlera en ami sÃ©vÃ¨re, aprÃ¨s-demain en pÃ¨re irritÃ©, et le jour suivant en maÃ®tre impÃ©rieux. Ne vous inquiÃ©tez pas de moi, mon ami, j'aurai du courage, du calme et de la patience. Soit qu'il me condamne Ã l'exil, soit qu'il me garde auprÃ¨s de lui pour me torturer, je lui montrerai que l'amour est bien fort quand il est inspirÃ© par l'enthousiasme de la vÃ©ritÃ© et soutenu par l'idÃ©al.

--Ã‰mile, dit le marquis, je sais, par votre ami Jean tout ce qui s'est passÃ© entre votre pÃ¨re et vous, et aussi tout ce qui s'est opÃ©rÃ© de grand et de victorieux dans votre Ã¢me. J'Ã©tais tranquille en venant ici.

--O mon ami! je sais que vous vous Ãªtes rÃ©conciliÃ© avec cet homme simple, mais admirable. Il m'a dit que vous deviez venir me voir; je vous attendais.

--Ne vous a-t-il rien dit de plus? dit le marquis en examinant Ã‰mile attentivement.

--Non, rien de plus, je vous le jure, rÃ©pondit Ã‰mile avec l'assurance de la sincÃ©ritÃ©.

--Il a bien fait de tenir sa promesse, reprit M. de Boisguilbault, vous

Ã©tiez trop agitÃ© par la fiÃ¨vre pour supporter de nouvelles Ã©motions. J'en ai subi de violentes moi-mÃªme, depuis que nous ne nous sommes vus, mais je suis satisfait du rÃ©sultat, et je vous le ferai connaÃ®tre. Mais pas encore, Ã‰mile; je vous trouve trop pÃ¢le, et moi, je ne suis pas assez sÃ»r de moi encore. Ne venez pas me voir aujourd'hui; j'ai d'autres courses Ã faire, et peut-Ãªtre qu'en repassant par ici ce soir je vous reverrai. Me promettez vous jusque-lÃ de dÃ®ner, de vous soigner, et de guÃ©rir, en un mot?

--Je vous le promets, mon ami. Que ne puis-je faire savoir Ã celle que j'aime, qu'en reprenant le libre exercice de ma vie et de mes facultÃ©s, j'ai retrouvÃ© mon amour plus ardent et plus absolu que jamais au fond de mon cÅ“ur!

--Eh bien, Ã‰mile, Ã©crivez-lui quelques lignes sans vous fatiguer, je reviendrai ce soir; et, si elle ne demeure pas trop loin, je me chargerai de lui faire tenir votre lettre.

--HÃ©las! mon ami, je ne puis vous dire son nom! Mais si le charpentier voulait s'en charger ... Ã prÃ©sent qu'on ne m'observe plus Ã toute heure et que j'ai recouvrÃ© mes forces, je pourrais Ã©crire.

--Ã‰crivez donc, cachetez, et ne mettez pas d'adresse. Le charpentier travaille chez moi, et il aura votre lettre avant ce soir.

Tandis que le jeune homme Ã©crivait, M. de Boisguilbault sortit de sa chambre, et demanda Ã parler Ã M. Cardonnet. On lui rÃ©pondit qu'il venait de sortir en cabriolet.

Â«Ne sait-on oÃ¹ je pourrais le rejoindre?Â» demanda le marquis, Ã demi persuadÃ© de cet alibi.

Il n'avait pas dit oÃ¹ il allait, mais on pensait que c'Ã©tait Ã ChÃ¢teaubrun, parce qu'il avait pris ce chemin-lÃ , et qu'il y avait Ã©tÃ© dÃ©jÃ la semaine prÃ©cÃ©dente.

A cette rÃ©ponse, M. de Boisguilbault montra une vivacitÃ©

surprenante; il rentra chez Ã‰mile, prit sa lettre, lui tÃ¢ta le pouls, trouva qu'il Ã©tait redevenu un peu agitÃ©, remonta Ã cheval, sortit posÃ©ment du village comme il y Ã©tait entrÃ©; mais il prit le petit galop quand il fut en plaine.

XXXV.

L'ABSOLUTION.

Cependant M. Cardonnet arrivait Ã ChÃ¢teaubrun, et dÃ©jÃ il Ã©tait en prÃ©sence de Gilberte, de son pÃ¨re et de Janille.

Â«Monsieur de ChÃ¢teaubrun, dit-il en s'asseyant avec aisance parmi ces personnes consternÃ©es d'une visite qui leur annonÃ§ait de nouveaux chagrins, vous savez sans doute tout ce qui s'est passÃ© entre mon fils et moi, Ã propos de mademoiselle votre fille. Mon fils a eu le bon goÃ»t et le bon esprit de la choisir pour sa fiancÃ©e. Mademoiselle et vous, Monsieur, avez eu l'extrÃªme bontÃ© d'accueillir ses prÃ©tentions, sans trop savoir si je les approuverais....Â»

Ici, Janille fit un geste de colÃ¨re, Gilberte baissa les yeux en pÃ¢lissant, et M. Antoine rougit et ouvrit la bouche pour interrompre M. Cardonnet. Mais celui-ci ne lui en donna pas le temps, et continua ainsi:

Â«Je n'approuvais pas d'abord cette union, j'en conviens; mais je vins ici, je vis mademoiselle, et je cÃ©dai. Ce fut Ã des conditions bien douces et bien simples. Mon fils est ultra-dÃ©mocrate, et je suis conservateur modÃ©rÃ©. Je prÃ©vois que des opinions exagÃ©rÃ©es ruineront l'intelligence et le crÃ©dit d'Ã‰mile. J'exige qu'il y renonce et revienne Ã l'esprit de sagesse et de convenance. J'ai cru obtenir aisÃ©ment ce sacrifice, je m'en suis rÃ©joui d'avance, je vous l'ai annoncÃ© comme indubitable dans une lettre adressÃ©e Ã mademoiselle. Mais, Ã mon grand Ã©tonnement, Ã‰mile a persistÃ© dans son exaltation, et il y a sacrifiÃ© un amour que j'avais

cru plus profond et plus dÃ©vouÃ©. Je suis donc forcÃ© de vous dire qu'il a renoncÃ© ce matin, sans retour, Ã la main de mademoiselle, et j'ai cru de mon devoir de vous en avertir immÃ©diatement, afin que, connaissant bien ses intentions et les miennes, vous n'eussiez point Ã m'accuser d'irrÃ©solution et d'imprudence. S'il vous convient maintenant d'autoriser ses sentiments et de souffrir ses assiduitÃ©s, c'est Ã vous de le savoir, et Ã moi de m'en laver les mains.

--Monsieur Cardonnet! rÃ©pondit M. Antoine en se levant, je sais tout cela, et je sais aussi que vous ne manquerez jamais de belles phrases pour vous moquer de nous: mais je dis, moi, que si vous Ãªtes si bien informÃ©, c'est parce que vous avez envoyÃ© des espions dans notre maison, et des laquais pour nous insulter par des prÃ©tentions rÃ©voltantes Ã la main de ma fille. Vous nous avez dÃ©jÃ beaucoup fait souffrir avec votre diplomatie, et nous vous prions, sans cÃ©rÃ©monie, d'en rester lÃ . Nous ne sommes pas assez simples pour ne pas comprendre que vous ne voulez, Ã aucune condition, allier votre richesse Ã notre pauvretÃ©. Nous n'avons pas Ã©tÃ© dupes de vos dÃ©tours, et lorsque, par une singuliÃ¨re invention d'esprit, vous avez placÃ© votre fils entre une soumission morale, qui est impossible en fait d'opinions, et un mariage auquel vous n'auriez pas consenti davantage s'il eÃ»t voulu descendre Ã un mensonge, nous avons jurÃ©, nous, que nous Ã©loignerions de lui, de vous et de nous, tout mensonge et toute dissimulation. C'est donc pour vous dire que nous savons fort bien ce qu'il nous convient de faire; que je m'entends Ã prÃ©server l'honneur et la dignitÃ© de ma fille, tout aussi bien que vous la richesse de votre fils, et que je n'ai, Ã cet Ã©gard, de conseils Ã prendre et de leÃ§ons Ã recevoir de personne.Â»

Ayant ainsi parlÃ© avec une fermetÃ© Ã laquelle M. Cardonnet Ã©tait loin de s'attendre de la part du *vieux ivrogne de ChÃ¢teaubrun*, M. Antoine se rassit et regarda l'industriel en face. Gilberte se sentait mourir; mais elle crut devoir appuyer de sa fiertÃ© la juste fiertÃ© de son pÃ¨re. Elle leva aussi les yeux sur M. Cardonnet, et son regard semblait confirmer tout ce que venait de dire M. Antoine.

Janille, qui ne se possÃ©dait plus, crut devoir prendre la parole. Â«Soyez tranquille, Monsieur, dit-elle; on se passera fort bien de votre nom. On en a un qui le vaut bien; et quant Ã la question d'argent, nous avons eu plus de gloire Ã perdre celui que nous avions, que vous Ã gagner celui que vous n'aviez pas.

--Je sais, mademoiselle Janille, rÃ©pondit Cardonnet avec le calme apparent d'un profond mÃ©pris, que vous Ãªtes trÃ¨s vaine du nom que M. de ChÃ¢teaubrun fait porter Ã mademoiselle votre fille. Quant Ã moi, je n'aurais pas Ã©tÃ© si fier, et j'aurais fermÃ© les yeux sur certaines irrÃ©gularitÃ©s de naissance: mais je conÃ§ois que la fortune d'un roturier, acquise au prix du travail, paraisse mÃ©prisable Ã une personne, nÃ©e comme vous, apparemment dans les splendeurs de l'oisivetÃ©. Il ne me reste qu'Ã vous souhaiter beaucoup de bonheur Ã tous, et Ã demander pardon Ã mademoiselle Gilberte de lui avoir causÃ© quelque petit chagrin. Mes torts ont Ã©tÃ© bien involontaires, mais je crois les rÃ©parer en lui donnant un bon avis: c'est que les jeunes gens qui se font fort de disposer de la volontÃ© de leurs parents sont parfois plus enivrÃ©s d'un caprice passager que pÃ©nÃ©trÃ©s d'une grande passion. La conduite d'Ã‰mile Ã son Ã©gard en est, je crois, la preuve, et j'en suis un peu honteux pour lui.

--C'est assez, monsieur Cardonnet, assez, entendez-vous? dit M. Antoine, en colÃ¨re pour la premiÃ¨re fois de sa vie: je rougirais d'avoir autant d'esprit que vous, si j'en faisais un si indigne usage que d'outrager une jeune fille, et de provoquer son pÃ¨re en sa prÃ©sence. J'espÃ¨re que vous m'entendez, et que ...

--Monsieur Antoine! mademoiselle Janille! s'Ã©cria Sylvain Charasson en s'Ã©lanÃ§ant d'un bond au milieu de la chambre; voilÃ M. de Boisguilbault qui vient vous voir! vrai, comme il fait jour! c'est M. de Boisguilbault! Je l'ai reconnu Ã son *chevau* blanc et Ã ses lunettes jaunes!Â»

Cette nouvelle imprÃ©vue causa tant d'Ã©motion Ã M. de ChÃ¢teaubrun qu'il oublia toute sa colÃ¨re, et, saisi tout Ã coup d'une joie enfantine mÃªlÃ©e de terreur, il s'avanÃ§a d'un pas chancelant

Ã la rencontre de son ancien ami.

Mais, au moment oÃ¹ il allait se jeter dans ses bras, il fut glacÃ© de crainte et comme paralysÃ© par la figure froide et le salut tristement poli du marquis. Tremblant et dÃ©chirÃ© au fond du cÅ“ur, M. Antoine prit d'une main convulsive le bras de sa fille, incertain s'il la pousserait vers M. de Boisguilbault, comme un gage de rÃ©conciliation, ou s'il l'Ã©loignerait comme une preuve accablante de sa faute.

Janille, Ã©perdue, fit de grandes rÃ©vÃ©rences au marquis, qui lui jeta un regard distrait et lui adressa un salut imperceptible.

Â«Monsieur Cardonnet, dit-il en se trouvant au seuil du pavillon carrÃ©, face Ã face avec l'industriel qui sortait le dernier, je crois que vous vous retirez, et je venais prÃ©cisÃ©ment ici pour vous rencontrer. Vous Ãªtes sorti de chez vous, justement comme je vous cherchais, et j'ai couru aprÃ¨s vous. Je vous prie donc de rester encore un peu, et de vouloir bien m'accorder quelques moments d'attention.

--Nous causerons ailleurs, s'il vous plaÃ®t, monsieur le marquis, rÃ©pondit Cardonnet; car je ne puis rester ici davantage: mais si vous voulez que nous descendions Ã pied cette montagne ...

--Non, Monsieur, non, permettez-moi d'insister. Ce que j'ai Ã dire est de quelque importance, et toutes les personnes qui sont ici doivent l'entendre. Je crois voir que je ne suis pas arrivÃ© assez tÃ´t pour prÃ©venir des explications dÃ©sagrÃ©ables: mais vous Ãªtes un homme d'affaires, monsieur Cardonnet, et vous savez qu'on s'assemble en conseil dans les affaires sÃ©rieuses, pour discuter froidement de graves intÃ©rÃªts, lors mÃªme qu'on y apporte au fond de l'Ã¢me un peu de passion. Monsieur le comte de ChÃ¢teaubrun, je vous prie de retenir M. Cardonnet, cela est tout Ã fait nÃ©cessaire. Je suis vieux, souffrant, je n'aurai peut-Ãªtre plus la force de revenir, et de faire d'aussi longues courses. Vous Ãªtes des jeunes gens auprÃ¨s de moi; je vous demande donc d'avoir un peu de calme et d'obligeance pour m'Ã©pargner beaucoup de fatigue; me refuserez vous?Â»

Le marquis parlait cette fois avec une aisance et une grÃ¢ce qui en faisaient un tout autre homme que celui que M. Cardonnet venait de voir une heure auparavant. Il se sentit pris d'une curiositÃ© qui n'Ã©tait pas sans mÃ©lange d'intÃ©rÃªt et de considÃ©ration. M. de ChÃ¢teaubrun se hÃ¢ta de le retenir, et ils rentrÃ¨rent dans le pavillon, Ã l'exception de Janille, Ã laquelle M. Antoine fit un signe, et qui alla se mettre derriÃ¨re la porte de la cuisine pour Ã©couter.

Gilberte Ã©tait incertaine si elle devait rentrer ou sortir; mais M. de Boisguilbault lui offrit la main avec beaucoup de courtoisie, et, l'amenant Ã un siÃ¨ge, il s'assit auprÃ¨s d'elle, Ã une certaine distance de son pÃ¨re et de celui d'Ã‰mile.

Â«Pour procÃ©der avec ordre, et selon le respect qu'on doit aux dames, dit-il, je m'adresserai d'abord Ã mademoiselle de ChÃ¢teaubrun. Mademoiselle, j'ai fait mon testament la nuit derniÃ¨re, et je viens vous en faire connaÃ®tre les articles et conditions; mais je voudrais bien, cette fois, n'Ãªtre pas refusÃ©, et je n'aurai le courage de vous lire ce griffonnage, qu'autant que vous m'aurez promis de ne pas vous fÃ¢cher. Vous m'avez posÃ© aussi vos conditions, vous, dans une lettre que j'ai lÃ et qui m'a fait beaucoup de peine. Cependant je les trouve justes, et je comprends que vous ne vouliez point accepter le moindre petit prÃ©sent d'un homme que vous considÃ©rez comme l'ennemi de votre pÃ¨re. Il faudra donc, pour vous flÃ©chir, que cette inimitiÃ© cesse, et que monsieur votre pÃ¨re me pardonne les torts que je puis avoir eus envers lui. Monsieur de ChÃ¢teaubrun, dit-il en se levant avec une rÃ©solution hÃ©roÃ¯que, vous m'avez offensÃ© autrefois; je vous l'ai rendu en vous retirant mon amitiÃ© sans explication. Il fallait nous battre ou nous pardonner mutuellement. Nous ne nous sommes pas battus, mais nous avons Ã©tÃ© pendant vingt ans Ã©trangers l'un Ã l'autre, ce qui est plus sÃ©rieux pour deux hommes qui se sont beaucoup aimÃ©s. Je vous pardonne aujourd'hui vos torts, voulez-vous me pardonner les miens?

--Oh! marquis, s'Ã©cria M. Antoine en s'Ã©lanÃ§ant vers lui et en flÃ©chissant un genou, vous n'avez jamais eu aucun tort envers moi, vous avez Ã©tÃ© mon meilleur ami, vous m'avez tenu lieu de pÃ¨re,

et je vous ai mortellement offensÃ©. Je vous aurais offert ma poitrine nue si vous aviez voulu la percer d'un coup d'Ã©pÃ©e, et je n'aurais jamais levÃ© la main contre vous. Vous n'avez pas voulu prendre ma vie, vous m'avez puni bien davantage en me retirant votre amitiÃ©. A prÃ©sent, vous m'accordez votre pardon; c'est Ã genoux que je le reÃ§ois, en prÃ©sence de mes amis, et de mes ennemis, puisque cette humiliation est la seule rÃ©paration que je puisse vous offrir.

Â«Et vous, monsieur Cardonnet, dit-il en se relevant et en toisant l'industriel de la tÃªte aux pieds, libre Ã vous de vous moquer de choses que vous ne pouvez pas comprendre; mais je n'offre pas ma poitrine nue et mon bras dÃ©sarmÃ© Ã tout le monde, vous le saurez bientÃ´t.Â»

M. Cardonnet s'Ã©tait levÃ© aussi en lanÃ§ant Ã M. Antoine des regards menaÃ§ants. Le marquis se mit entre eux et dit Ã Antoine: Â«Monsieur le comte, je ne sais pas ce qui s'est passÃ© entre M. Cardonnet et vous; mais vous venez de m'offrir une rÃ©paration que je repousse. Je veux croire que nos torts ont Ã©tÃ© rÃ©ciproques, et ce n'est pas Ã mes genoux, c'est dans mes bras que je veux vous voir; mais puisque vous croyez me devoir un acte de soumission que mon Ã¢ge autorise, avant de vous embrasser, j'exige que vous vous rÃ©conciliiez avec M. Cardonnet, et que vous fassiez les premiers pas.

--Impossible! s'Ã©cria Antoine en pressant convulsivement le bras du marquis, et partagÃ© entre la joie et la colÃ¨re; monsieur vient de parler Ã ma fille d'une maniÃ¨re offensante.

--Non, cela ne se peut pas, reprit le marquis, c'est un malentendu. Je connais les sentiments de M. Cardonnet; son caractÃ¨re s'oppose Ã une lÃ¢chetÃ©. Monsieur Cardonnet, je suis certain que vous connaissez le point d'honneur tout aussi bien qu'un gentilhommes, et vous venez de voir deux gentilhommes qui s'Ã©taient cruellement blessÃ©s l'un l'autre, se rÃ©concilier sous vos yeux, sans rougir de leurs mutuelles concessions. Soyez gÃ©nÃ©reux, et montrez-nous que le nom ne fait pas la noblesse. Je vous apporte des paroles de paix et surtout des moyens de conciliation. Permettez-moi de mettre votre main dans celle de M. de ChÃ¢teaubrun. Voyez; vous ne refuserez pas

un vieillard au bord de sa tombe. Mademoiselle Gilberte, venez Ã mon aide, dites un mot Ã votre pÃ¨re ...Â»

Les *moyens de conciliation* avaient retenti avec un son clair Ã l'oreille de M. Cardonnet. Son esprit pÃ©nÃ©trant avait dÃ©jÃ devinÃ© une partie de la vÃ©ritÃ©. Il pensa qu'il faudrait cÃ©der et qu'il valait mieux avoir les honneurs de la guerre que de subir les nÃ©cessitÃ©s de la capitulation.

Â«Mes intentions ont Ã©tÃ© si Ã©loignÃ©es de ce que M. de ChÃ¢teaubrun les suppose, dit-il, et il y a toujours eu dans ma pensÃ©e tant de respect et d'estime pour mademoiselle sa fille, que je n'hÃ©siterai point Ã dÃ©savouer tout ce qui a pu Ãªtre mal interprÃ©tÃ© dans mes paroles. Je supplie mademoiselle Gilberte d'en Ãªtre persuadÃ©e, et je tends la main Ã son pÃ¨re comme un gage du serment que j'en fais.

--Il suffit, Monsieur, n'en parlons plus! dit M. Antoine en lui prenant la main: quittons-nous sans ressentiment. Antoine de ChÃ¢teaubrun n'a jamais su mentir.

Â«C'est vrai, pensa M. de Boisguilbault: s'il eÃ»t Ã©tÃ© plus dissimulÃ©, j'aurais Ã©tÃ© aveugle ... et heureux comme tant d'autres!Â»

Â«Maintenant, lui dit-il d'une voix tremblante, je te remercie, Antoine, viens m'embrasser!Â»

L'accolade du comte fut passionnÃ©e et enthousiaste; celle du marquis convenable et contrainte. Il jouait un rÃ´le au-dessus de ses forces: il pÃ¢lit, trembla, et fut forcÃ© de s'asseoir. Antoine s'assit de son cÃ´tÃ©, la poitrine pleine de sanglots. Gilberte se mit Ã genoux devant le marquis, et, pleurant aussi de joie et de reconnaissance, elle couvrit ses mains de baisers.

Toute cette sensibilitÃ© impatientait l'industriel, qui la contemplait d'un Å“il froid et fier, et qui attendait les *moyens de conciliation*.

M. de Boisguilbault les tira enfin de sa poche, et les lut d'une voix nette et distincte.

Il Ã©tablissait en peu de mots clairs et prÃ©cis qu'il avait quatre millions cinq cent mille livres de fortune, qu'il donnait, par contrat, la nue propriÃ©tÃ© de deux millions Ã mademoiselle Gilberte de ChÃ¢teaubrun, Ã condition qu'elle Ã©pouserait M. Ã‰mile Cardonnet; et Ã M. Ã‰mile Cardonnet, celle de deux autres millions, Ã condition qu'il Ã©pouserait mademoiselle Gilberte de ChÃ¢teaubrun. Dans le cas oÃ¹ cette condition serait remplie, le mariage serait conclu dans six mois au plus, et M. de Boisguilbault se rÃ©servait l'usufruit sa vie durant: mais il donnait la propriÃ©tÃ© et la jouissance immÃ©diate de cinq cent mille livres aux futurs conjoints dÃ¨s le jour de leur mariage ... Laquelle somme pourtant restait acquise et assurÃ©e en jouissance et en propriÃ©tÃ© Ã mademoiselle de ChÃ¢teaubrun, si elle n'Ã©pousait pas M. Ã‰mile Cardonnet.

On entendit un faible cri derriÃ¨re la porte; c'Ã©tait Janille qui se trouvait mal de joie dans les bras de Sylvain Charasson.

XXXVI.

CONCILIATION.

Gilberte ne comprenait rien Ã ce qui lui arrivait; elle ne se faisait aucune idÃ©e de ce que c'Ã©tait que quatre millions de fortune, et un tel fardeau Ã porter pour une vie aussi simple et aussi heureuse que la sienne, lui eÃ»t fait plus de peur que de joie; mais elle voyait renaÃ®tre la possibilitÃ© de son union avec Ã‰mile, et, ne pouvant parler, elle pressait convulsivement la main de M. de Boisguilbault dans les siennes. Antoine Ã©tait complÃ¨tement Ã©tourdi de voir sa fille si riche. Il ne s'en rÃ©jouissait pas plus qu'elle, mais il voyait lÃ une preuve si Ã©norme du gÃ©nÃ©reux pardon du marquis, qu'il croyait rÃªver et ne trouvait non plus rien Ã lui dire.

Cardonnet fut le seul qui comprit ce que c'Ã©tait que quatre millions et

demi Ã rÃ©unir sur la tÃªte de ses futurs petits-enfants. Il ne perdit pourtant point la tÃªte, Ã©couta la lecture du testament d'un air impassible, et, ne voulant pas paraÃ®tre s'humilier sous la puissance de l'or, il dit froidement:

Â«Je vois que M. de Boisguilbault tient fortement Ã faire flÃ©chir la volontÃ© paternelle devant celle de l'amitiÃ©: mais ce n'est pas la pauvretÃ© de mademoiselle de ChÃ¢teaubrun qui m'a jamais paru un obstacle capital Ã ce mariage. Il y en a un autre qui m'inspire beaucoup plus de rÃ©pugnance: c'est qu'elle est fille naturelle, et que tout porte Ã croire que sa mÃ¨re ... je ne la nommerai pas ... occupe une position infime dans la sociÃ©tÃ©.

--Vous Ãªtes dans l'erreur, monsieur Cardonnet, rÃ©pondit M. de Boisguilbault avec fermetÃ©. Mademoiselle Janille a toujours Ã©tÃ© irrÃ©prochable dans ses mÅ“urs, et je crois que vous auriez tort de mÃ©priser une personne aussi fidÃ¨le et aussi dÃ©vouÃ©e aux objets de son affection. Mais la vÃ©ritÃ© exige que je redresse votre jugement Ã cet Ã©gard. Je vous atteste, Monsieur, que mademoiselle de ChÃ¢teaubrun est de sang noble et sans mÃ©lange, si cela peut vous faire plaisir. Je vous dirai mÃªme que j'ai connu parfaitement sa mÃ¨re, et qu'elle Ã©tait d'aussi bonne maison que moi-mÃªme. Maintenant, monsieur Cardonnet, avez-vous quelque autre objection Ã faire? Pensez-vous que le caractÃ¨re de mademoiselle de ChÃ¢teaubrun puisse inspirer de l'Ã©loignement et de la mÃ©fiance Ã quelqu'un?

--Non, certes, monsieur le marquis, rÃ©pondit Cardonnet, et pourtant j'hÃ©site encore. Il me semble que l'autoritÃ© et la dignitÃ© paternelles sont blessÃ©es par un pareil contrat, que mon consentement semble Ãªtre achetÃ© Ã prix d'or, et, tandis que je n'avais qu'une ambition pour mon fils, celle de lui voir acquÃ©rir de la fortune par son travail et son talent, je vois qu'on l'Ã©lÃ¨ve au faÃ®te de la richesse, en lui donnant pour avenir l'inaction et l'oisivetÃ©.

--J'espÃ¨re qu'il n'en sera point ainsi, dit M. de Boisguilbault. Si j'ai choisi Ã‰mile pour mon hÃ©ritier, c'est parce que je crois qu'il ne me ressemblera en aucune faÃ§on, et qu'il saura tirer un meilleur parti que

moi de la fortune.Â»

Cardonnet ne demandait qu'Ã cÃ©der. Il se disait qu'en refusant, il s'aliÃ©nait Ã jamais son fils, et qu'en consentant de bonne grÃ¢ce, il pouvait ressaisir assez d'influence pour lui apprendre Ã se servir de sa richesse comme il l'entendait: c'est-Ã -dire qu'il calculait qu'avec quatre millions on pouvait en avoir un jour quarante, et il Ã©tait convaincu qu'aucun homme, fÃ»t-il un saint, ne peut possÃ©der tout Ã coup quatre millions sans prendre goÃ»t Ã la richesse. Â«Il fera d'abord des folies, pensait-il, il perdra une partie de ce trÃ©sor; et quand il le verra diminuer, il en sera si effrayÃ© qu'il voudra combler le dÃ©ficit; puis, comme l'appÃ©tit vient Ã ceux qui consentent Ã manger, il voudra doubler, dÃ©cupler, centupler ... Moi aidant, nous pouvons Ãªtre un jour les rois de la finance.Â»

Â«Je n'ai pas le droit, dit-il enfin, de refuser la fortune offerte Ã mon fils. Je le ferais si je le pouvais, parce que tout cela est contre mes opinions et mes idÃ©es: mais la propriÃ©tÃ© est une loi sacrÃ©e. Du moment que mon fils reÃ§oit un pareil don, il est propriÃ©taire. Je le dÃ©pouillerais, en refusant d'accÃ©der aux conditions exigÃ©es. Je dois donc garder Ã jamais le silence sur tout ce qui blesse ma conviction dans cet arrangement bizarre, et puisque je suis contraint de cÃ©der, je veux au moins le faire avec grÃ¢ce ... d'autant plus que la beautÃ©, l'esprit et le noble caractÃ¨re de mademoiselle Gilberte flattent mon Ã©goÃ¯sme en promettant du bonheur Ã ma famille.

--Puisque tout est convenu, dit M. de Boisguilbault en se levant et en faisant signe par la fenÃªtre, je prierai mademoiselle Gilberte, qui a, comme moi, le goÃ»t des fleurs, d'accepter le bouquet des fianÃ§ailles.Â»

Le domestique du marquis entra et dÃ©posa la petite caisse qu'il avait apportÃ©e. M. de Boisguilbault en tira un magnifique bouquet des fleurs les plus rares et les plus suaves; le vieux Martin avait mis plus d'une heure Ã le combiner savamment. Mais, en guise de ruban, le bouquet Ã©tait entourÃ© de la riviÃ¨re de diamants que Gilberte avait renvoyÃ©e, et cette fois, au lieu du cachemire que le marquis n'avait pas jugÃ© prudent de faire reparaÃ®tre, il avait mis au collier deux

rangs au lieu d'un.

Â«Donc, deux ou trois cent mille francs de plus au contrat!Â» pensa M. Cardonnet, eu feignant de regarder les diamants avec indiffÃ©rence.

Â«A prÃ©sent, dit M. de Boisguilbault Ã Gilberte, vous ne pouvez plus rien me refuser, puisque j'ai fait votre volontÃ©. Je vous propose de monter en voiture avec votre pÃ¨re, dans cette mÃªme brouette qui m'a Ã©tÃ© si utile, et qui m'a procurÃ© le bonheur de vous connaÃ®tre. Nous irons Ã Gargilesse; je pense que M. Cardonnet dÃ©sire prÃ©senter sa belle-fille Ã sa femme, et moi, j'ai Ã cÅ“ur de lui faire agrÃ©er mon hÃ©ritiÃ¨re.Â»

M. Cardonnet accepta cette offre avec empressement, et on allait partir lorsque Ã‰mile parut. Il avait appris que son pÃ¨re Ã©tait parti pour ChÃ¢teaubrun: il craignait quelque nouvelle trame contre son bonheur et le repos de Gilberte. Il avait sautÃ© sur son cheval, et, oubliant sa saignÃ©e, sa fiÃ¨vre, et ses promesses au marquis, il arrivait tremblant, hors d'haleine, et en proie aux plus amÃ¨res prÃ©visions.

Â«Allons, Ã‰mile, voilÃ ta femme dÃ©jÃ parÃ©e pour la noce,Â» dit M. Cardonnet, qui devina vite le motif de son imprudence. Et il lui montra Gilberte, couverte de fleurs et de diamants, au bras de M. de Boisguilbault.

Ã‰mile, dont les nerfs Ã©taient horriblement tendus et agitÃ©s, fut comme foudroyÃ© par tous les miracles qui fondaient Ã la fois sur lui. Il voulut parler, chancela, et tomba Ã©vanoui dans les bras de M. Antoine.

Le bonheur tue rarement; Ã‰mile revint bientÃ´t Ã la vie et Ã l'ivresse. Janille lui frottait les tempes avec du vinaigre, Gilberte tenait sa main dans les siennes, et pour que rien ne manquÃ¢t Ã sa joie, sa mÃ¨re Ã©tait lÃ aussi quand il ouvrit les yeux. Instruite rÃ©cemment, par le dÃ©lire d'Ã‰mile, de sa passion pour Gilberte, elle avait tout fait raconter Ã Galuchet, et, apprenant que son mari Ã©tait parti pour ChÃ¢teaubrun, que son fils venait de monter Ã cheval en dÃ©pit de tout, et prÃ©voyant quelque terrible orage,

elle Ã©tait accourue en voiture, bravant pour la premiÃ¨re fois la colÃ¨re de son mari et les mauvais chemins, sans y songer. Elle se prit d'amour pour Gilberte dÃ¨s les premiers mots qu'elles Ã©changÃ¨rent, et si la jeune fille entrait avec terreur dans une famille dont Cardonnet Ã©tait le chef, elle sentit qu'elle trouverait du moins un dÃ©dommagement dans le cÅ“ur tendre et le doux caractÃ¨re de sa femme.

Â«Puisque nous voici tous rÃ©unis, dit alors M. de Boisguilbault avec une grÃ¢ce dont personne ne l'eÃ»t cru capable, il nous faut passer le reste de la journÃ©e ensemble, et dÃ®ner quelque part. Nous sommes trop nombreux pour ne pas causer ici quelque embarras Ã mademoiselle Janille, et notre retour Ã Gargilesse pourrait aussi prendre au dÃ©pourvu le maÃ®tre d'hÃ´tel de M. Cardonnet. Si vous vouliez tous me faire l'honneur de venir Ã Boisguilbault, outre que c'est le plus proche, nous y trouverions, je crois, de quoi dÃ®ner. Peut-Ãªtre M. Cardonnet prendra-t-il quelque intÃ©rÃªt Ã faire connaissance avec la propriÃ©tÃ© de ses enfants: nous y rÃ©digerons le projet de leur contrat de mariage, et nous prendrons jour pour la noce.Â»

Cette nouvelle preuve de la conversion complÃ¨te du marquis fut accueillie avec empressement. Janille ne demanda que cinq minutes pour faire la toilette de *mademoiselle*, car elle crut devoir prendre un ton de cÃ©rÃ©monie pour la circonstance, mais Gilberte accueillit par un gros baiser ce qu'elle appela une facÃ©tie de sa tendre mÃ¨re.

En attendant, la famille Cardonnet visita les ruines, et M. de Boisguilbault entra avec Antoine dans le pavillon carrÃ© pour se reposer. Personne n'entendit leur entretien. Ni l'un ni l'autre n'a jamais fait savoir quel en fut le sujet. Ã‰changÃ¨rent-ils des explications dÃ©licates et quasi impossibles? ce n'est guÃ¨re probable. Convinrent-ils pour l'avenir de ne jamais faire la moindre allusion Ã leur longue mÃ©sintelligence, et de reprendre leurs souvenirs d'amitiÃ© juste oÃ¹ ils en Ã©taient restÃ©s? Il est certain que, dÃ¨s ce moment, ils parlÃ¨rent ensemble du passÃ© sans amertume, et se reportÃ¨rent Ã leurs anciennes annÃ©es avec un plaisir mÃªlÃ©

parfois d'attendrissement et de gaietÃ©. Mais on eÃ»t pu remarquer que ces retours sur eux-mÃªmes ne dÃ©passÃ¨rent jamais une certaine Ã©poque, celle du mariage de M. de Boisguilbault, et que le nom de la marquise ne fut jamais prononcÃ© entre eux. Il sembla qu'elle n'eÃ»t jamais existÃ©.

Lorsque Gilberte revint parÃ©e autant qu'elle pouvait et voulait l'Ãªtre, Ã‰mile vit avec transport qu'elle avait mis la robe lilas, qu'un dernier blanchissage de Janille avait rendue presque rose, et que les miracles de son Ã©conomie et de son adresse faisaient paraÃ®tre encore fraÃ®che. Elle avait tressÃ© ses longs cheveux qui pendaient jusqu'Ã terre, et, dans cet abandon magnifique, rappelaient Ã son heureux fiancÃ© la brÃ»lante journÃ©e de Crozant. Des dons de M. de Boisguilbault elle n'avait conservÃ© que le bouquet et la bague de cornaline qu'elle montra Ã ce dernier avec un tendre sourire. Elle se fit coquette avec le marquis, coquette de cÅ“ur, si l'on peut ainsi dire, et tandis qu'elle tÃ©moignait Ã M. Cardonnet une dÃ©fÃ©rence et des Ã©gards un peu forcÃ©s, elle se laissait aller ingÃ©nument Ã traiter le marquis, dans ses maniÃ¨res et dans sa pensÃ©e, comme s'il eÃ»t Ã©tÃ© le pÃ¨re d'Ã‰mile.

Au moment du dÃ©part, M. de Boisguilbault prit la main de Janille et l'invita Ã venir dÃ®ner chez lui, avec autant de courtoisie que si elle eÃ»t Ã©tÃ© la mÃ¨re de Gilberte. Loin d'Ãªtre choquÃ© de les entendre se traiter de *mÃ¨re* et de *fille*, cette intimitÃ© l'avait subitement frappÃ© d'une grande estime et d'une secrÃ¨te reconnaissance pour la vieille fille qui avait subi tant de commÃ©rages et de quolibets plutÃ´t que de rÃ©vÃ©ler Ã qui que ce soit, mÃªme Ã l'ami Jappeloup (que pendant si longtemps le marquis avait cru le confident et le messager d'Antoine), le secret de la naissance de Gilberte.

M. Cardonnet ne put s'empÃªcher de sourire dÃ©daigneusement Ã cette invitation.

Â«Monsieur Cardonnet, lui dit Ã voix basse M. de Boisguilbault, qui s'en aperÃ§ut, vous connaÃ®trez et vous apprÃ©cierez cette femme quand vous la verrez Ã©lever vos petits-enfants.

Le parc de Boisguilbault fut donc ouvert pour la premiÃ¨re fois, depuis qu'il existait, Ã une sociÃ©tÃ© conduite et accueillie par le propriÃ©taire. Le chalet fut ouvert aussi, Ã l'exception du cabinet, dont cette fois la porte avait Ã©tÃ©, grÃ¢ce Ã Jappeloup, solidement fixÃ©e.

La tristesse imposante du chÃ¢teau, la beautÃ© intÃ©ressante du mobilier, la magnificence du parc et le grand air de *bonne maison* rÃ©pandu dans le service, causÃ¨rent un certain dÃ©pit Ã M. Cardonnet. Il avait fait tout son possible Ã Gargilesse pour ne point montrer dans son intÃ©rieur des habitudes de parvenu, et, tant qu'il s'Ã©tait senti homme d'importance au milieu des ruines de ChÃ¢teaubrun, il n'avait pas Ã©tÃ© trop mal Ã l'aise. Mais il se trouva fort petit au milieu de ce majestueux mÃ©lange d'opulence et d'austÃ©ritÃ© qui caractÃ©risait Boisguilbault. Il essaya, par des rÃ©flexions *libÃ©rales*, d'empÃªcher que le marquis ne le crÃ»t Ã©bloui de sa vieille splendeur. M. de Boisguilbault, qui ne manquait pas de finesse sous sa gaucherie, et qui l'attendait Ã ce moment-lÃ pour lui faire accepter la plus rude de ses exigences, lui rÃ©pondit avec calme et en abondant dans son sens. Cardonnet s'en montra fort surpris, car il croyait avec tout le monde, que le marquis avait conservÃ© tout l'orgueil de sa caste et tout le ridicule des principes de la restauration. Et comme il ne put s'empÃªcher de marquer son Ã©tonnement, M. de Boisguilbault lui dit avec douceur: Â«Vous ne me connaissez pas, monsieur Cardonnet; je suis aussi ennemi des distinctions et des privilÃ¨ges que vous-mÃªme. Je crois les hommes Ã©gaux en droits et en valeur, lorsqu'ils sont honnÃªtes et bons.Â»

En ce moment, on vint annoncer que le dÃ®ner Ã©tait servi, et, comme on s'y rendait, maÃ®tre Jean Jappeloup, bien rasÃ© et endimanchÃ©, sortit du chalet, et repoussant Ã‰mile avec gaietÃ©, il prit la main de Gilberte pour la conduire Ã table:

Â«C'est mon droit, dit-il; vous savez, Ã‰mile, que je vous ai promis d'Ãªtre votre tÃ©moin et votre garÃ§on de noces!Â»

Tout le monde accueillit le charpentier avec transport, exceptÃ© M.

Cardonnet, qui n'osa pourtant pas Ãªtre moins libÃ©ral, en cette circonstance, que le vieux marquis, et qui se contenta de sourire en le voyant prendre place au repas de famille. Il se rÃ©signa Ã tout, se promettant bien de changer de ton, quand le mariage serait conclu.

Le dÃ®ner, servi sous les ombrages du parc, fut splendide de fleurs, exquis dans les mets, et le vieux Martin, que son maÃ®tre avait prÃ©venu de grand matin, se surpassa lui-mÃªme dans l'ordonnance du service. Sylvain Charasson fut admis Ã l'honneur de travailler ce jour-lÃ sous ses ordres, et il en parlera toute sa vie.

Les premiers instants furent assez froids. Mais peu Ã peu le nombre des heureux l'emportant de beaucoup sur celui des mÃ©contents, puisque M. Cardonnet l'Ã©tait seul et Ã demi, on s'anima, et au dessert M. Cardonnet dit en souriant Ã Ã‰mile: Â«*Nous autres marquis* ...Â»

Dirons-nous le bonheur d'Ã‰mile et de Gilberte? Le bonheur ne se dÃ©crit pas, et les amants eux-mÃªmes manquent d'expression pour le peindre. Quand la nuit fut venue, M. et madame Cardonnet montÃ¨rent en voiture et autorisÃ¨rent gracieusement Ã‰mile Ã reconduire sa fiancÃ©e Ã ChÃ¢teaubrun, Ã condition qu'il garderait le cabriolet de son pÃ¨re et ne monterait plus Ã cheval ce jour-lÃ . M. Antoine, perdu dans une conversation joyeuse avec son ami Jean, s'Ã©gara dans le parc, et Janille, qui commenÃ§ait Ã s'ennuyer de faire la dame, apaisa ses besoins d'activitÃ© en aidant Martin Ã remettre tout en ordre. Alors M. de Boisguilbault prit le bras d'Ã‰mile et celui de Gilberte, et les conduisant au rocher oÃ¹, pour la premiÃ¨re fois, il avait ouvert son Ã¢me Ã son jeune ami:

Â«Mes enfants, leur dit-il, je vous ai faits riches, puisque c'Ã©tait une nÃ©cessitÃ© pour vaincre les obstacles qui vous sÃ©paraient, et le seul moyen d'arriver Ã vous faire heureux. Mon testament Ã©tait Ã©crit depuis longtemps, et je l'ai refait cette nuit pour la forme. Mes intentions demeurent; je crois qu'Ã‰mile les connaÃ®t, et que Gilberte les respectera. J'ai voulu que, dans l'avenir, cette vaste propriÃ©tÃ© fÃ»t destinÃ©e Ã fonder une *commune*, et, dans mon premier acte, j'essayais d'en tracer le plan et d'en poser les bases. Mais

ce plan pouvait Ãªtre dÃ©fectueux et ces bases fragiles; je n'ai pas eu regret Ã mon travail, parce que j'ai toujours senti qu'il Ã©tait faible, et que je suis l'homme le moins capable du monde d'organiser et de rÃ©aliser. La Providence Ã©tait venue Ã mon secours en m'envoyant Ã‰mile pour entrer Ã ma place dans l'application, et, dans ces derniers temps, je l'avais instituÃ© dÃ©jÃ mon lÃ©gataire universel, c'est-Ã -dire mon exÃ©cuteur testamentaire. Mais un pareil acte eÃ»t rendu le consentement de M. Cardonnet impossible Ã obtenir, et je l'ai dÃ©truit en prenant la rÃ©solution de vous marier ensemble. Les actes officiels n'ont pas la valeur qu'on leur attribue, et les lois civiles n'ont jamais trouvÃ© le moyen d'enchaÃ®ner les consciences. C'est pourquoi je suis beaucoup plus tranquille en vous disant ma volontÃ© et en recevant vos promesses, que si je vous liais par des chaÃ®nes aussi fragiles que les articles d'un testament.

Â«Ne me rÃ©pondez pas, mes enfants! je sais vos pensÃ©es, je connais vos cÅ“urs. Vous avez Ã©tÃ© mis Ã la plus rude de toutes les Ã©preuves, celle de renoncer Ã Ãªtre unis, ou d'abjurer vos croyances; vous en Ãªtes sortis triomphants; je me repose Ã jamais sur vous, et je vous laisse maÃ®tres de l'avenir. Vous avez l'intention d'entrer dans la pratique, Ã‰mile, je vous en donne les instruments; mais ce n'est pas Ã dire que vous en ayez encore les moyens.

Â«Il vous faut la science sociale, et c'est le rÃ©sultat d'un long travail auquel vous vous appliquerez avec l'aide des forces que votre siÃ¨cle, qui n'est pas le mien, dÃ©veloppera plus ou moins vite, plus ou moins heureusement, selon la volontÃ© de Dieu. Ce n'est peut-Ãªtre pas vous, mes enfants, ce seront peut-Ãªtre vos enfants qui verront mÃ»rir mes projets; mais, en vous lÃ©guant ma richesse, je vous lÃ¨gue mon Ã¢me et ma foi. Vous la lÃ©guerez Ã d'autres, si vous traversez une phase de l'humanitÃ© qui ne vous permette pas de fonder utilement. Mais Ã‰mile m'a dit un mot qui m'a frappÃ©. Un jour que je lui demandais ce qu'il ferait d'une propriÃ©tÃ© comme la mienne, il m'a rÃ©pondu: Â«*J'essayerais!*Â» Qu'il essaye donc, et qu'aprÃ¨s avoir bien rÃ©flÃ©chi, et bien Ã©tudiÃ© la rÃ©alitÃ©, lui qui a toujours rÃªvÃ© le salut de la nature humaine dans l'organisation et le dÃ©veloppement de la science agricole, il trouve les moyens de

transition qui empÃªchent la chaÃ®ne du passÃ© Ã l'avenir d'Ãªtre dÃ©plorablement brisÃ©e.

Â«Je me fie Ã son intelligence, parce qu'elle a sa source dans le cÅ“ur. Que Dieu te donne le gÃ©nie, Ã‰mile, et qu'il le donne aux hommes de ton temps! car le gÃ©nie d'un seul n'est presque rien. Moi, je n'ai plus qu'Ã m'endormir doucement dans ma tombe. S'il m'est accordÃ© de vivre encore quelques jours entre vous deux, j'aurai commencÃ© Ã vivre seulement la veille de ma mort. Mais je n'aurai pas vÃ©cu en vain, tout paresseux, dÃ©couragÃ© et inutile que j'ai Ã©tÃ©, si j'ai dÃ©couvert l'homme qui pouvait et devait agir Ã ma place.

Â«Gardez-moi jusqu'aprÃ¨s votre mariage, et mÃªme jusqu'aprÃ¨s l'Ã©ducation nouvelle et complÃ¨te qu'Ã‰mile doit s'imposer, le secret de ma croyance et de nos projets. J'aspire Ã vous voir libres et forts, pour mourir tranquille.

Â«Et, aprÃ¨s tout, mes enfants, quelque parti que vous sachiez prendre, quelque faute que vous commettiez, ou quel que soit le succÃ¨s qui couronne vos efforts, je vous avoue qu'il m'est impossible d'Ãªtre inquiet pour l'avenir du monde. En vain l'orage passera sur les gÃ©nÃ©rations qui naissent ou vont naÃ®tre; en vain l'erreur et le mensonge travailleront pour perpÃ©tuer le dÃ©sordre affreux que certains esprits appellent aujourd'hui, par dÃ©rision, apparemment, l'ordre social; en vain l'iniquitÃ© combattra dans le monde: la vÃ©ritÃ© Ã©ternelle aura son jour ici-bas. Et si mon ombre peut revenir, dans quelques siÃ¨cles, visiter ce vaste hÃ©ritage et se glisser sous les arbres antiques que ma main a plantÃ©s, elle y verra des hommes libres, heureux, Ã©gaux, unis, c'est-Ã -dire justes et sages! Ces ombrages oÃ¹ j'ai promenÃ© tant d'ennuis et de douleurs, oÃ¹ j'ai fui avec Ã©pouvante la prÃ©sence des hommes d'aujourd'hui, abriteront alors, ainsi que les voÃ»tes d'un temple sublime, une nombreuse famille prosternÃ©e pour prier et bÃ©nir l'auteur de la nature et le pÃ¨re des hommes! Ceci sera le *jardin de la commune*, c'est-Ã -dire aussi son gynÃ©cÃ©e, sa salle de fÃªte et de banquet, son thÃ©Ã¢tre et son Ã©glise: car, ne me parlez pas des Ã©troits espaces oÃ¹ la pierre et le ciment parquent les hommes et la pensÃ©e:

ne me parlez pas de vos riches colonnades et de vos parvis superbes, en comparaison de cette architecture naturelle dont le CrÃ©ateur suprÃªme fait les frais! J'ai mis dans les arbres et dans les fleurs, dans les ruisseaux, dans les rochers et dans les prairies toute la poÃ©sie de mes pensÃ©es. N'Ã´tez pas au vieux planteur son illusion, si c'en est une! Il en est encore Ã cet adage que Dieu est dans tout, et que la nature est son temple!Â»

FIN DU PÃ‰CHÃ‰ DE M. ANTOINE.

End of the Project Gutenberg EBook of Le peche de Monsieur Antoine, Vol. II. by George Sand

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE PECHE DE MONSIEUR ***

***** This file should be named 12534-0.txt or 12534-0.zip *****
This and all associated files of various formats will be found in:
http://www.gutenberg.net/1/2/5/3/12534/

Produced by Carlo Traverso, Eric Bailey and Distributed Proofreaders Europe, http://dp.rastko.net. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at http://gallica.bnf.fr.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used

on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You

must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses,

including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. **INDEMNITY**

- You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is

64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at http://pglaf.org

For additional contact information: Dr. Gregory B. Newby Chief Executive and Director gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

http://www.gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:
http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:
http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL

peche de Monsieur Antoine, Vol. II., by George Sand

A free ebook from http://www.dertz.in/